

# histoires vraies du dedans

collectées auprès de personnes détenues

Luynes

Le Pontet

Les Baumettes

La Valentine



Histoires vraies de Méditerranée  
Agence régionale du Livre Provence-Alpes-Côte d'Azur



# **histoires vraies du dedans**

Collectées auprès de personnes détenues

Luynes  
Le Pontet  
Les Baumettes  
La Valentine

2017-2018

Histoires vraies de Méditerranée  
Agence régionale du Livre Provence-Alpes-Côte d'Azur



# **Histoires vraies du dedans**

Recueil collectif

Tome 3



## Avant-propos

En 2015, en Provence-Alpes-Côte d'Azur, le Conseil régional, la Direction régionale des services pénitentiaires, la Direction régionale de la Protection judiciaire de la jeunesse et la Direction régionale des Affaires culturelles, ont sollicité l'Agence régionale du Livre pour mener à bien une action expérimentale, en vue de contribuer à faire des bibliothèques en milieu carcéral, un carrefour pérenne des pratiques culturelles en prison.

Ainsi, l'ArL a mis en place un projet culturel et artistique, en partenariat avec l'association Histoires vraies de Méditerranée, laquelle développe une bibliothèque multimédia et multilingue d'histoires vraies, en faisant appel à un collectif d'auteurs pour recueillir ces petites mythologies auprès des habitants du pourtour méditerranéen. Il s'agit ensuite de partager ces histoires courtes avec le plus grand nombre.

Pour la première édition de cette opération en milieu carcéral, en 2015-2016, quatre duos composés d'un(e) auteur(e) et d'un(e) traducteur(trice), ont été mobilisés pour mener des ateliers, à raison de 10 séances d'une demi-journée, dans quatre établissements pénitentiaires candidats. Après d'un public principalement arabophone, Cédric Fabre et Lotfi Nia sont intervenus à Toulon-La Farlède, ainsi que Thomas Azuélos et Mathilde Chèvre dans l'Établissement pénitentiaire pour mineurs (EPM) de La Valentine à Marseille. Après d'un public essentiellement roumanophone et accompagnés par la traductrice Laure Hinckel, François Beaune est intervenu au Centre de détention de Tarascon, et Clara le Picard aux Baumettes à Marseille.

La seconde édition de cette action s'est déroulée de décembre 2016 à avril 2017, selon le même processus et la même fréquence, dans les quatre mêmes établissements pénitentiaires. Les auteurs et traducteurs étaient : Cédric Fabre et Lotfi Nia à Toulon-La Farlède ; Sylvain Prudhomme et Bruno Le Dantec à Tarascon ; Thomas Azuélos et Mo Abbas à l'EPM de Marseille-La Valentine ; Arno Calleja et Mohamed Khounche aux Baumettes à Marseille.

Un recueil des *Histoires vraies du dedans*, Tome 1 puis Tome 2, a été édité chaque année et restitué à chacun des détenus qui a fréquenté les ateliers.

La 3<sup>ème</sup> édition de ce projet s'est déroulée de novembre 2017 à mars 2018. Deux établissements ont accueilli les ateliers pour la première fois : Luynes et Le Pontet. Fait également nouveau, des voix de femmes ont pu être entendues dans la prison des Baumettes. De la même manière, auteurs et traducteurs ont partagé 10 séances avec les détenu(e)s, des hommes, des adolescents et des femmes : Xavier Clément et Mo Abbas à l'EPM de Marseille–La Valentine, Lisa Lugrin et Mo Abbas à Luynes, Michel Bellier et Lotfi Nia au Pontet, Sylvain Prudhomme et Bruno Le Dantec dans le quartier des femmes des Baumettes.

Le présent recueil clôture un projet mené à bien pendant 3 ans. Il rassemble lui aussi les histoires confiées par les détenu(e)s ; des histoires courtes, des événements brefs et intenses, des extraits de vies peu banales.

Autour de la parole et de l'écrit, cette expérience aura rassemblé des élans généreux, à la rencontre de l'altérité dans toute sa diversité. Que cette lecture partagée soit appréciée dans toutes ces dimensions tricotées ensemble, qui disent les failles, les embûches et autres imprévus, qui résonnent au-delà des murs.

Les histoires ont été racontées en langue d'origine ou en français.

Celles racontées en langue arabe ont été traduites par Lotfi Nia et Mo Abbas.

Le nom des personnages et des détenus a été changé et dans la plupart des cas, les détenus se sont eux-mêmes choisis un pseudonyme.

Les notes en bas de page sont des précisions apportées par les éditeurs et traducteurs.



## Un crocodile qui digère

En 2015, j'ai effectué une incarcération préventive d'un an. À un moment donné, j'ai appris que la victime de l'affaire pour laquelle je suis ici était morte, cinq mois après les faits, au cours d'une opération. La qualification des faits a changé : de "tentative de meurtre", je suis passée à "meurtre".

J'ai fait une dépression de quatre mois. Moi qui dansais en promenade, moi qui chantais, je ne disais plus un mot. Je ne souriais plus. J'étais dans ma bulle.

Lors d'un entretien, la psychologue m'a dit "C'est normal. Vous vous rendez compte de la gravité de la nouvelle qui vous tombe dessus ? C'est normal que vous ayez cette chute de moral. C'est si vous ne l'aviez pas eue que ça n'aurait pas été normal". Et elle m'a dit cette phrase qui m'a beaucoup aidée à remonter la pente "Quand un crocodile ingurgite une vache, il met six mois à la digérer. Eh bien vous, c'est la même chose. Ça va passer".

Avec le temps, et le beau temps qui est revenu, je me suis relevée. J'ai obtenu mon CAP, j'ai recommencé à sourire. C'était le mois d'avril. Grâce à Dieu, ça m'a rendue plus forte. Je suis sortie deux ans en liberté provisoire, aujourd'hui on m'a mis quinze ans, alors que le procureur n'en avait demandé que dix. Je résiste.

Je tiendrai la longueur, *inch'allah*. Je dis ces paroles pour donner espoir et courage à toutes les personnes qui souffrent en ce moment en détention.

**Chanez**  
Marseille



**CHAPITRE 1**  
**VU, DE MES YEUX VU !**



## Une bague qui a vu La Mecque

Cette bague, elle vient de La Mecque. C'est une femme pieuse, une amie de ma mère, qui la lui avait donnée. Et puis ma mère me l'a donnée à moi.

Je ne suis pas très attachée aux objets, mais il paraît que certaines pierres nous font du bien. Je prie au lever du jour et le soir au coucher du soleil. Tous les jours. J'ai pris l'habitude, ça y est. J'implore Dieu. Et puis je fais des sourates, si je veux. Et puis je prie pour le prophète, et puis pour ma famille.

Ça me permet d'être bien.

**Chanez**  
*Marseille*

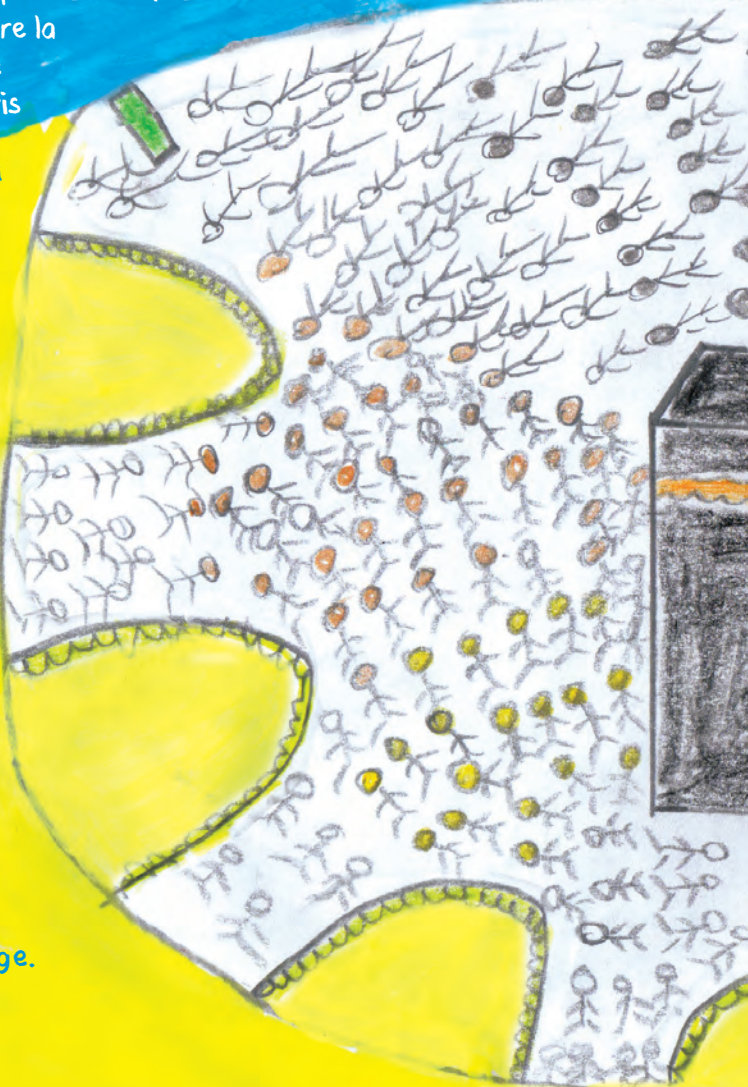
# Mirzo

## LA MECQUE

Quand je suis petit, à dix ans, je suis allé avec ma mère et mon père en Arabie Saoudite pour faire la Omra, pendant le ramadan. On a pris

l'avion. On était à l'hôtel.

Je suis allé avec mon père à la Haram, la mosquée, j'ai fait les sept tours, avec la lumière verte qui nous guidait. Après j'ai fait le Safa et Marwa. On est restés quarante jours, trente jours de ramadan et dix après, c'était un contrat avec l'agence de voyage.





Là bas, il n'y a rien  
à faire, il y a trop  
de soleil, quand tu  
sors de l'hôtel, tu  
transpires de l'eau,  
tu ne peux pas sortir.





Il y avait beaucoup  
beaucoup de monde.

Des musulmans chinois,  
indiens, de toutes les  
couleurs.



Il y a de grandes  
maisons, des  
grands hôtels,  
des marchés.  
Il n'y a que les  
Pakistanais  
qui travaillent,  
les gens du  
Bangladesh  
et tout ça. Il  
n'y a pas un  
Saoudien qui  
travaille. Ils ne  
travaillent pas  
les Saoudiens, ils  
ne vendent que  
de l'or.





## La fille qui retourne les vitres

J'étais avec mon père. On était au café. J'avais quoi, huit, neuf ans. Tout compte fait, peut-être douze.

Un type s'approche. Il était mal habillé. Il avait vraiment l'air pauvre. Il accoste mon père "Vous, ça se voit que vous êtes quelqu'un de bien, j'ai besoin d'aide. Vous pourriez emmener ma fille à la capitale ?" Mon père hésite et puis il accepte.

La fille en question, on la voit. Elle n'arrête pas de tressauter. Elle tremble tout le temps de tous ses membres. On dirait que ses bras et ses jambes vont se décrocher, tellement elle tremble. C'est impressionnant.

On la fait monter dans la voiture derrière, entre son père et sa mère. En fait, ils veulent aller voir le fkih. Le fkih, c'est celui qui enlève les sorts à la mosquée. Il te donne des petits talismans que tu gardes sur toi pour conjurer le mauvais sort ou autre chose.

On roule, on arrive. La fille descend de voiture avec son père et sa mère. Quand elle est dehors, elle se retourne et elle nous regarde fixement, intensément. Et là, une vitre d'un côté de la voiture, paf, qui descend brusquement. Comme ça sans raison.

Les parents emmènent leur fille à la mosquée. Le fkih fait ce qu'il a à faire. Quand ils sortent, on va chez le garagiste pour faire réparer la vitre. Le garagiste reste très étonné. Il nous dit que ça n'est pas possible, une chose pareille. La vitre n'est pas cassée, elle est simplement retournée. Complètement à l'envers. La forme qu'elle a ne peut tout simplement pas rentrer dans la portière. Personne ne sait comment ça se fait !

**Aioub**  
*Le Pontet*





## LE DJINN

Un jour, je suis sorti à trois heures du matin, seul, dans la rue. Et là, je vois quelqu'un, comme un être humain, qui marchait à côté de moi, sauf qu'il n'avait pas de visage et qu'il était tout noir, noir des pieds à la tête... Moi je marchais et l'autre il marchait à côté de moi, comme ça, tout contre moi... Je le regardais quand, tout à coup...

Zinga





il a  
disparu,  
vite, pfut !  
Comme le  
vent ! J'en ai  
eu la chair de  
poule et mon cœur  
s'est mis à battre fort,  
très fort. Je suis parti  
en courant ! C'était ici, en  
France, à Saint-Just. T'as vu  
le métro Saint-Just ? Et bien,  
quand tu sors du métro, il y a ce  
grand jardin devant la station, le bus  
passe juste devant et il y a une grande  
montée, et bien c'est là que je l'ai vu.  
C'est vrai, j'te jure, j'ai vu un djinn ! Quand  
j'ai eu la chair de poule et que mon cœur  
s'est mis à battre fort, j'ai su que c'était pas une  
hallucination... Il a marché avec moi sur le trottoir  
et il a disparu tout à coup comme un souffle, entre  
les voitures. Et je ne l'ai plus revu.

## Les lectures de mon cousin

Mon cousin adore les filles. Mais les filles ne l'adorent pas.

Un jour, il rencontre un homme. Il lui dit "J'ai un problème. Il faut que tu trouves une solution à mon problème. Mon problème c'est les filles. J'adore les filles, les filles ne m'aiment pas".

L'homme, l'écoute. Il réfléchit. Il trouve une solution.

Il lui vend un livre. Un livre de djinns. Un livre de djinns à cinquante euros. Mon cousin tout content, le livre sous le bras, monte sur notre terrasse, au troisième étage. Il s'installe confortablement. Il se met à lire.

Pendant ce temps, moi, avec ma grand-mère, on est au deuxième.

Mon cousin commence à lire, donc. Et d'un coup, qu'est-ce qu'il voit apparaître juste en face de lui ? Une chèvre noire. Mais toute noire, avec une très longue barbe noire. Sur la terrasse. Il faut vous dire que cette chèvre, personne d'autre ne peut la voir que mon cousin. Personne d'autre ne peut voir le djinn que celui qui lit le livre des Djinns.

Il est tout surpris, mon cousin, il s'arrête de lire. Et là, le djinn, la chèvre, le frappe du sabot en plein visage.

Moi j'entends du bruit, je monte sur la terrasse et je vois d'abord le livre grand ouvert, et puis mon cousin qui se tient le visage et qui se tord de douleur. Il a le visage tout déformé. Tout de suite, j'ai compris !

Encore aujourd'hui, il cherche à se faire opérer pour se faire refaire le visage.

**Aioub**  
*Le Pontet*



## Le chat poli

J'étais en déplacement dans le 73, dans la Haute-Savoie.

On avait fini la journée de travail, en pleine semaine, on était dans un bar du centre-ville, pour boire un verre. On était deux – j'étais auto-entrepreneur, avec le gars qui m'aide – et un Parisien qui était auto-entrepreneur aussi, dans le même domaine que moi, dans le revêtement de sol.

On était à la terrasse du bar.

À côté d'un restaurant chinois, en plein centre-ville.

On boit notre bière, et on voit un chat. Un beau chat qui passe. Avec des poils... magnifiques... un collier et tout. Il marche tout seul. Et ce chat il est bien éduqué, il traverse au passage piéton. Il arrive juste à côté de nous, et le Parisien – le Parisien c'est quelqu'un qui fait rire, qui parle, tu vois... et le Chinois, le pauvre, il fumait juste sa cigarette devant sa porte.

Alors, le Parisien, il me dit "Richard, il l'a pas vu".

Il parlait en fait du Chinois "Il a pas vu le chat".

Et là, le chat il fait un mètre, il s'arrête tout seul, il nous regarde et il se sauve. Comme si quelqu'un l'avait chassé. Mais est-ce que le chat a compris ce qu'il a dit, le Parisien ? J'ai jamais vu ça.

Tu te rends compte, le chat il s'est sauvé de lui-même après qu'il s'est retourné vers nous. Il nous a regardés, il a regardé le restaurant à côté, avec le Chinois, on aurait dit qu'il avait tout compris, et il s'est mis à courir tout seul.

**Richard**  
*Le Pontet*



# SI C'ÉTAIT UN FANTÔME

**Blade**

La nuit, si je me mets à penser à ceux que j'aime, je ne dors pas. Et si je dors, je fais des cauchemars, que des trucs qui font peur. Je rêve que ma mère est morte par exemple. Et je me réveille souvent affolé en plein milieu de la nuit. C'est pour ça que je dessine des zombies. Je rêve aussi souvent de ma mère qui marche au milieu d'une route, et moi qui marche derrière elle. Mais quand j'essaie de l'attraper, je ne peux pas. J'essaie de l'enlacer mais je n'y arrive pas, je la traverse, comme si c'était un fantôme.

www.editionsdelacourbe.com



## Les talons de vache de la grand-mère

Quand j'étais jeune. Nos voisins c'étaient nos cousins. On avait tous nos parents en France. Pendant huit mois, ils n'étaient pas là et ensuite ils rentraient deux, trois mois dans l'année.

C'était une époque où les familles avaient des bonnes. Elles aidaient les femmes avec les enfants et tout ça. Nous aussi, notre famille en avait une. Nos cousins, ils étaient trois enfants. On avait neuf ans, dix ans, je crois.

Comme leur père rentrait, mon cousin ne dormait plus avec sa mère. Il dormait avec la bonne, en fait. Et la bonne, un soir, elle commence à le toucher. Sexuellement. Il s'échappe. Il me l'a raconté le lendemain. Il s'échappe pour aller chez ses parents. Il sort de la chambre de la bonne pour aller dans celle de ses parents. Le voilà dans la cour. Il y a à peu près six mètres à traverser. Mais juste avant, il y a un coin qui, normalement, sert juste à faire la vaisselle, des trucs comme ça. Et là, il y a sa grand-mère. Sa grand-mère, elle se lève de temps en temps pour faire la prière.

Lui, il n'a jamais vu les cheveux de sa grand-mère. Elle est tout le temps avec le foulard, d'habitude. Les anciennes femmes qui ont plus de cent ans, on ne voit plus leurs cheveux. Mais lui, il pense qu'elle a le foulard. Il lui fait un bisou sur la tête. Mais il sent comme des cheveux de cheval. Il regarde mieux. Il regarde ses jambes, il regarde ses pieds. Elle avait des talons de vache. Pas d'être humain. Et de là, il m'a dit que quelque chose l'a pris. Comme ça. Et il s'est retrouvé avec ses parents dans leur chambre. Il n'a pas compris comment ça s'est passé. Il ne se rappelle plus de rien. Ça s'est passé comme ça.

C'est une histoire vraie, franchement quand je la raconte, des fois j'ai peur à sa place.

**Richard**  
*Le Pontet*

## Les auto-stoppeuses fantômes

C'est mes deux potes qui m'ont raconté l'histoire. Ils sont passés par l'Isle-sur-la-Sorgue, là ils ont trouvé deux filles qui faisaient de l'auto-stop. Et ben ils les ont prises. Il se sont arrêtés, ils ont pris les filles, elles sont montées derrière. "Vous allez où ? – Au Pontet – Allez, Montez."

Les jeunes ils sont contents il y a deux filles qui sont montées avec eux. Pour draguer, ça fait du bien de voir deux filles monter. Mohsen, le collègue d'Hakim qui conduit, il veut parler avec les filles.

Il s'est tourné comme ça. Il a vu des jambes de cheval. Oui. Il avait plus rien à dire. Il a prévenu son collègue et ils sont en train de se poser des questions entre eux – Comment on va faire ?... – Ils savent pas, ils sont perdus.

Et du coup ils leur disent "On vous dépose où ?". Elles ont répondu "Le Pontet". Et ben voilà, elles sont venues jusqu'au Pontet, ils les ont déposées et...

Et ils sont retournés à la place là-bas. À la place où elles faisaient le stop, les filles. Et ils ont posé des questions à une femme là-bas ou à quelqu'un. Ils ont dit "Oui on a pris en auto-stop deux femmes, mais elles avaient des pieds de cheval". Ils ont raconté l'histoire et ils leur ont dit qu'il y a deux filles qui ont eu un accident exactement à la place. Elles sont mortes sur place, un accident de voiture.

Ben c'est ça la fin de l'histoire. Il y avait deux filles qui étaient mortes exactement là-bas. Il y avait eu un accident là-bas, ça faisait longtemps. C'est exactement les deux filles qui... c'est deux djinns, c'est...

**Nouredin**  
*Le Pontet*

# Midou LES DJINNS AIMENT LA MUSIQUE

À Annaba, j'habitais dans la vieille ville. Un jour, notre voisine a déménagé. Comme la maison était à ma grand-mère et que chez nous c'était trop petit, ma grand-mère nous a donné cette maison et on s'y est installés. Mon père a cassé des murs et on a agrandi, on a fait deux pièces. Ce qu'on savait pas, et que ma grand-mère nous a dit par la suite, c'est que, dans cette maison, il y a quelqu'un qui était mort. Bon, dans cette pièce, on avait mis une chaîné hifi pour écouter de la musique. Et bien sûr, chaque fois qu'on sortait de la maison, soit moi, soit mon père, soit ma mère, on éteignait tout. Tous les jours comme ça.



Et à chaque fois qu'on revenait, on trouvait la chaîne hifi allumée, on trouvait de la musique.

c'est vous qui avez laissé la chaîne allumée ?

NON!!

NON hier soir de croyais que c'était toi!!

ben Non !!!

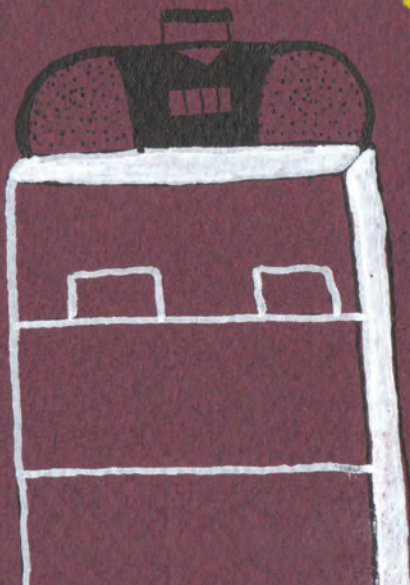


Une fois, deux fois, trois fois, et chaque fois on se demandait entre nous, moi, mon père, ma mère, si quelqu'un était rentré, si quelqu'un avait allumé la chaîne. Personne...





Elle s'allu-  
mait toute  
seule ! N'im-  
porte quelle  
musique,  
raï, chaabi,  
gasba... Tu  
rentres et tu  
trouves... La  
fête quoi !  
La fête des  
djnouns ! Ils  
faisaient



la fête entre  
eux ! Même  
quand il y avait  
une coupure  
d'électricité, il  
y avait toujours  
de l'électricité  
dans cette  
pièce... J'en  
rigole main-  
tenant, c'est  
marrant mais  
c'est bizarre !



Alors on a brûlé de  
l'encens. On a fait ça dans  
toute la maison. Mais pas  
qu'une seule fois hein !  
C'était tous les jours  
comme ça.  
Mais l'encens,  
ça ne  
marchait pas.



Jusqu'au jour  
où on a douté,  
on a ramené un  
imam et il a fait  
un exorcisme, il  
a lu le coran et  
tout ça. Et depuis  
ce jour-là, ça s'est  
arrangé et il ne  
s'est plus rien  
passé.

## La rue des trucs de fous (1)

Une histoire hantée pas sûr, mais c'est une histoire quand même.

C'était en Algérie. J'habitais à Listo. Vous connaissez Listo ? C'est un quartier d'Oran. J'habitais dans une rue où il y avait toujours plein de choses qui se passaient. Avec ma sœur jumelle, on jouait tout le temps dans cette rue.

On allait des fois chez une vieille dame. On restait avec elle, on lui rendait service, va me chercher ça, tac, on allait lui chercher ce qu'elle voulait, tout ça. Et elle avait une chambre où il n'y avait qu'un rideau, pas de porte, juste un rideau. Mais il faisait noir dans cette chambre.

Et cette vieille dame nous disait "N'allez pas dans cette chambre". Elle nous le disait à chaque fois "N'allez pas là-dedans". Nous, avec ma sœur, on lui disait "Ça va".

Et moi, un jour, j'y suis allé dans cette chambre. Il faisait tout noir. Je ne suis pas rentré. J'ai juste tiré le rideau et passé la tête.

Et la vieille dame qui se met à crier. J'ai vite refermé le rideau. "Je t'avais dit de ne jamais aller dans cette pièce, tu l'as quand même fait." Et elle crie, et elle crie.

Avec ma sœur jumelle, on se sauve. On habitait une maison avec un toit terrasse. On rentre. Je rejoins ma mère sur le toit. Ma sœur jumelle va aux toilettes. Ma mère me dit d'aller lui prendre quelque chose. Je redescends les escaliers. Et là, il m'arrive la frayeur de ma vie. Une femme, mate de peau avec un sourire jusqu'aux oreilles, des moustaches et une robe toute rose avec une capuche. Et un grand sourire avec des yeux noirs. Elle est en train de monter. Je cours vers ma mère, j'attrape ma mère. La femme me tire, ma mère me tire. Elle veut me faire sortir de la maison, la femme.

Avant ça, j'ai su qu'elle avait ouvert la porte des toilettes. Elle a vu ma sœur jumelle. Elle a refermé la porte. Et après elle me voit dans l'escalier et elle veut m'attraper. Et moi je pense que si elle veut m'attraper c'est peut-être parce que, chez la vieille dame d'à côté, c'est moi qui ai regardé dans la pièce. Peut-être que c'est la femme qui était dans cette pièce.

Je monte, je cours vers ma mère, elle m'attrape. La femme me tire par le pied. Ma mère me tire. Elle s'échappe en courant. Elle ressort. Ma sœur jumelle et moi, on pleure. Ma grand-mère, elle nous ramène dans le salon, elle nous fait écouter le Coran sur le canapé. Et moi, je continue à pleurer. Je regarde vers la porte, je la revois. Et je crie "Elle est là, elle est là !" Et mon père, qui était commissaire de police à Oran, il a réussi à l'attraper. Et on ne l'a plus jamais revue.

Mais c'était une rue où il se passait plein de trucs de fous.

**Bob**  
*Le Pontet*

## La rue des trucs de fous (2)

J'avais une voisine. C'était une maman. Moi j'avais cinq ou six ans.

Et cette maman, elle était jalouse d'une petite fille. Elle avait de longs cheveux, cette petite fille. Et cette maman en voulait à cette petite fille.

Quand elle sortait, elle avait un jeu, cette petite fille. Elle marchait sur les tâches. Par terre. Des flaques d'eau. N'importe quelle tâche, du coca par terre, n'importe quelle tâche elle marchait dessus. Genre, elle mettait son pied sur une tâche et elle essayait de sauter sur une autre tâche. C'était son jeu. On a tous fait ça quand on était petits. Elle faisait des trucs comme ça.

Et cette dame, elle avait vu qu'elle faisait tout le temps ça. Et elle-même, elle s'est mise à faire des tâches par terre. Avec de la sorcellerie. Devant chez la petite.

Un jour la petite, elle sort et elle joue comme d'habitude. Elle se met à sauter de tâche en tâche. Elle rentre. Et les jours d'après, elle se met à perdre ses cheveux. Tous ses cheveux.

Elle est devenue chauve. Pourtant elle avait des cheveux jusque-là et tout. Elle est devenue chauve, la petite. Et les voisins se sont mis à dire que la femme avait fait ça pour la rendre laide, pour ne plus être attirée par elle.

Il se passait plein de trucs comme ça dans cette rue.

Je ne me souviens pas du nom de cette rue.

**Bob**

*Le Pontet*

# Mirzo

## LES TROIS VOIX

Quand je suis petit, à treize -quatorze ans, habitait à côté de nous une femme qui un jour est tombée par terre à cause de Aïcha, une sorcière, qui s'appelait Aïcha, Aïcha Kandicha... Quand notre voisine est tombée, elle parlait avec trois voix différentes : la voix d'une femme, la voix d'un homme et la voix d'une petite fille. Et elle avait les yeux, tu sais, tu voyais plus le noir, tu voyais que le blanc...



Et là j'ai entendu comme un gros rot, un rot énorme, dangereux,  
tu vois, brôoooo ! Oui, c'est vrai, c'est pas une hallucination, je  
l'ai vu ça...



## Nana Amin

Nana Amin, c'était une vieille dame. Elle était sage-femme.

Une nuit, quelqu'un vient la trouver. On frappe, on l'appelle. Ça a l'air urgent. "D'accord je viens mais il faut me laisser le temps, je suis une vieille femme, moi." Elle a l'habitude d'aller vite, un accouchement ça n'attend pas, mais elle se fait vieille quand même, la vieille Nana.

"On n'a pas le temps, Nana ! Monte sur mon dos, on ira plus vite !" Elle prend tout ce qui lui faut pour faire ce qu'elle a à faire et elle monte sur le dos. Et les voilà partis au galop !

Ils arrivent à une montagne, ils entrent dans la montagne.

Et là : des lumières partout, des gens partout. C'est la fête ! Et oui, c'est la fête à Sheïtan ! Sheïtan, le diable !

Sheïtan, jusqu'ici, n'a eu que des filles. Et ce soir ; il attend un garçon !

Il le sait, tout le monde le sait, et ça ne peut pas se passer autrement. Nana, elle a peur. Elle commence à murmurer des versets du Coran.

Le Roi Sheïtan l'interrompt tout de suite. "Pas de ça chez moi, pas de ça ce soir." Nana n'en mène pas large. Elle se met au travail. Tout se passe bien, ouf. C'est un garçon, comme prévu, re ouf.

Au moment de partir, le Roi Sheïtan lui dit "Nana, tu vois ce tas d'épluchures d'oignons dans le coin, prends-en une pleine brassée, je te les donne". Nana se demande pourquoi des épluchures, à quoi ça peut bien servir, et surtout qu'est-ce que ça peut bien lui faire à elle. Mais bon c'est Sheïtan, on ne discute pas, on prend Ses épluchures. Elle en prend donc une pleine brassée, se sert de sa robe comme d'un sac, saute sur le dos de celui qui l'a amenée et les voilà sur le chemin du retour.

Arrivée chez elle, elle enlève sa robe. Elle la nettoiera demain, là, elle est trop fatiguée. Et elle jette toutes ces épluchures d'oignons dont elle se demande toujours à quoi ça peut bien servir et que c'est bien une idée de Sheïtan, ça. Et elle va se coucher.

Le lendemain, au moment de laver sa robe, elle trouve une épluchure d'oignon restée accrochée au tissu. Une épluchure qui s'est transformée en or...

**Amin**  
*Le Pontet*

## Maison hantée

On avait un déplacement pour le travail dans une ville... Dans le Jura. C'était une ville entre la Haute-Savoie et le Jura. On a cherché un hôtel, on n'a pas trouvé.

On est reparti et on a pris un gîte, des gens qui louent des maisons, tu comprends ? Et ce qu'on a fait, on a trouvé une maison proche du chantier, donc c'était intéressant qu'elle soit près du chantier et tout.

Cette maison elle avait un minaret comme une église. Ça avait été une église à l'époque, il y avait longtemps peut-être, Dieu sait quand. On a pris cette maison on était quatre, nous les deux d'Avignon et deux de Paris, on travaillait, on faisait de la sous-traitance pour un patron, "Fleur-couleur" à Montbéliard.

Et cette maison... elle était hantée.

Y avait quelque chose du genre... La nuit, on s'est mis à faire le dîner et on a bu un peu d'alcool, deux d'entre nous ont bu et les deux autres non. Ce qui fait qu'au moment d'aller dormir, quand on est allés dormir, dans cette maison les choses changeaient, des tableaux changeaient de place. Les tableaux bougeaient. Des choses bougeaient. C'est les deux qui avaient pas bu qui ont vu. Moi ils m'ont réveillé, je dormais, j'avais bu, j'avais sommeil... Avec la fatigue en plus, la route, déjà on avait fait 500 kilomètres.

On a fini par sortir à deux heures du matin. Personne ne pouvait dormir. On est sortis, on a marché on a cherché un autre logement.

**Richard**  
*Le Pontet*

# L'ÎLE HANTÉE

Collectif





Les jeunes de toute l'Algérie viennent à Annaba pour tenter la traversée. Et il y a beaucoup de parents qui voient leur fils partir un matin pour ne plus jamais revenir. Il ne savent pas s'il est parti en Europe ou s'il a disparu. S'il est mort, au moins ils savent où il est... Mais disparaître sans laisser de traces ni donner de nouvelles, c'est le pire. J'avais un ami, je l'ai croisé un jour que j'allais au travail. Il me dit :



Le pauvre, on ne l'a plus jamais revu. Ils sont partis à trente dans une barque et on ne les a plus jamais revus. Ça fait maintenant un an et demi qu'ils ont disparu. Si ça se trouve ils sont en Tunisie.

Parce qu'avant d'arriver en Italie, tu dois traverser des eaux territoriales tunisiennes. Et si la Marine tunisienne t'attrape, tu es foutu. Il vaut mieux mourir noyé que d'être attrapé par la Marine tunisienne !





Pour toucher de l'argent des Américains, ils déclarent que tous les jeunes qu'ils arrêtent sont des terroristes alors que ce ne sont que des harragas ! Bon, si tu as un passeport, normalement ils ne peuvent rien te faire. Tu peux même les frapper au visage avec, ils ne pourront pas te garder, ils seront obligés de te renvoyer chez toi.



J'en connais qui sont restés huit ans en prison là-bas sans que personne ne le sache. L'un d'entre eux, un jour qu'ils l'avaient transféré de la prison à l'hôpital, il a réussi à convaincre une doctoresse d'aller à Annaba pour donner de ses nouvelles à ses parents. Et bien, elle l'a fait la pauvre. Elle est allée jusqu'à Annaba pour dire aux parents que leur fils était vivant !

Et y a aussi les avocats tunisiens qui vont voir les familles en Algérie pour leur demander six ou sept milles euros pour partir à la recherche de leurs enfants.

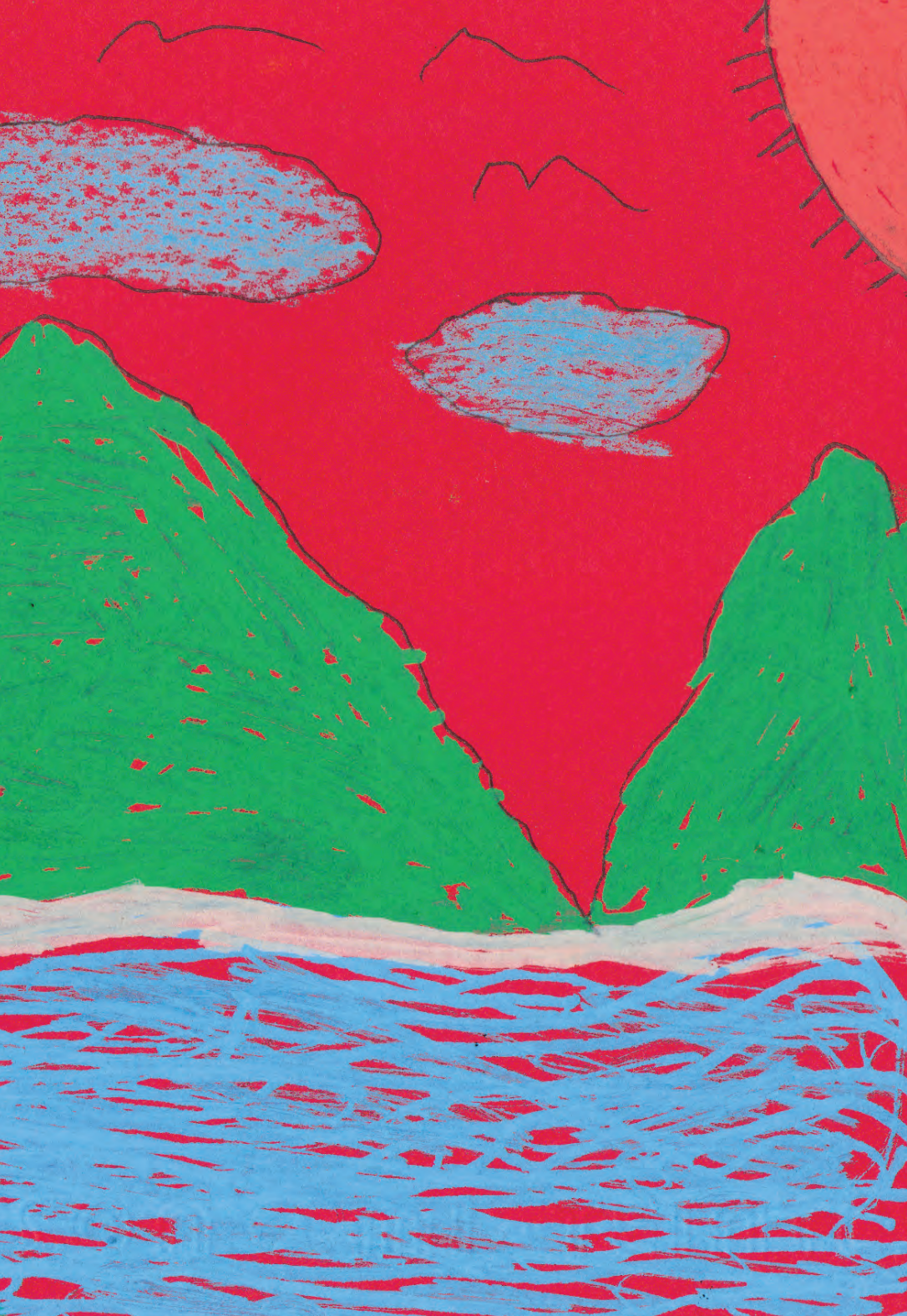
Mais c'est des mensonges tout ça, ils ne cherchent rien du tout. Et dans toutes les familles il y a un enfant disparu. Tu imagines tout cet argent ?



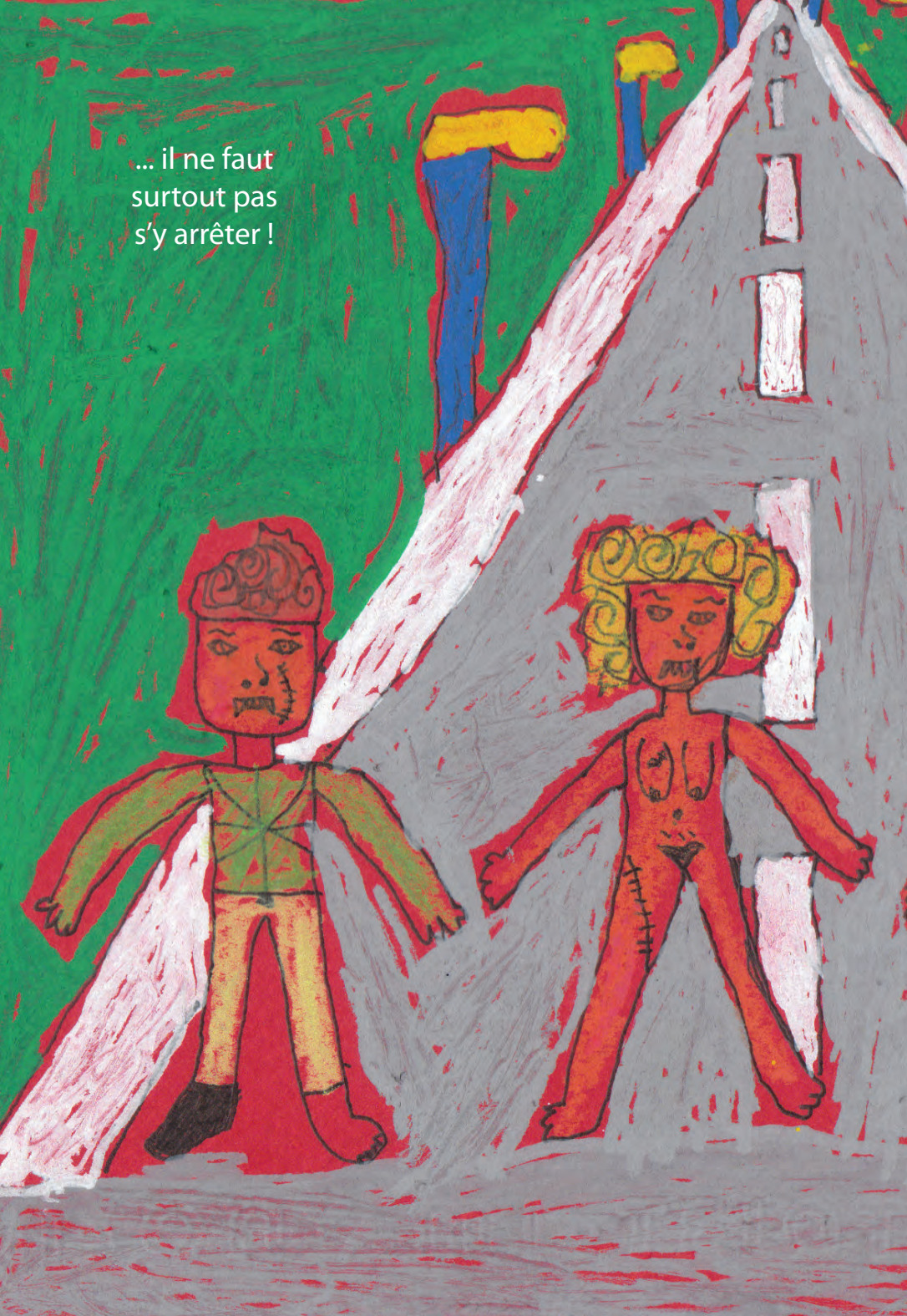
**Dans toutes les familles il y a un enfant disparu.**

A child-like drawing of a seascape. The sky is a solid, vibrant red. In the upper portion, there are several black, jagged, zigzag lines representing mountains or clouds. Two large, irregular shapes, one on the left and one on the right, are filled with a mottled blue and red texture, possibly representing clouds or islands. The water is depicted with numerous overlapping, scribbled lines in shades of blue and red, creating a sense of movement and depth. In the foreground, a thin, light-colored horizontal band represents the horizon. Two green, triangular shapes, representing islands or hills, rise from the horizon. The larger one is on the right, and a smaller one is on the left. The overall style is simple and expressive, characteristic of a child's artwork.

Au milieu de la traversée, à un moment,  
il y a une île hantée...



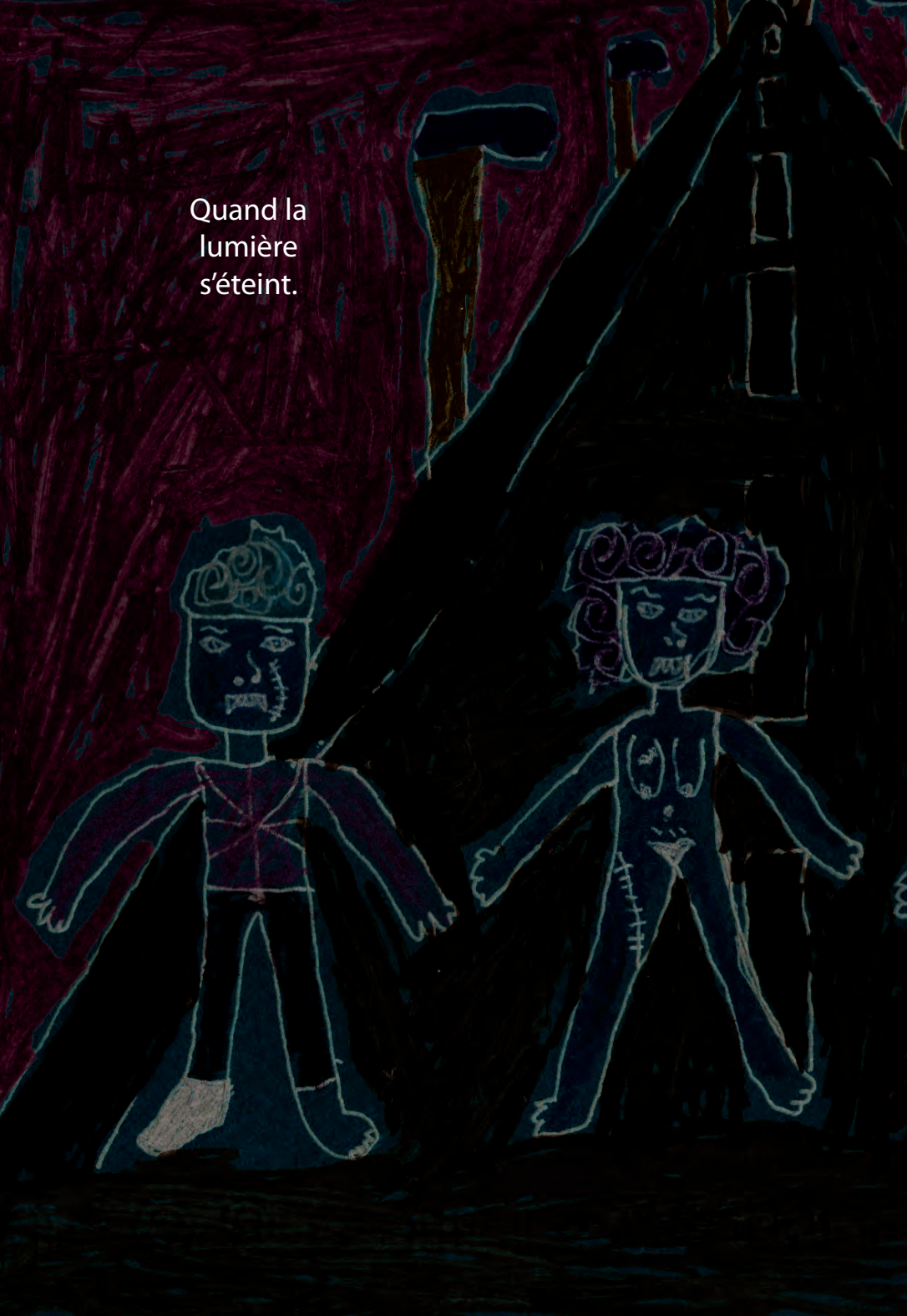
... il ne faut  
surtout pas  
s'y arrêter !

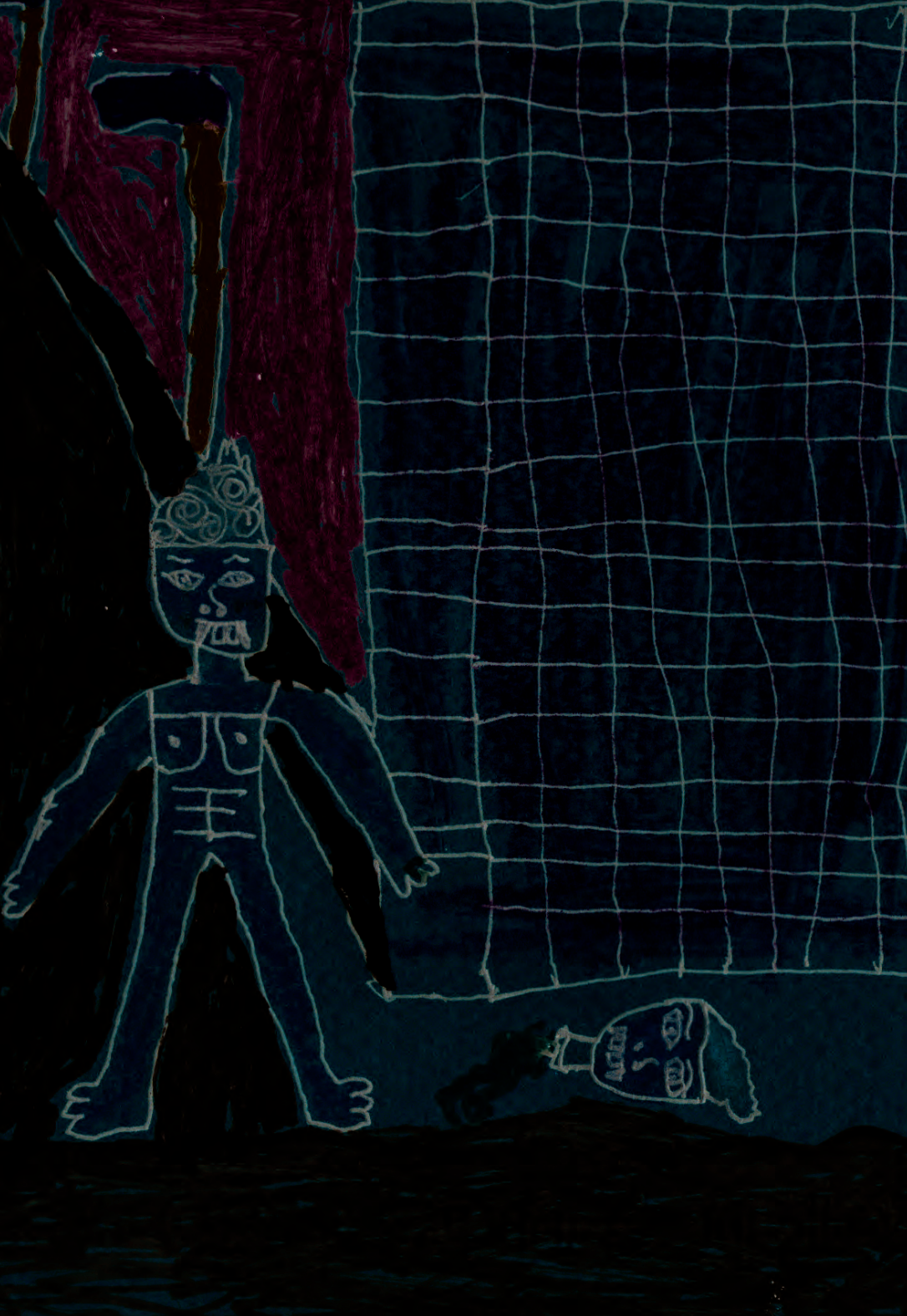






Quand la  
lumière  
s'éteint.





## Dieu sait si c'est vrai (1)

Dieu sait si ces histoires d'esprits et de djinns c'est vrai. Ça me fait penser à une histoire qui, elle, est vraie, à cent pour cent.

Ça se passe chez moi à Erbil. À Erbil, chez moi, il y a un marché, vous avez les mêmes au Maroc, en Algérie, en Turquie. Un bazar ! Chez moi, il y a une citadelle... Vous voyez une *citadelle*, vous comprenez le mot ? Il suffit de regarder la télévision, allez sur internet, regardez *Erbil, citadelle*. Et puis il y a une tombe, la citadelle est là, et là la tombe.

Cette tombe elle est spéciale, des gens y vont en pèlerinage, et à l'époque de Saddam (qu'il repose en paix), ils ont voulu la détruire. Un bulldozer est arrivé, vous comprenez, une *makina* qui fait partir une maison, une machine qui casse une maison, casse la rue, et Dieu est témoin, c'est vrai. Mon père était inspecteur de police, et il était sur les lieux, et il me l'a raconté, le bulldozer s'est avancé de la tombe, il voulait la raser mais il est tombé en panne au dernier moment. Je le jure au Nom de Dieu. La tombe est là, le bulldozer là, la tombe de qui ? Je vous jure je sais pas. Un *cheikh*, un *waad*. Vous savez pas ce que c'est. *El waad*. Un imam, un imam fort, je sais pas.

Mais aujourd'hui, à Erbil, chez moi, cette tombe est encore là, dans le souk, cette tombe est là. Là vous avez la citadelle, et là la tombe. Le nom du quartier c'est Cheikh Allah. La tombe existe, existe maintenant.

**Amin**  
*Le Pontet*

## Dieu sait si c'est vrai (2)

Moi, mon ami s'appelle Massoud, maintenant il est policier en Irak, je te jure. Ce dont je te parle ça remonte à 1988, 1989 – voilà !

Entre la maison de Massoud et la mienne, se trouvait la maison des Wastastan. Ils avaient deux enfants : Dayrawan et Tchello. Tchello, c'est la même chose que Shéhérazade. Deux enfants donc, Dayrawan et Tchello. Le père Wastastan est allé au village. Tu comprends *village* ? Ils allaient souvent pour s'occuper des champs, cultiver, ils partaient deux jours, plus, le père et la mère allaient au village et les enfants restaient à la maison. Et comme à chaque fois, moi et Massoud on est allés dormir chez les enfants, passer la nuit avec eux.

Tout le monde dormait et puis Dayrawan, le plus petit, s'est réveillé, il a dit "Moi j'ai faim !" *J'ai faim*, tu as compris ? Et il n'y avait pas de pain chez eux. Alors Massoud a dit "Je vais à la maison vous ramener du pain, il y en a". Massoud retourne chez lui, la maison de sa famille, il peut pas passer par la porte, il se dit ça dort là-dedans, son père, sa mère, ses sœurs. Alors il y va mais en sautant par-dessus le mur, il se retrouve à l'intérieur et il prend le pain, tout le pain. Lui, il nous ramène tout le pain, tu comprends ?

Chez nous en Irak, tu fais du pain beaucoup, pour une semaine. On le voit arriver avec tout le pain, et le matin, Massoud rentre chez lui. Il a deux sœurs, Pakistan et Cheuristan, la plus grande Pakistan, elle lui dit qu'hier elle a fait le pain "Dieu m'est témoin, elle lui dit, je te jure, hier j'ai fait le pain mais j'ai oublié de dire *Bismillah* avant de commencer, alors Satan est venu cette nuit et il a tout pris. Je te jure".

Massoud est mon ami, il est policier aujourd'hui. Il a dit après : "J'ai eu peur de dire que c'était moi, que j'étais un voleur alors j'ai pas menti, et ma sœur a dit *Satan a tout volé*".

Amin  
Le Pontet

## Les petits pochons

C'était à la prison de Nîmes. Un parachute était tombé la veille dans la cour de promenade. Avec ma cocellulaire, on a décidé de faire une blague.

On a fabriqué des sachets qu'on a remplis de farine. Et comme elle était tombée pour stups, elle savait très bien faire les petits pochons. On a quand même prévenu la surveillante de l'étage et on est descendues avec en promenade. On en avait fait vingt et on les a semés un peu partout. Puis on s'est installées sur un banc au fond de la cour.

De là, on a observé les filles qui ramassaient les paquets et chuchotaient entre elles "Oh vous avez vu, c'est le parachute d'hier qui a dû exploser ! Regardez ce qu'il y a là ! C'est sûrement de la bonne !" La rumeur s'est répandue dans la cour. "C'est de la bonne ! C'est de la bonne !"

On était avec Mireille, Roselyne et Stéphanie, assises toutes les quatre sur le banc. On regardait et on rigolait. Les filles juraient que c'était de la bonne et il y en a même deux ou trois qui se sont fait de suite des rails, en pleine promenade. Tout ça pour dire que l'effet placebo a bien fonctionné !

Le lendemain à l'atelier, on avait beau leur expliquer par  $a + b$  que c'était de la farine, elles ne nous ont jamais crues. Dernièrement, on en a reparlé avec Mireille qui arrivait de là-bas et jusqu'à aujourd'hui elles sont encore persuadées que c'était de la cocaïne.

Sylvie  
Marseille

## Les mains de Georges

Nous, on n'allait jamais chez le médecin.

Ma grand-mère me disait "On va voir Georges". Georges, il nous mettait les mains, il les positionnait un peu partout sur le corps et hop, on était guéri.

Plus tard, j'ai eu un problème, je ne pouvais pas avoir d'enfant, j'avais fait plusieurs inséminations artificielles qui avaient toutes échoué. Un jour ma grand-mère me dit "Faudrait aller voir Georges". "Oh ça va, je lui réponds. J'en ai par-dessus la tête de ton Georges." Mon ex-mari, encore pire, il ne voulait pas entendre parler de tout ça.

Et puis ma grand-mère insiste tellement que, finalement, un jour pour lui faire plaisir j'y vais, en cachette de mon ex-mari. C'était juste avant Pâques. Nous voilà parties voir Georges.

On arrive chez lui, il me dit "Eh ben, tu as grandi depuis la dernière fois". Je réponds "Oui, je suis devenue une femme". Il me regarde et il me dit "Tu as des problèmes pour avoir un enfant". Comme ça, de but en blanc. Sans qu'on ne lui ait rien dit, je vous jure. Ma grand-mère me regarde et me fait "Na !" en me tirant la langue, comme une gamine.


Et puis Georges commence à me mettre les mains et me demande "Quand c'est que tu la fais, ta prochaine insémination ? – Le mois prochain", je lui réponds. Il me dit "Eh ben, celle-là elle va fonctionner. Mais il faut que tu me promettes de faire deux choses. D'abord tu vas faire tes Pâques comme il faut, en te confessant et en prenant l'hostie. Ensuite tu vas garder tout le temps sur toi ta médaille de bébé. Il ne faut plus qu'elle te quitte. Et le mois prochain, tu vas faire ton insémination et tu vas voir qu'elle va marcher". Je fais "Bon, d'accord". Il ne me demandait pas la lune.

Je suis partie à la messe, mon ex-mari m'a dit : "Tu vas à la messe ? C'est que tu as été voir Georges !" Il a tout de suite compris. Et puis je suis allée à la Salpêtrière, on m'a fait mon insémination. J'avais trois embryons. Le premier est vite parti. Dans ma tête, j'ai pensé : Georges, n'importe quoi, vraiment. Le deuxième est parti à trois mois, j'ai soupiré : Super... Et puis à la troisième, ma fille est arrivée.

Alors Georges... ça me donne des frissons rien que d'en reparler. Ça m'avait épuisée, ses mains. J'en avais des sueurs, j'avais ressenti une chaleur intense dans le ventre, j'avais failli tomber dans les pommes. J'étais ressortie, j'avais dit à ma grand-mère "Oh, mais c'est quoi ce truc ?" Georges avec son pendule et tout...

Il y avait eu six tentatives d'insémination avant. C'était ma septième et dernière tentative. Avec mon ex-mari, on avait décidé d'arrêter après celle-là.

Sylvie  
Marseille



Ramzyasso

UNE HISTOIRE  
DANGEREUSE

Sinon,  
je peux te  
raconter une  
histoire, euh...  
Dangereuse... Moi,  
des fois, dans ma cellule,  
j' imagine que quelqu'un me  
touche... Je te jure, c'est la vérité, je  
sens son corps qui me touche... Et moi  
je reste, comme ça, sans parler, sans  
bouger, complètement immobile. Tout  
seul, j' imagine... Quelqu'un... Et je me dis :  
c'est qui, c'est qui ? Y-a des jours où je  
n'arrive pas à me sortir ça de la tête,  
où je n'arrête pas de l' imaginer...  
Je reste comme ça, à ma  
place, immobile, sans  
arriver à bouger,  
et lui il



s'approche  
de moi et il  
me touche les  
jambes, comme  
ça... Je ne peux  
même pas me tourner vers  
lui, je reste dans mon coin, transi...  
Tous les jours c'est comme ça. Et je me  
dis : Allez Ramzasso, il faut dormir maintenant.  
Je n'arrête pas de me parler. Je suis tout seul  
dans ma cellule, je regarde la télé, la télé,  
la télé, et puis après la télé s'arrête...  
Parfois, j'arrive à m'endormir  
mais je me réveille au  
milieu de la nuit... Hier  
soir, j'ai dû écrire  
le "Verset du  
Trône" pour être  
protégé...



## Mon père travaillait avec les mains

Mon père était guérisseur.

Enfant, quand j'étais mal, si j'avais mal au ventre par exemple, je venais à côté de lui pendant qu'il dormait, je prenais sa main, je la mettais sur mon ventre, et immédiatement la douleur s'en allait, je m'endormais.

Il recevait toujours du monde, du monde, du monde. Même après, quand j'ai grandi et que j'allais faire la fête en discothèque, je rentrais à sept heures du matin, il y avait déjà quarante, cinquante personnes qui attendaient que mon père se lève.

Plus tard, quand il a eu du mal à aller travailler, c'est moi qui le conduisais. On allait à Olonzac, à Carcassonne, à Istres, à Boujan. Parfois, c'étaient des cars entiers de gens qui venaient, par exemple de Clermont-Ferrand, pour le voir. À Olonzac, c'était chez une dame. À Istres aussi. À Carcassonne, c'était à l'hôtel Le Terminus.

Quand j'arrivais et que je disais que j'étais sa fille, les gens se prosternaient presque, ils me demandaient ce que je voulais et aussitôt ils partaient vite me l'acheter. "Tu as envie d'un pain au chocolat ?" Et tout de suite je l'avais. J'étais là : "Waouh !"

Les gens le consultaient même par téléphone. Il ne demandait pas d'argent, il disait "Donnez-moi ce que vous voulez". Les gens lui mettaient de l'argent dans les poches, lui ramenaient des caisses de fruits. Des pêches, des pommes, du vin, des boîtes entières de chocolat. J'en ai été malade moi, de manger trop de chocolat !

C'est en l'amenant travailler que j'ai réalisé tout ça. Les gens me saluaient : "Ah votre père, vous pouvez pas savoir le bien qu'il nous fait".

Il travaillait avec les mains. Par imposition des mains.

Je l'ai vu mettre les mains dans une bassine et l'eau devenir chaude, se mettre à crépiter. Pas à bouillir, quand même pas, mais à devenir vraiment chaude. Le soir il rentrait, il était vidé. Il soignait les brûlures, l'eczéma, plein de choses. Moi qui suis atteinte d'une sclérose en plaques, les médecins ont mis six mois à me la diagnostiquer. Lui, il me l'a dit le premier jour.

Il n'est plus là, il est décédé. Il a fait sept AVC, le dernier lui a été fatal. Mais il a bien vécu.

Je l'ai vu saluer une amie à moi, lui faire la bise et lui dire "Oh, je sens des battements de cœur, oh tu es enceinte, tu aurais pu me le dire !" Et l'amie de dire "Mais non, qu'est-ce que tu racontes, je ne suis pas enceinte". Et lui "Mais si, tu es enceinte, je peux te le dire". Elle est tout de suite allée chercher un test. Et oui, elle était enceinte.

Il y a un an, mon père a dit à ma mère "Dis au revoir à ton fils, parce que tu le reverras pas". Ma mère a dit "Arrête de raconter des bêtises".

Et douze heures après, les gendarmes sont venus : "Votre fils a eu un accident". C'est arrivé beaucoup de fois. Certains jours, je le déposais, il me disait "Dis au revoir à ce monsieur, la prochaine fois il ne sera plus là". Et la semaine d'après, le monsieur était mort.

J'en ai hérité, de ce don. Mon frère aussi.

Mon frère a continué, il s'est entraîné, mon père lui a appris. Moi non. J'étais trop fêtarde. Mais quand même c'est là. Quand je m'occupe des plantes, par exemple. Là dans la cour, elles étaient presque toutes mortes quand je suis arrivée. En deux semaines, tout est reparti, les autres me disaient "Attends, mais qu'est-ce que tu leur as fait pour qu'elles poussent comme ça ?"

**Karine**  
*Marseille*

## **La main verte**

Je me bats pour qu'on ait bientôt une activité jardinage.

J'ai trouvé le financement. L'activité va être créée. Il y a un petit carré de terre au milieu de la cour de promenade, quand je suis arrivée rien ne poussait. J'ai commencé à m'en occuper un peu chaque jour et très vite les plantes ont grandi. Les autres me disaient "Mais comment tu fais ?" C'est quelque chose que j'ai en moi, qui me vient de mon père guérisseur.

Les plantes, je leur parle. Je sens ce dont elles ont besoin. Quand on travaille bien la terre, si on sait bien la regarder, on la voit qui respire. En très peu de temps, les plantes ont poussé, les autres n'en revenaient pas.

Et puis un jour j'ai dû être hospitalisée pendant treize jours d'affilée, j'ai une sclérose en plaques et je dois souvent aller à l'UHSI.

Quand je suis revenue, il n'y avait plus rien. Tout avait été arraché. Les tiges des plantes, les détenuées s'en servent pour se faire des petits bâtons à gratter. Elles les passent par le grillage de la cour et elles essayent d'attraper les mégots et tout ce qui tombe entre la cour et le mur, sous les fenêtres des cellules. Il ne restait plus rien. Plus une plante.

Mais avec l'activité jardinage, ça va pouvoir reprendre.

**Karine**  
*Marseille*

## Une pomme de terre en fleur

Je me rappelle le jour où je suis arrivée ici.

Ma vie venait de basculer, j'étais effondrée, je pleurais.

C'était injuste, ce qui m'arrivait. Je venais de prendre quinze ans. Quinze ans que je ne méritais pas. Je pleurais.

Et en montant à l'infirmerie, je l'ai vue dans un verre. Une pomme de terre que quelqu'un avait mise à fleurir. Il y avait les pousses qui sortaient. Une fleur violette.

Même ici, au fond de cette prison, il y avait cette pomme de terre qui repoussait. C'était beau.

Ça m'a réchauffée. Ça m'a fait du bien.

**Chanez**  
*Marseille*

## **CHAPITRE 2**

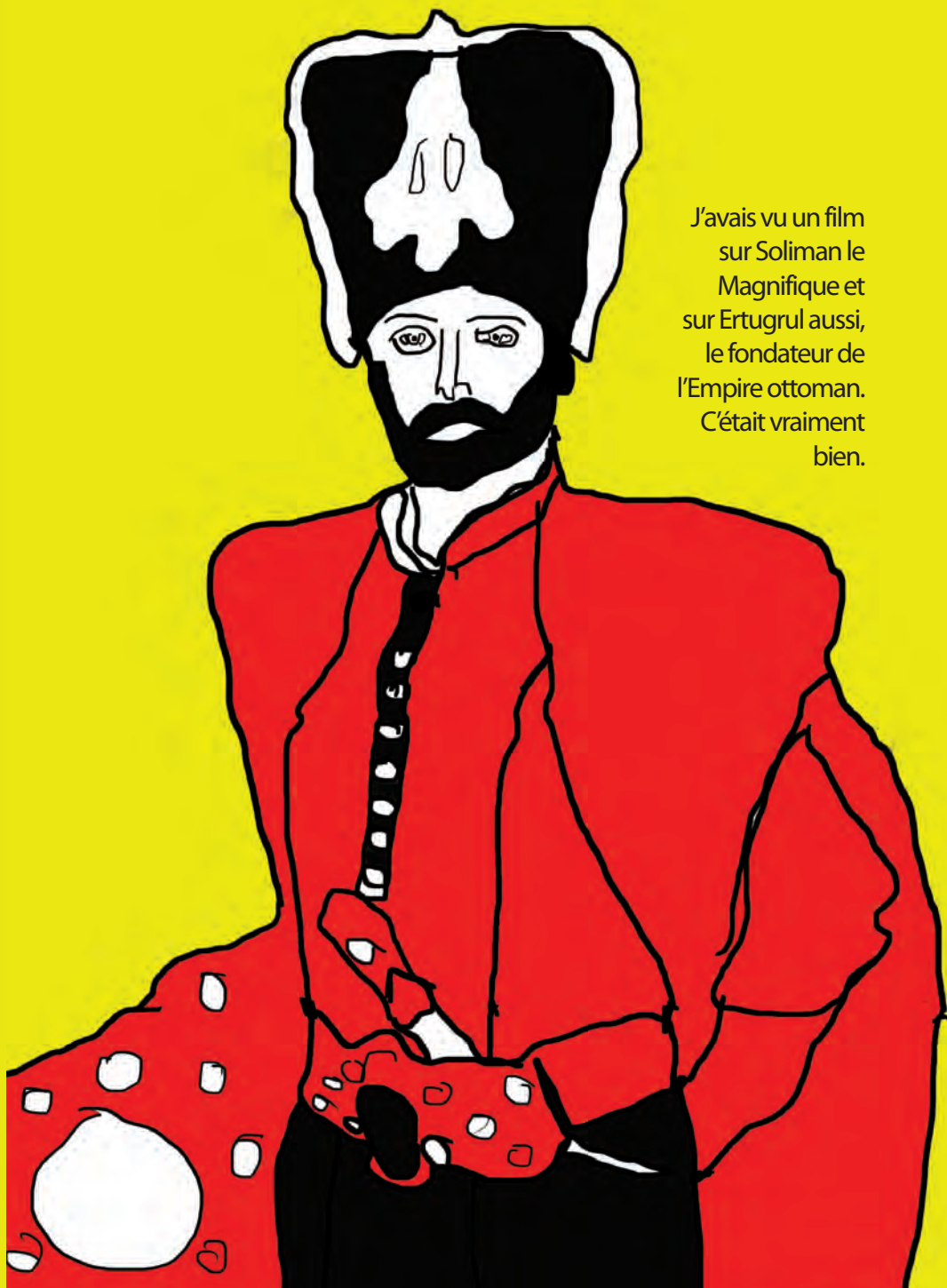
### **NAVIGUER POUR L'AVENIR**

# LE GUIDE DU ROUTARD DE KRISTIANO

À Toulon, il y a trente ou quarante Albanais, maximum. Mais il y a beaucoup de racisme contre eux, alors ils se bagarrent avec tout le monde, tout le temps. Mais même s'il y a du racisme, en sortant je retourne à Toulon, parce que j'ai mes copains là-bas. Marseille, je connais un peu, juste comme ça, j'ai pas de collègue là-bas. Mais je connais Marseille. Et aussi Paris, Lyon, Clermont-Ferrand, Bordeaux, Montpellier, j'ai visité toute la France. Et je connais un peu l'Italie aussi, j'y suis resté quelque temps avant de venir en France.



Quand j'avais onze ans, je suis parti un mois en Grèce avec mes cousins. Et après en Turquie, à Istanbul. C'est beau Istanbul, et il y a beaucoup d'Albanais là-bas mais pas de racisme. J'ai visité le Palais de Topkapi.



J'avais vu un film  
sur Soliman le  
Magnifique et  
sur Ertugrul aussi,  
le fondateur de  
l'Empire ottoman.  
C'était vraiment  
bien.

# ARRIVATE D'ALBANIE

Kristiano

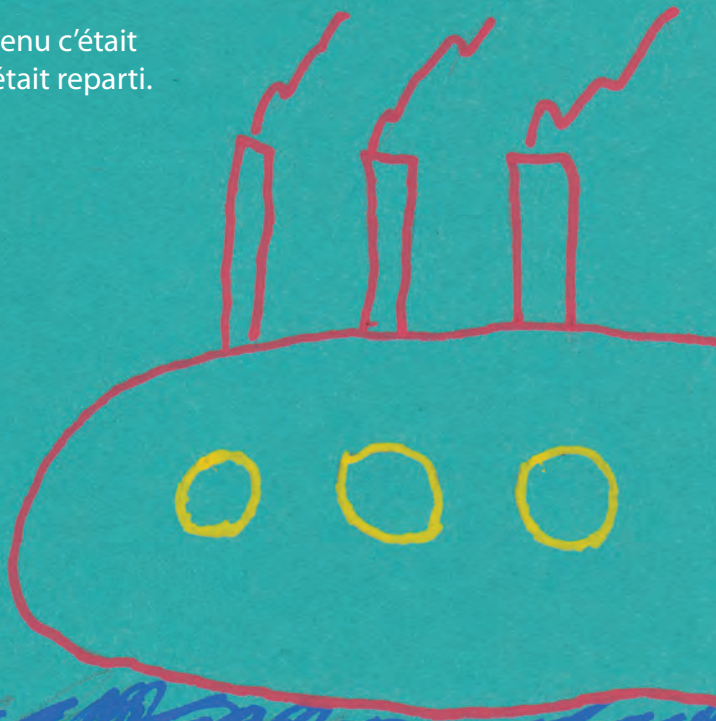




Mon téléphone, je l'ai oublié sur le bateau qui m'a amené d'Albanie en Italie. Dedans il y avait beaucoup de photos, mes contacts, mes numéros. J'ai tout perdu ! C'était un grand bateau et j'étais avec mon collègue Ramazan dans une cabine. C'est là que j'ai oublié le téléphone, quand on est arrivés à Bari. Je n'ai pas pu retourner le chercher parce que moi, en débarquant je suis parti direct, et ce n'est que plus tard que je me suis rendu compte que je ne l'avais plus.



Et quand je suis revenu c'était trop tard, le bateau était reparti.



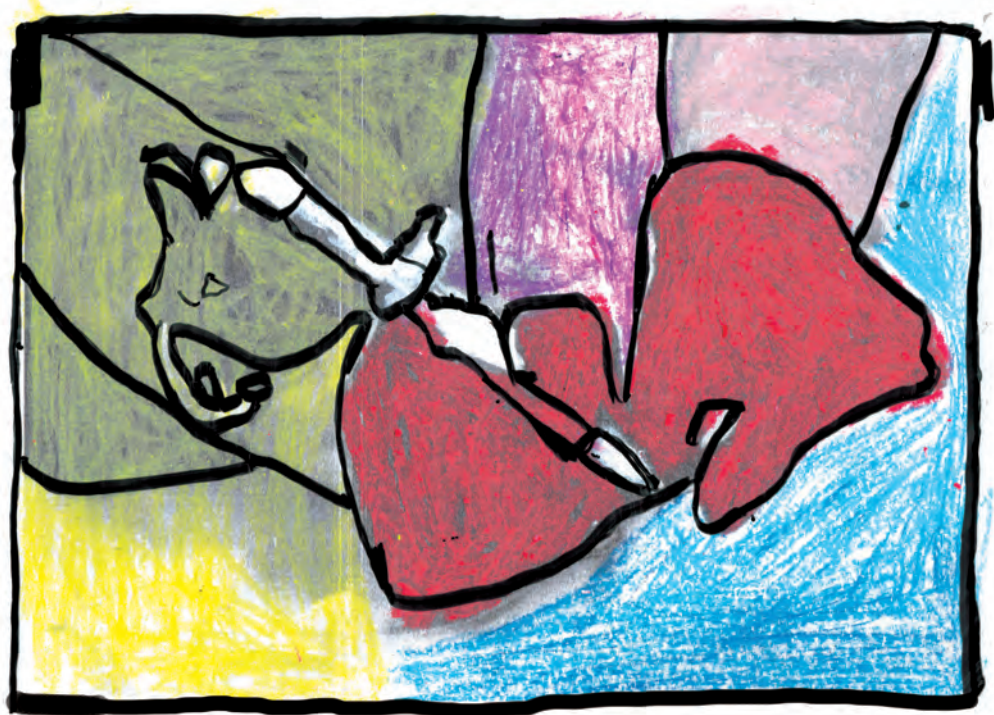
En Albanie, y a pas de bagarre au poing. Les poings, c'est pour les enfants ! C'est direct couteau, pistolet, kalachnikov. C'est direct bang-bang ! Le mec meurt et tout le monde s'en fout, c'est comme ça. Parce que la police, les juges, tu leur donnes des sous et tu n'as pas de problème, y a pas d'histoire de garde à vue, de prison ou quoi. D'ailleurs, si tu tires sur quelqu'un, y a peu de chance qu'on te retrouve. Personne n'est au courant et personne ne va te dénoncer. Parce que celui qui parle, il va subir des représailles ; et après, lui aussi bang-bang ! Ou alors on lui fait exploser son appartement.

Par exemple, le président albanais avait des problèmes avec la mafia. Et bien, la pharmacie de son père a explosé. Bam ! C'est comme ça que ça se passe. Que tu sois président, policier ou n'importe quoi d'autre, c'est pour tout le monde pareil. Y a que les filles qu'on laisse en paix, elles peuvent marcher dans la rue, tranquilles. Mais si tu es un garçon... Tous ceux qui ont fui le pays, c'est à cause de ça. Tu vois ton père se faire mitrailler, tes frères, tes cousins, tes amis. Le seul sujet de conversation c'est l'argent et la mafia. Même le foot on n'en parle pas.

**Tu vois ce  
tatouage sur  
ma poitrine ?**



C'est mon cousin, il est mort. On lui a tiré dessus avec une kalachnikov. Le jour où c'est arrivé, j'étais avec lui. Moi j'étais sur un côté du trottoir et lui de l'autre côté. Et y a une voiture avec deux passagers qui est passée, tous les deux avec une kalachnikov, et ils lui ont tiré dessus. Lui, il est mort, et moi non... Je me suis enfui et je suis venu en France. Si j'étais resté en Albanie, je serais mort aujourd'hui.

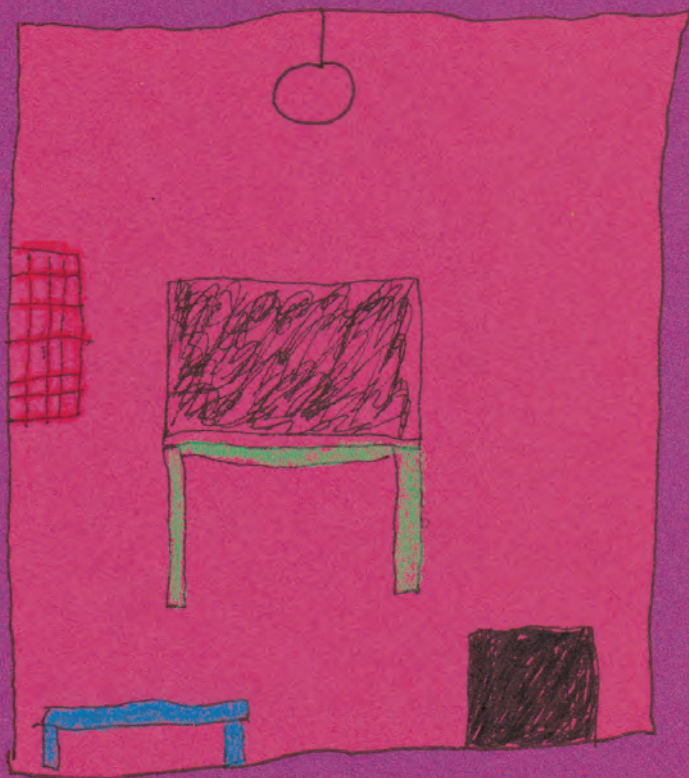


Sur mon avant-bras, j'ai fait tatouer les  
initiales de ma famille, mon père, moi  
et ma mère : IKL.



Le L, c'est maman, Lavdrina. Le I, c'est mon papa, Ilir.  
Et le K, c'est moi.

Je suis venu en France, 6 mois dehors et après direct la prison.  
12 mois ferme, pour une bagarre, c'est beaucoup non ?





## Un cireur de chaussures heureux

C'était la fin de la journée à Marrakech, je me baladais sur la place Djemaa-El-Fna, la nuit tombait. De nombreuses gargotes faisaient crépiter leurs feux de bois. L'odeur des merguez grillées rivalisait avec celle du couscous. Les marchands à la sauvette étaient partout. Je marchais, les yeux écarquillés, envoûtée, les sens saturés de parfums, d'images, de sons.

Tout d'un coup j'ai été interpellée par un petit homme, tout en sourire, le visage buriné par le soleil du sud.

Il était assis sur une caisse posée à même la terre battue, près d'une gargote fumante. Je lui ai souri en retour et j'ai regardé la chaise qu'il me désignait pour que je m'y asseye. J'ai alors compris son métier : cireur de chaussures. Mon sourire s'est figé. Je ne voulais pas offrir à ses compatriotes la vue d'une occidentale se faisant cirer les chaussures. Il s'est levé, s'est approché, toujours souriant. Je n'ai pas eu le temps d'exprimer un refus qu'il s'affairait déjà sur mes chaussures. Saisissant un demi-citron, il en frottait énergiquement le cuir défraîchi.

Dans l'état où j'étais, plus rien ne m'étonnait. Je crois que s'il avait écrasé une banane sur mes souliers, je n'en aurais pas été surprise.

Nous avons échangé quelques phrases, mais il restait très concentré sur ce qu'il faisait, avec toujours ce sourire. Il a appliqué sur le cuir une sorte de crème noirâtre, a massé la chaussure avec un vieux chiffon pour que la crème pénètre. Il a lustré le cuir avec une petite brosse agile, et à mesure que mes chaussures reprenaient vie, son sourire s'élargissait, découvrant des dents éclatantes.

Lorsque mes chaussures sont redevenues aussi lisses et brillantes qu'au premier jour, ses yeux ont pétillé de fierté. J'avais complètement oublié ma gêne initiale. Sa joie était contagieuse et je me suis soudain sentie très proche de cet homme que je ne connaissais pas quinze minutes plus tôt.

Il m'a demandé un prix honnête que j'ai réglé de bonne grâce et dans l'enthousiasme du moment, il a insisté pour m'offrir un thé à la menthe.

J'ai pris soudain conscience d'une évidence, une douloureuse évidence : cet homme était plus heureux que moi qui disposais d'un métier valorisant.

Cet homme respirait le bonheur.

Et le bonheur rayonnait autour de lui.

C'était il y a quatre ans...

Comme je voudrais revivre cette scène !

C'était le bonheur, j'étais avec mon mari, j'étais libre. Je n'avais pas encore entendu le clic-clac des menottes.

Sylvie  
Marseille

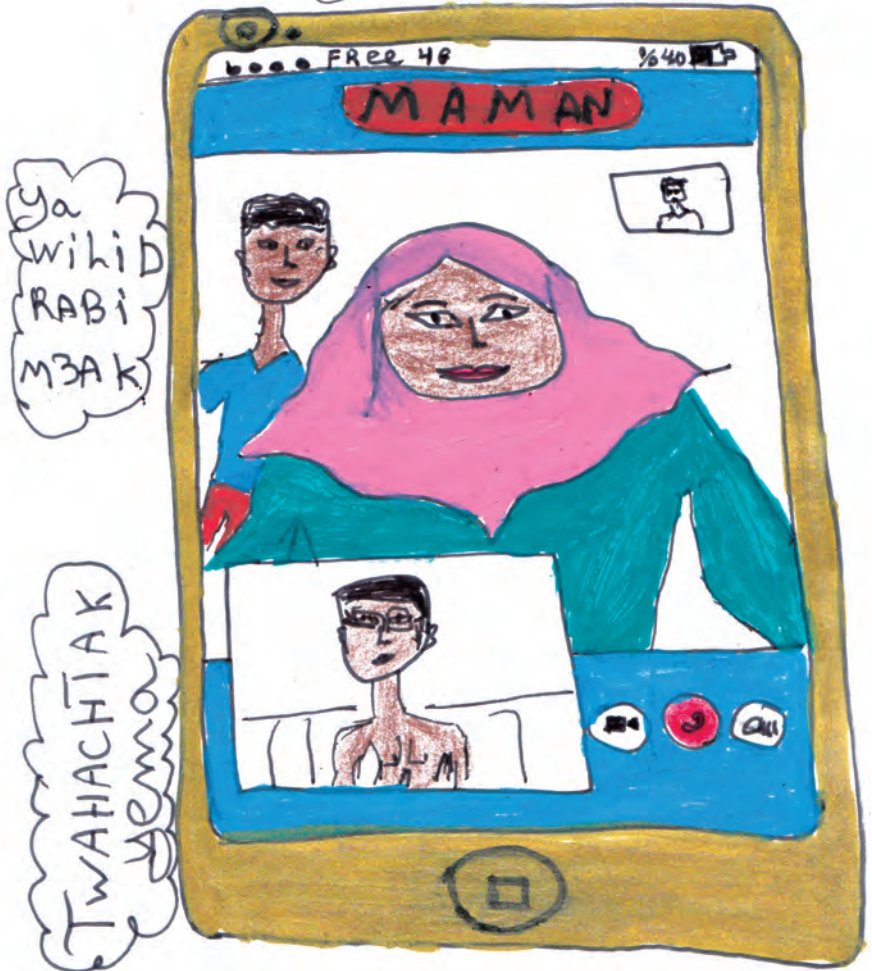
# LA FRANCE

Badou





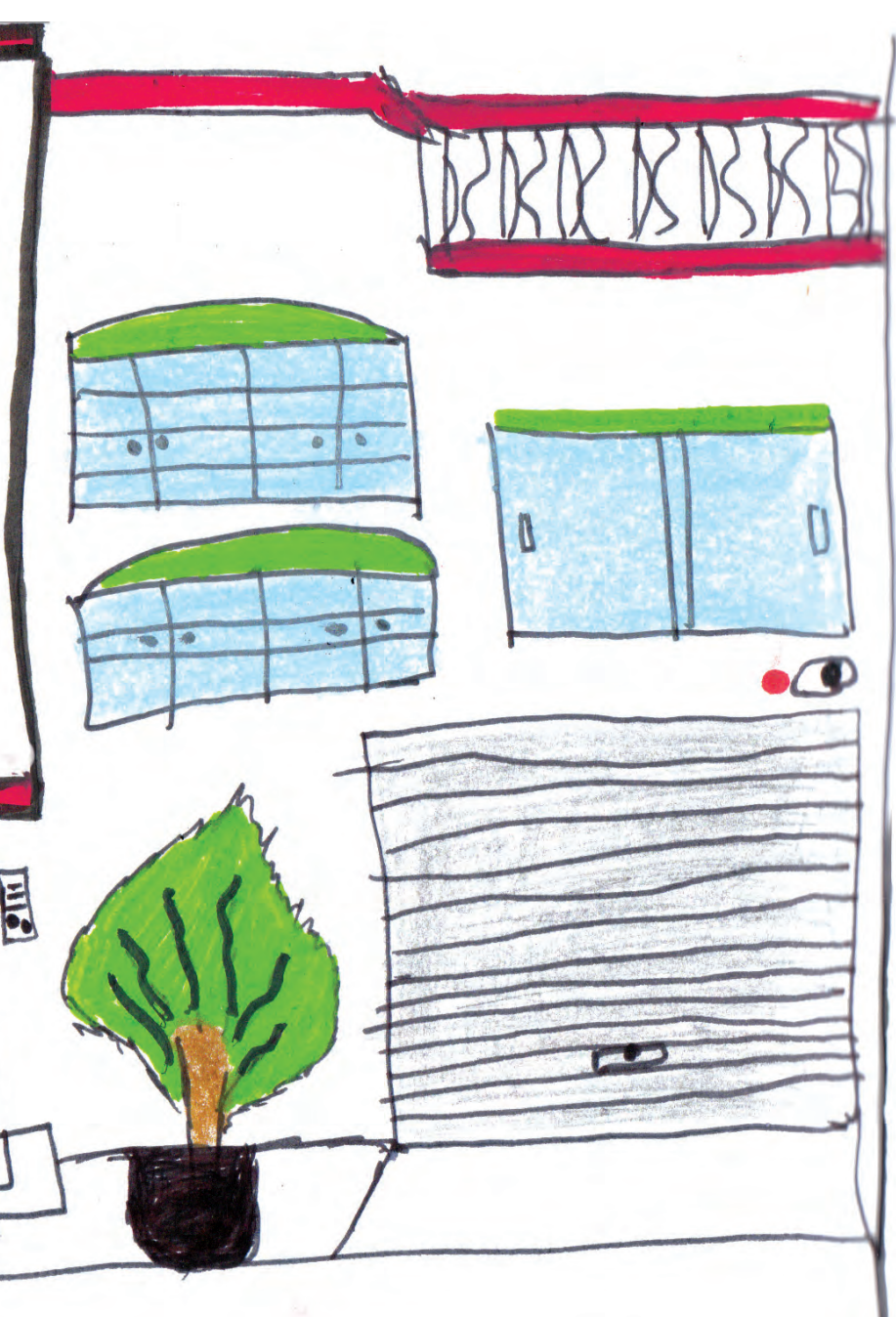
MA famille ♡



Je vivais avec mes parents. J'avais une vie normale,  
je faisais du sport, j'étudiais.



Jusqu'au jour où j'ai rencontré une femme plus âgée que moi.  
Elle était si belle, une beauté sauvage, elle était la dominatrice et



moi le petit jeune, je me noyais dans ses yeux. Elle était fiancée  
avec un homme qu'elle n'aimait pas et moi non plus, je ne  
tolérais pas ce mariage.

J'ai commis l'impardonnable  
avec elle, et son mari était  
au courant. Lui et sa famille  
voulait ma peau, alors j'ai  
fui l'Algérie.



de France

J'ai quitté ma vie, ma famille, mes parents et, ce  
qui me fait encore plus mal, c'est ma mère. Elle n'y  
est pour rien et pourtant elle a beaucoup souffert  
à cause de ce que j'ai fait. Et c'est ça la chose qui  
me harcèle chaque jour.



La sous france

Je veux avoir une nouvelle vie, fonder une famille, comme ça,  
peut-être, un jour ma mère sera fière de moi.



Je n'ai  
que des  
mauvais  
souvenirs  
là-bas.

Quant à  
la femme,  
je lui  
souhaite  
le meilleur.



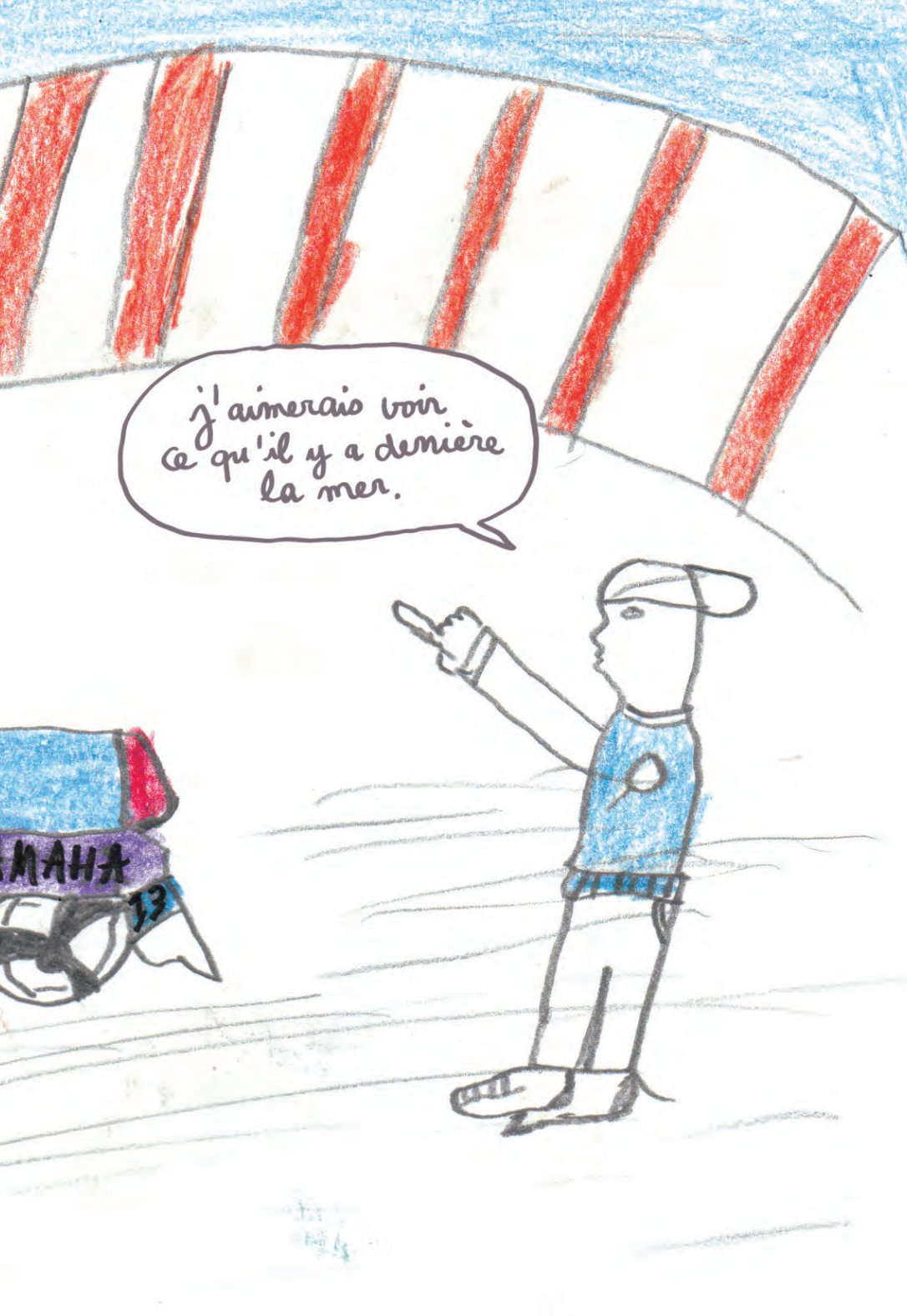
# Djara

## DERRIÈRE LA MER

J'ai quitté l'Algérie le 3 décembre, avec mes collègues, sur un bateau de sept mètres. Ce jour-là, ma mère m'a dit "tu vas où mon fils"? J'ai répondu que j'allais passer quelques jours chez un collègue, qui habitait dans une autre ville, pas très loin de chez nous. Tout ça pour qu'elle ne s'inquiète pas... Je suis descendu sur la plage à minuit, j'ai retrouvé les autres collègues, on est montés sur le bateau, on était vingt-et-une personnes, plus le chauffeur, et on a passé vingt-trois heures sur l'eau...







j'aimerais voir  
ce qu'il y a derrière  
la mer.

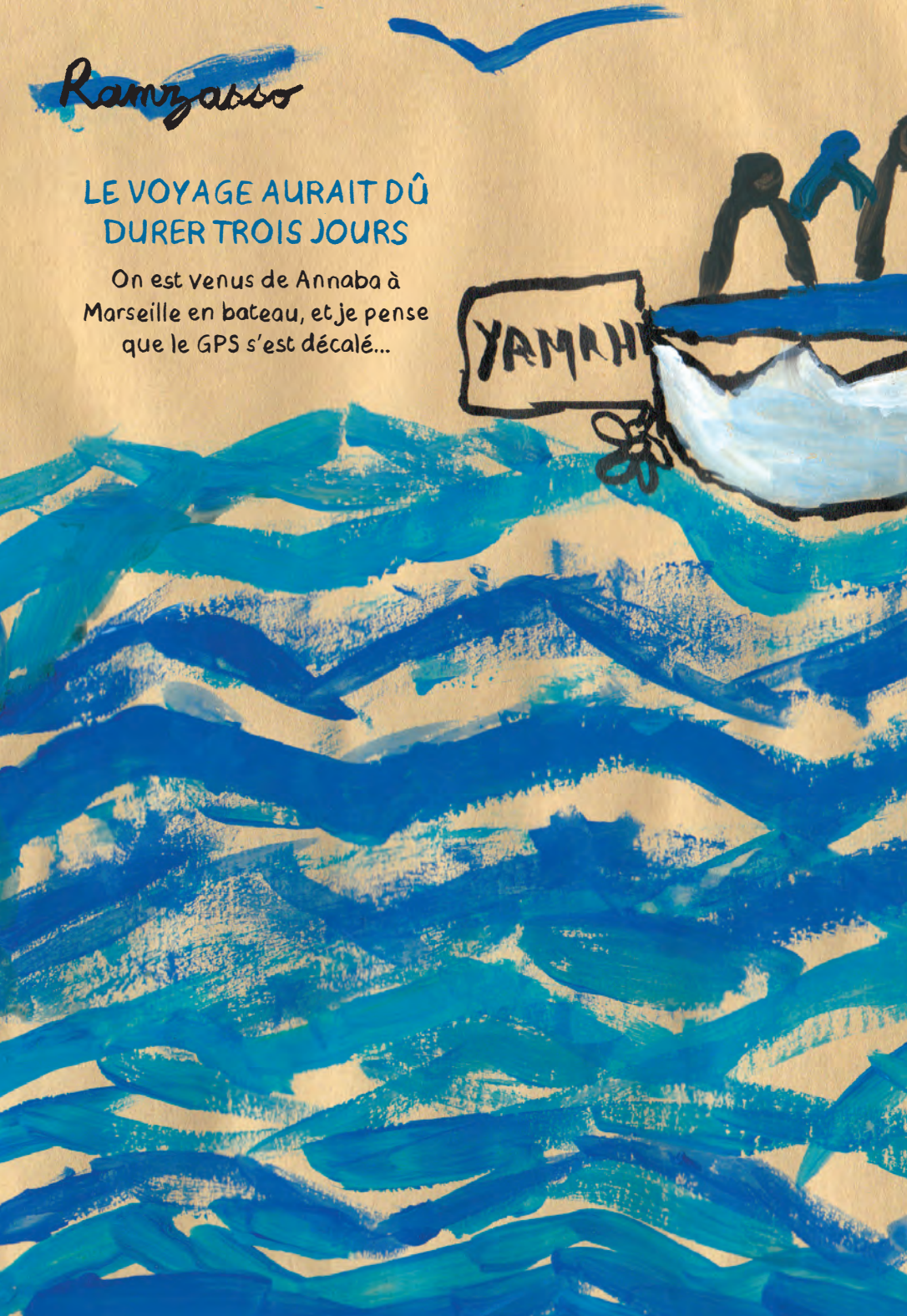
YAMAHA

13

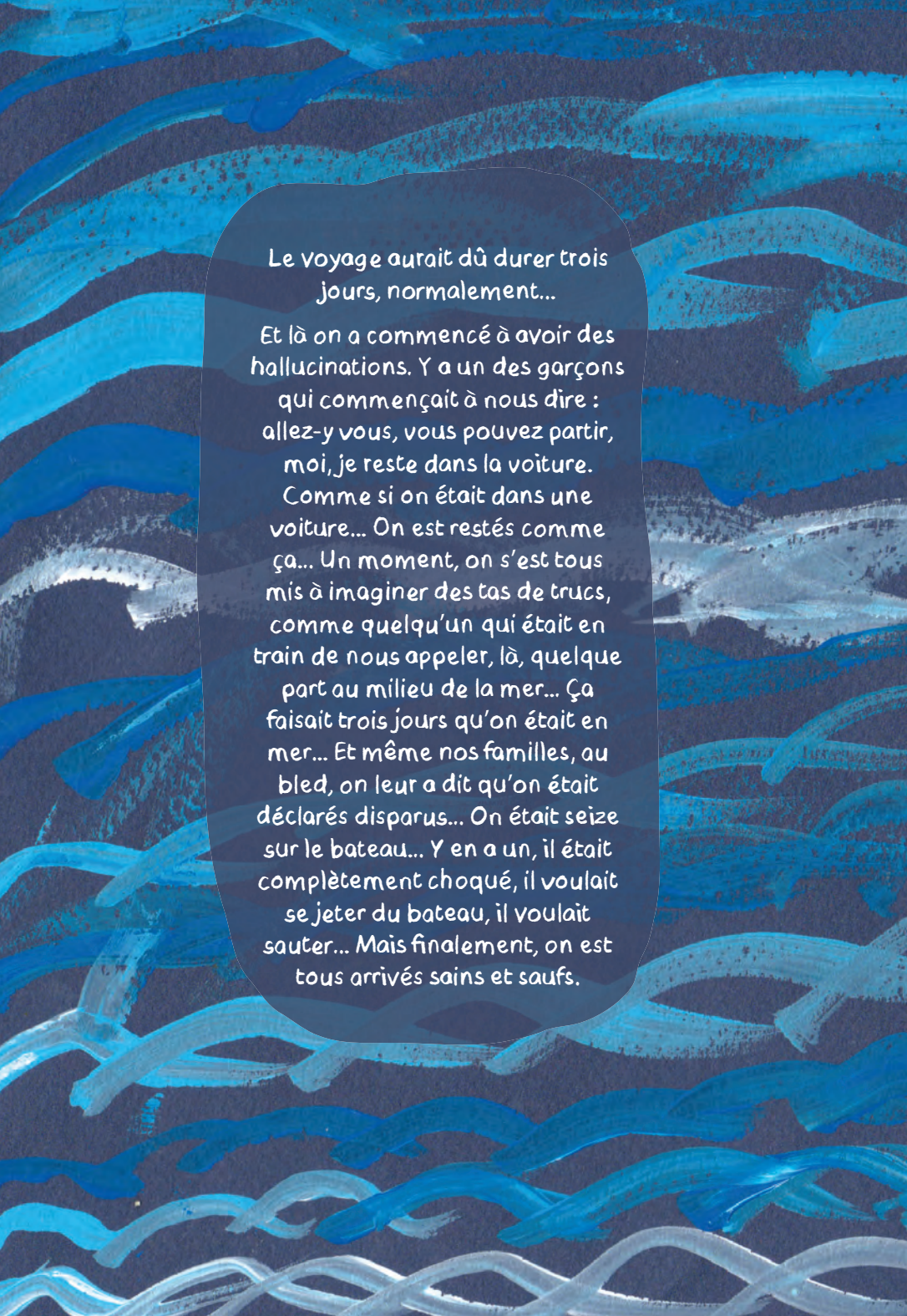
Ramy abso

## LE VOYAGE AURAIT DÛ DURER TROIS JOURS

On est venus de Annaba à  
Marseille en bateau, et je pense  
que le GPS s'est décalé...







Le voyage aurait dû durer trois jours, normalement...

Et là on a commencé à avoir des hallucinations. Y a un des garçons qui commençait à nous dire : allez-y vous, vous pouvez partir, moi, je reste dans la voiture. Comme si on était dans une voiture... On est restés comme ça... Un moment, on s'est tous mis à imaginer des tas de trucs, comme quelqu'un qui était en train de nous appeler, là, quelque part au milieu de la mer... Ça faisait trois jours qu'on était en mer... Et même nos familles, au bled, on leur a dit qu'on était déclarés disparus... On était seize sur le bateau... Y en a un, il était complètement choqué, il voulait se jeter du bateau, il voulait sauter... Mais finalement, on est tous arrivés sains et saufs.





## Les Baumettes, c'est tombé d'une autre planète

Déjà Marseille, pour moi, c'est une ville à part. Quand les gens me disent "Oh, j'habite à Bouc-Bel-Air, j'habite à Gardanne", au fond de moi je pense "Donc tu n'es pas de Marseille". Marseille, même pour moi, c'est tombé d'une autre planète.

Ce n'est pas facile à expliquer, je ne sais pas comment dire : entre Marseillais, on se comprend. Quand je dis "Les Baumettes, c'est tombé de l'espace", c'est vrai ! Quand quelqu'un ne vient pas de Marseille, je le vois tout de suite. Pour moi, Marseille ce n'est pas une ville, c'est un pays. C'est comme la Corse. Ils auraient dû faire Marseille comme la Corse. Ici, on se sent en sécurité. On est chez nous. C'est particulier, je peux le dire. Moi, j'ai grandi à Marseille et puis je suis partie vivre à Paris, j'ai vu la différence. Paris, c'est bien. C'est très bien. Mais ce n'est pas Marseille. Des fois les gens ont des tas de préjugés.

En 2011, j'étais incarcérée à Nice. Quand les gens apprenaient que je venais de Marseille, je sentais qu'ils se disaient "Attention, celle-là ça doit être une dure". Et quand je disais que j'arrivais des Baumettes, alors là "Holala ! Oh, la dure que ça doit être !" Comme si je venais d'Alcatraz. À l'époque, il commençait à y avoir beaucoup de règlements de compte à Marseille, c'était nouveau une telle fréquence. Mais je leur disais "Non, Marseille, ce n'est pas ça".

Nous les Marseillais on est souvent catalogués d'avance. Je vois mes parents, mes amis : pour eux, même s'il y a quelques règlements de compte, Marseille est l'endroit le plus sûr du monde. Pour eux, jamais il n'y aura d'attentats à Marseille. Ce n'est pas pensable. C'est pour ça que le jour où il y a eu l'attaque au couteau à la gare Saint-Charles, pour eux c'était la catastrophe. Ce n'était pas possible qu'à Marseille ça arrive.

Nass  
*Marseille*


# Djapa

## CLANDESTINO



Quand on est arrivés en Italie, on a débarqué à côté d'un village complètement isolé, au pied des montagnes, et on était en décembre, il faisait froid, très froid, et on était tous complètement trempés. On a marché, marché, pendant trois heures dans le froid et, par hasard, on est arrivés devant une caserne de militaires. Quand ils nous ont vus, les militaires étaient choqués, ils arrivaient pas à croire qu'on venait du bled. Ils ont sorti les kalash et tout, jusqu'à ce qu'un collègue se couche par terre et leur dise «on a rien ! On vient du bled !





Clandestino ! Clandestino !» Deux jours après, ils nous ont mis dans un hôtel et j'ai pu contacter ma famille. Ma mère m'a dit «pourquoi tu m'as rien dit?» Je lui ai répondu «maman, je ne pouvais pas te dire

ça, je ne savais pas si j'allais réussir ou non...» Parce qu'il y a trois choses : il y a la réussite, il y a l'espoir et il y a la

mort... En plus de ça, moi, je suis le seul garçon et, pour l'instant, ma mère c'est toute ma vie. Je ferais n'importe quoi pour elle.

# LA BARQUE

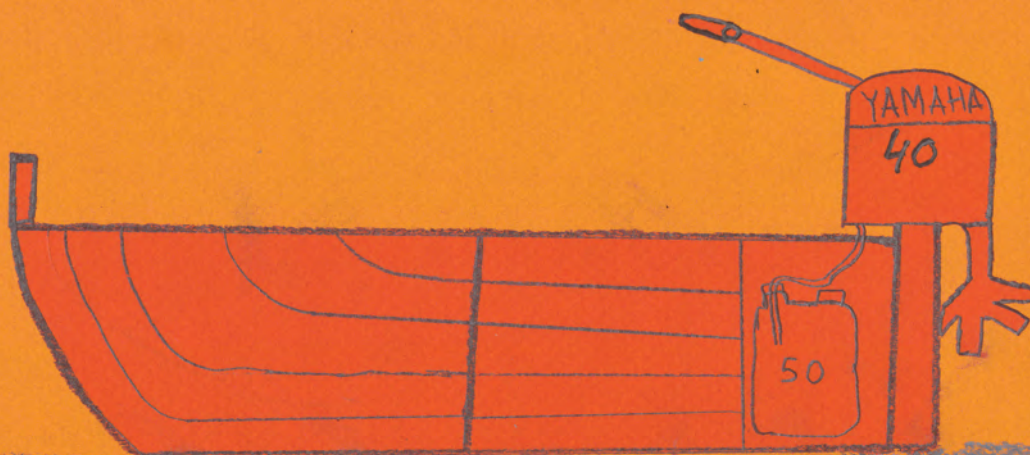
Manou



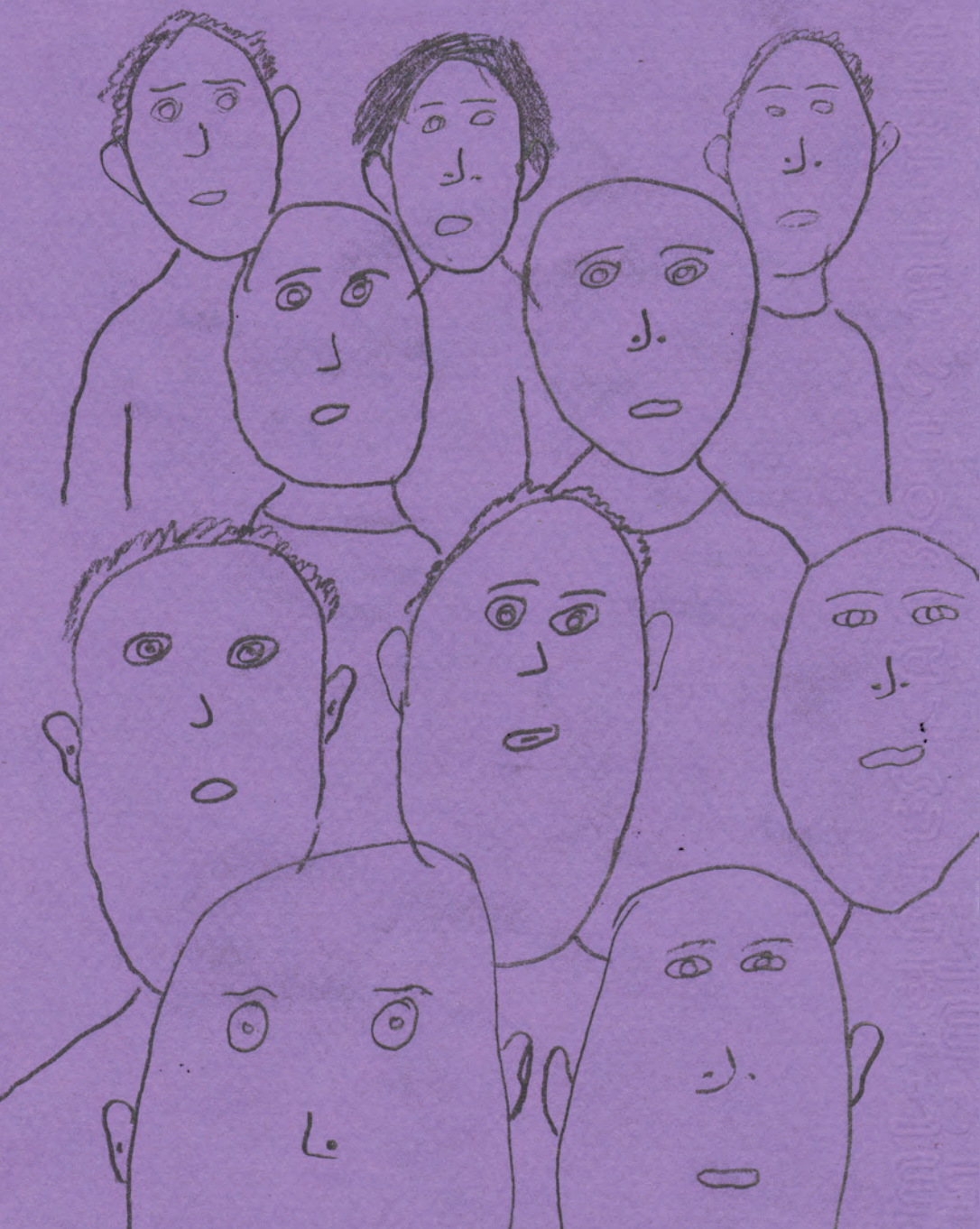
L'Algérie va mal. Les médecins y en a pas, le travail y en pas, l'injustice est partout, le pouvoir opprime le peuple.

Depuis 2012, j'ai une broche de cinquante centimètres dans la jambe. Ce jour-là, j'avais prévu de prendre la mer mais je n'ai pas pu partir à cause d'un problème d'essence. Je suis allé en chercher et quand je suis revenu on m'a dit que le barque avait été prise par la police. Et en partant de là j'ai eu un accident de voiture. Les pompiers ont mis trois heures pour arriver ! Les deux personnes qui étaient avec moi dans la voiture sont restées quinze jours dans le coma. Moi, j'ai eu des béquilles pendant un an et demi et j'ai couru d'hôpital en hôpital, un coup à Hydra, un coup à Sétif, un coup à Constantine, dès qu'on me parlait d'un bon médecin, j'y allais. Mais les médecins sont pas bons en Algérie. Et si tu n'as pas de piston, t'es mort.

**Il faut imaginer ce que c'est de voyager  
dans une barque de 240 kilos,  
3 jours de navigation avant de débarquer...**



... avec la mer déchaînée et des types, les pauvres, qui ferment les yeux pendant tout le trajet tellement ils ont peur.





Et l'hélicoptère qui arrive. Je suis arrivé le 1er mai en Italie. Je suis resté à Ventimiglia 9 jours. Un euro par-ci, un euro par-là... Là-bas, je me suis fait coiffer chez des Chinois et je suis parti sans payer. Ils m'ont dit "c'est quinze euros". Moi j'ai dit "oui, oui, coupe, coupe..." À Nice, je suis resté dix-huit jours.

La famille me manque, les amis aussi, tous ceux qui nous aiment. Les autres, ceux qui nous jalouent, et ils sont nombreux, on y pense pas. S'ils savaient...

## Harga

Une fois on a trouvé un plan *harga* pour aller du Maroc en Espagne, on était six en tout. On a payé six mille euros chacun, tu comprends ! Quand on s'est pointés, ils nous ont mis dans un camion et ils nous ont enfermés.

Une fois à Algeciras ils nous ont oubliés. C'était un peu des trafiquants, c'est plus dangereux quand tu as affaire à des trafiquants. Quand on est arrivés en Espagne, ils nous ont oubliés dans le camion, on pouvait pas respirer, on était six. Le soleil... il faisait chaud... On s'est mis à tambouriner dans le camion, à faire du raffut pour attirer la police. Ils nous avaient enfermés, on a failli presque mourir. Presque on est mort.

Mais après, des gens nous ont sortis du camion, ils nous ont sortis de là et ils nous ont emmenés au commissariat en Espagne. Après ça a été le commissariat au Maroc. Au commissariat du Maroc on a passé trois jours. Enquête. "Comment vous avez fait ?" On leur a dit "Nous on est rentrés dans le camion et après on était piégés". Tu peux pas dire que tu as donné de l'argent, si tu dis que tu as payé ils veulent savoir à qui c'était. Obligé, tu leur dis "C'est nous, on s'est cachés dans le camion", pour que les autres ils te rendent ton argent.

C'était un camion comme blindé, il n'y avait ni l'air ni la lumière, et il faisait chaud. Un d'entre nous commençait à s'étouffer. On voulait pas le laisser mourir, il faisait "hhhhh". Nous non plus on n'allait pas bien. Ça y est, il est presque mort ! Alors là on a commencé à appeler la police. Ils ont mis du temps... il a fallu du temps pour que les gens qui entendaient du raffut dans le camion se décident à aller chercher la police ! Une demi-heure environ, on a failli mourir.

C'est comme ça qu'ils travaillent ! Ils palpent l'argent, ils te mettent dans le camion et ils te laissent. Quand tu meurs, ça dépend, ils peuvent t'emporter et te jeter à la mer ou... tu vois !

Et après, il m'a dit "Est-ce que tu veux essayer une autre fois ? – C'est fini, je lui ai dit. C'est pas pour moi". Il me l'a proposé parce qu'il voulait pas me rendre mon fric. Il voulait pas rendre l'argent. Il m'a dit "Je te fais réessayer". Je lui ai dit "Rends-moi mon argent", et il me l'a rendu. Il a gardé mille euros pour le temps qu'il avait perdu, c'est ça l'histoire.

**Nouredin**  
*Le Pontet*

Badou

# Libre comme l'air



folio

## LIBRE COMME L'AIR

La première fois que je suis venu en France c'était en avion, en touriste, normal. Puis je suis retourné au pays et, la deuxième fois, avec un copain, on a embarqué clandestinement sur un cargo de Mostaganem jusqu'en Espagne, à Valence.



Là, j'avais un bon copain, un type de mon quartier, on a été élevés ensemble. Au bled, c'est moi qui m'occupais de lui, je lui achetais ses cigarettes, sa chique, à boire et à manger. Je te le jure, c'est la vérité. Parce que à cette époque, moi je travaillais et lui il n'avait rien. Puis il est parti rejoindre sa grand-mère à Paris, elle habitait le quartier Saint-Michel et était mariée à un Français, un type qui avait beaucoup d'argent et qui lui avait acheté un appartement en Espagne,



## LIBRE COMME L'AIR

dans le centre de Valence, dans la Calle Cuba. Et bien, ce copain, il n'a pas voulu m'aider, tu le crois ! Alors que j'avais tout fait pour lui ! Mais bon, tant pis, je lui ai montré que je pouvais m'en sortir tout seul. L'espagnol par exemple, je n'y connaissais rien, en quinze jours j'ai appris à le parler. Et, tac, tac, tac, j'ai décollé ! Et, tu me crois, je n'avais pas un euro dans la poche. Alors, qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis monté à Barcelone, j'y ai navigué quelques temps et, je vais pas te mentir, j'ai volé pour survivre. De Barcelone, je suis monté à Toulouse, de Toulouse à Bordeaux, de Bordeaux à Paris puis je suis descendu à Marseille.

J'ai une sœur qui habite à Lyon, je retournerais le monde pour elle ! Je ferais tout pour elle si elle avait besoin de moi. Mais regarde, la juge m'a dit "si tu as une adresse, tu sors». Mais ma sœur n'a pas voulu me domicilier. Ce n'est pourtant qu'un simple papier, qui ne l'engage à rien, même pas à m'héberger. Sans se déplacer, elle pouvait même l'envoyer par mail. Mais elle n'a pas voulu. Qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis monté chez elle, elle n'y était pas, elle était en vacances en Espagne. Mais elle n'a pas répondu sur son portable, genre salut mon frère est-ce que t'es en vie ou quelque chose comme ça, non, rien, tu vois ? À partir de là,

## LIBRE COMME L'AIR

j'ai compris que c'était fini, que je ne pouvais plus compter sur personne et qu'il fallait que je me débrouille tout seul. Pourtant, mon beau-frère il a une grosse entreprise, je peux te donner son nom, si tu le tapes sur internet tu vas la trouver facilement. Il achète et vend des voitures, dans la banlieue de Lyon, il possède un parc de 350 voitures. C'est-à-dire que s'il voulait m'aider, c'était très simple pour lui. Il me faisait une promesse d'embauche, il me déclarait et c'était réglé, je pouvais avoir des papiers facilement. Mais non...

J'ai voyagé dans tout le pays sans jamais avoir acheté un billet de train. Tu vois, je n'avais ni où dormir ni rien du tout, j'allais à la gare la plus proche, je regardais les horaires et je montais dans le premier train qui passait. J'arrivais dans une nouvelle ville, des gens nouveaux, hop ! Je tente ma chance ! Est, ouest, sud, nord, j'ai parcouru toute la France. La France ? Il faut sortir des grandes villes pour la voir. Tu connais Angers ? Y a un de ces racismes là-bas ! Angers, c'est la France, la France profonde. Et quand je suis arrivé, le premier jour, je suis tombé sur une femme qui était en train de jardiner devant chez elle. Je lui demande : «Excusez-moi madame, vous savez où je pourrais trouver un café dans le coin ?» Tu sais ce qu'elle me répond «Non,

## LIBRE COMME L'AIR

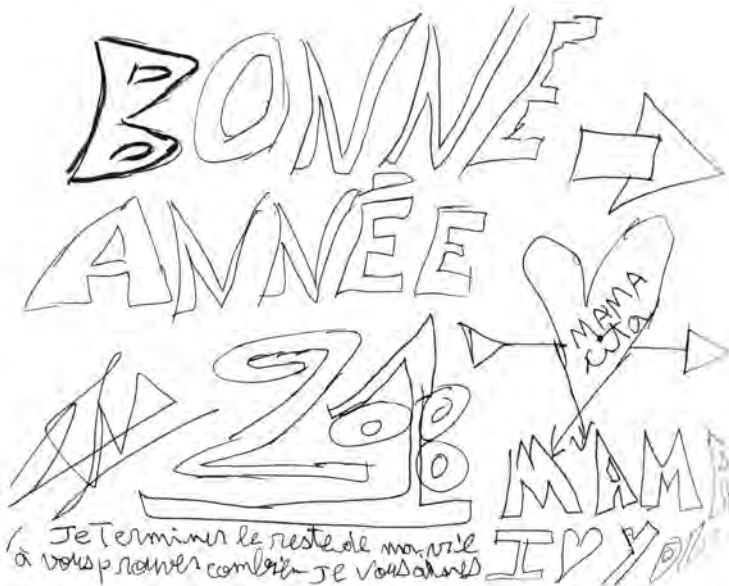
je suis pas d'ici»... Alors qu'elle jardinait devant chez elle ! J'ai rigolé, je lui ai même parlé en arabe tellement ça m'a rendu fou. Mais heureusement, je suis tombé sur des gens pas croyables, des Algérois de Boufarik, je n'en croyais pas mes yeux, c'est comme s'ils étaient tombés du ciel pour m'aider.



J'ai navigué en Espagne, en Belgique, en Hollande. Il n'y a que l'Italie où je n'irai jamais, il y a trop de misère là-bas, même les Italiens n'y arrivent pas, alors moi, sans papiers... C'est clair, là-bas soit tu tues soit on te tue. Et

## LIBRE COMME L'AIR

moi je suis pas venu en Europe pour me faire tuer. Tu veux que je te dise ce que j'ai volé pour que tu comprennes ce que c'est vraiment la misère ? T'as vu les sandwiches crudités ou les sandwiches au thon, sous-vide, et bien c'est ça que je volais. J'ai volé, c'est vrai, mais c'était ça ou mourir de faim. Parce que faire la manche, tu vois, je peux pas. C'est la vérité, je préfère voler et entrer en prison plutôt que faire la manche.





## Quand ma vie a basculé

Je m'appelle Aioub. Je suis né en 1995. Le 10 juin.

Je faisais mes études à Lorca, Murcia. Je faisais des études de Guardia civil. Je faisais des études, j'avais des amis tout ça, tu vois ! Sans problème.

J'ai rencontré une fille, j'avais... j'avais quatorze ans, je l'ai rencontrée et je suis resté avec elle un bout de temps. Un bout de temps. Au bout de six ans... au bout de six ans elle est tombée enceinte. J'étais allé au Maroc, et quand je suis rentré du Maroc elle m'a dit "Je suis enceinte". Je lui ai dit "Oui il n'y a aucun problème, j'arrête mes études et je me mets au boulot".

Je me suis mis à travailler, il fallait que je puisse compter sur moi comme ça. Et neuf mois plus tard, la petite est née. J'ai regardé cette petite et comment dire... Elle m'est pas rentrée dans le cœur, tu vois. Elle m'est pas rentrée dans le cœur. Je me suis levé et je lui ai dit que j'avais des doutes, que je voulais faire un test pour voir si c'était ma fille ou pas ma fille. À la fin le test a confirmé, ce n'était pas mon enfant.

Et puis je me suis embrouillé avec mes parents à cause de ça, ils m'ont dit "Regarde ce que tu as fait et tout ça. La fille est pas de toi. Regarde ce qu'elle t'a fait cette chienne". Tu comprends. J'ai pas supporté et je suis parti avec mon pote. Je suis parti avec mon pote, on a habité trois semaines dans la voiture de sa copine.

Au bout de deux semaines environ on est allés dans une maison. On l'a trouvée fermée, totalement fermée, on s'est dit on défonce la porte tac tac... et on entre ! On est rentrés et puis quand on se préparait à dîner, on entend *Bah Bah Bah*. On est sortis en courant, on a ramassé nos affaires et on a foutu le camp. On n'a pas su ce que c'était, des djinns ou Dieu sait quoi. Ça frappait dans cette maison alors qu'elle était complètement vide. Personne n'avait pu rentrer. C'était des bruits intérieurs. Des bruits d'escalier, comme quelqu'un qui descend les escaliers, et il n'y avait personne, on a juste entendu le bruit, on a déguerpi. On a été terrifiés parce que cette maison était complètement fermée, c'est nous qui l'avions ouverte !

On s'est tirés et chacun est rentré chez lui.

Je suis retourné avec mes parents. Avec mes parents ! Je me suis mis à travailler dans la manutention... tu sais, je déchargeais et chargeais les camions, c'est ma mère, la pauvre, qui m'a dégoté le boulot.

Et puis je suis venu ici. Mes parents me prenaient tout l'argent que je gagnais. Tu vois, j'avais pas ma liberté.

La fille avec qui j'étais elle a continué à m'appeler, elle s'est procuré mon numéro et tout, mais moi j'ai pas voulu. Je lui ai dit "C'est terminé. Tu as massacré ma vie, je faisais des études".

C'est grand les études.

Quand j'ai voulu revenir, ils m'ont dit que je ne pouvais pas retourner à l'école "Pour toi c'est terminé ! Si tu veux faire autre chose, vas-y !" Mais autre chose ça paye pas. Après je suis venu ici en France, je connaissais un type il m'a dit de venir. C'était un voisin. Il m'a dit "Viens ici en France", je suis venu le voir mais qu'est-ce que tu veux que je te dise ?...

Il avait pas de travail pour moi ni rien. J'ai perdu mon argent, j'ai rencontré des types, j'avais bu, ils m'ont dit de les suivre, ils allaient voler, je me suis fait pincer, et c'est tout, c'est ça l'histoire.

**Aioub**  
*Le Pontet*

# NAVIGUER POUR SON AVENIR

Pogba





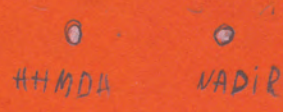
Moi, je suis bon au foot mais, au pays, il y a trop de hogra – trop d'injustice et d'abus de pouvoir. Dans les clubs, il n'y a que les fils de qui jouent. Si ton père ne t'amène pas en voiture ou s'il ne travaille dans une entreprise d'État, c'est pas la peine d'y penser. Quand j'étais plus jeune, on allait faire des tests, des essais dans les clubs. Et avant même de rentrer sur le terrain, la première chose qu'on te demandait c'était "c'est quoi le métier ton père ?" Si tu réponds que ton père travaille pas, on te montrait la porte – tu pouvais rentrer chez toi. Si tu réponds que ton père travaille dans une entreprise d'État, là, tu pouvais t'entraîner. Moi, sans me vanter, je suis bon, j'en ai dans les jambes, beaucoup de gens pourront te le dire. Mais les gens me méprisaient, même les entraîneurs, ils me voyaient tout maigre alors...



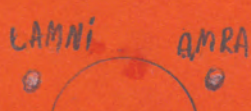
Mais moi, j'aime le football et le football ça se joue avec le cœur, pas pour faire plaisir à la foule ou je ne sais pas quoi, ça se joue avec le cœur et pas autre chose. Je joue milieu de terrain mais je suis polyvalent, récupérateur, arrière-droit, arrière-gauche, attaquant... Je peux tout faire. Mais ça n'a pas marché pour moi. J'ai couru après au pays mais avec toute cette hogra... Rajoute à ça que, quand j'ai commencé à jouer pour gagner un peu d'argent, mon frère est tombé malade.

## Le football ça se joue avec le cœur.





SOBIA



HAMSA

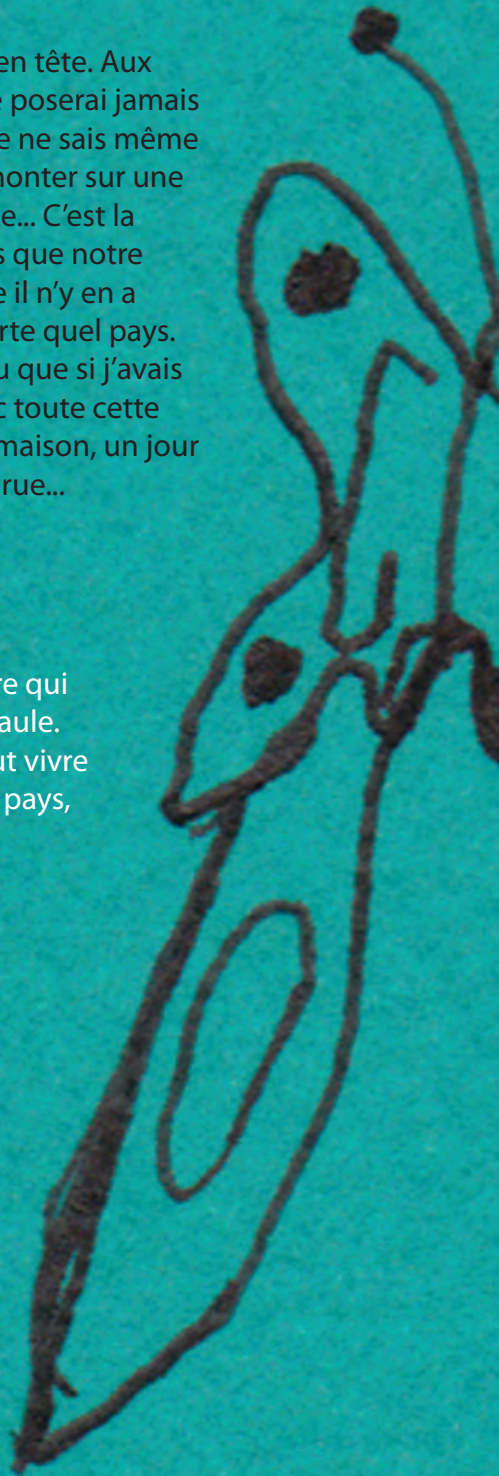


Même l'exil, je n'avais pas du tout ça en tête. Aux copains, je leur disais "la barque, je ne poserai jamais un pied dedans». La vérité c'est que je ne sais même pas comment je me suis retrouvé à monter sur une barque pour traverser la Méditerranée... C'est la misère qui m'a poussé à faire ça, alors que notre pays est si riche. Une richesse comme il n'y en a pas dans toute l'Europe, dans n'importe quel pays. Tu crois que si j'avais réussi au foot ou que si j'avais un bon travail je serais venu ici ? Avec toute cette souffrance, dormir un jour dans une maison, un jour dans une autre, un autre jour dans la rue...

Mon papillon, c'est mon beau-frère qui me l'a tatoué, il est là, sur mon épaule. Ce papillon, il est comme moi, il peut vivre n'importe où, dans n'importe quel pays,

en Algérie,

en France,





C'est comme quand je vais sortir de prison, est-ce que je vais trouver un endroit où loger ou non ? Je ne sais pas. Mais comme on dit, c'est le destin, j'accepterai ce qui viendra.

Dire que, normalement, le 1er janvier, j'aurais dû me marier... Mais c'est comme ça, tant qu'on a à manger, qu'on est toujours debout, qu'on parle, qu'on voit... Par exemple, j'ai un frère qui est devenu aveugle à vingt-trois ans et, quand j'y pense, je me dis que, dans mon malheur, j'ai de la chance.

en Angleterre,

en Italie,

en Inde.

C'est ça la signification de ce tatouage :

**Où que j'aïlle  
je peux vivre**

Et je ne vais pas te mentir, j'habitais à Bouhamra, dans le centre de Annaba, à côté de la basilique de Lalla Bouna et là-bas c'était vraiment la misère, je ne peux pas dire mieux...



C'est le destin qui m'a fait monter sur cette barque. Et je dis barque  
mais, en vrai, c'est une coque de noix, une peau de cacahuète...



Ça fait déjà un mois et deux jours que suis là, et je ne sais pas quand je vais passer en jugement, je n'y comprends plus rien. Ma chance s'est envolée, je ne dors plus la nuit. Je passe mon temps à gamberger, ça monte, ça descend, que des questions sans réponses. Je pense à mes parents, un mois et deux jours que je ne leur ai pas parlé. Je pense à ceux qui me sont chers, mon frère aveugle par exemple.

Dehors, je travaillais, j'étais tranquille, j'ai pas compris, je sais pas ce qui m'a pris. C'est le diable qui m'a possédé... Dehors, tu verrais, je suis un gars super tranquille, tout le monde m'apprécie, je mets l'ambiance, je rigole, je crie. J'ai laissé un grand vide, ils n'entendent plus ma voix. Quand ils me voyaient, ils criaient :

## Pogba ! Pogba !

Quand je sors, je vais naviguer pour mon avenir, tourner la page et en écrire une nouvelle.

Je ferai n'importe quel travail pour mettre deux sous de côté, même ramasser de la merde. Mais, honnêtement, moi, ma vie, c'est le football. Mon copain Flash, à Marseille, il m'avait dégoté un rendez-vous avec le président d'un club d'Aix-en-Provence pour signer un contrat. Mais ce n'était pas écrit. Même lui, Flash, le pauvre, il avait signé avec un club en Belgique, il touchait 2000 euros par mois, sans compter les primes de match. Tu te rends compte, 2000 euros, qui est-ce qui te les donne ? Il aurait dû rester en Belgique mais il a fait l'erreur de revenir à Marseille. Et là, la misère, il a volé, sa femme l'a dénoncé et il s'est retrouvé en prison. Et il y a quelques jours j'ai appris qu'il avait pris un coup de couteau et qu'il était à l'hôpital. Je ne sais pas si il est mort ou vivant.





En tous cas,  
moi, il ne faut  
plus que je  
fasse d'erreur.

**Car si tu  
fais le bien,  
tu trouves  
le bien.**



## L'histoire des ânes

Je vais vous dire une histoire qui se passe entre le Maroc et l'Algérie, la *frontera* entre Oujda et Meghnia.

Moi je suis de la ville de Tawrit près d'Oujda, on connaît beaucoup de gens qui, pour travailler, passent en Algérie et ramènent du *mazout*. Ils achètent et ils revendent. Un homme m'a raconté, il était à la *frontera*, il a vu comment ils travaillaient. Bon.

Il y a un âne (je suis désolé, ça se fait pas de parler d'âne), ils lui mettent des écouteurs dans les oreilles avec des bruits enregistrés, un MP3 qui fait "erra erra erra..." Ils lui mettent le mazout sur le dos et lui font traverser la frontière. Les autres ils ramènent du haschich, des vêtements, ils font des échanges. Et n'allez pas croire qu'il y en a un ou deux, des ânes, il y en a plein et des gendarmes aussi, partout. Il y a des gendarmes et quand ils les prennent, ils leur enlèvent leur marchandise ou ils les emmènent en prison ou je sais pas.

Pour pas se faire prendre, ils envoient les ânes, et ils les envoient tous en même temps, t'en trouves un par-là, un autre au fond de la vallée... et ça passe. "Erra erra erra" c'est comme pour dire "Avance !" à l'âne, il entend ça et il croit que son maître lui dit de continuer.

**Mohammed**

*Le Pontet*

# JE SOIS VENU ICI

**Beno**

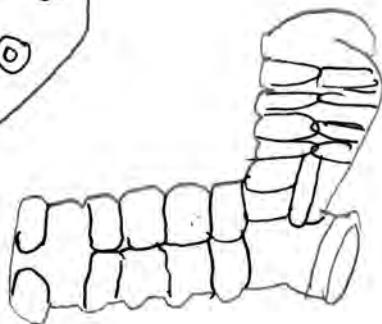
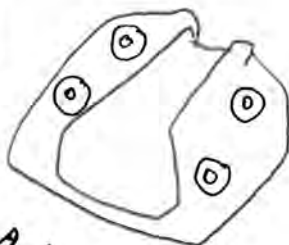
Quand je sors, j'ai de quoi voir venir. Y a un copain de mon père qui peut me prêter un appartement. Il faut juste que j'aille récupérer les clefs, dans une alimentation à Bougainville.



Et après, j'ai une copine, à Meaux, à côté de Paris. J'irai la voir pour lui dire que ça y est, j'arrête les conneries, que je suis venu ici pour me construire un avenir et que c'est ce que je vais faire à partir de maintenant, qu'on peut se marier et tout si elle veut bien de moi.

Et tu sais comment je l'ai connue cette fille ? C'est incroyable ! Il y a sept ans, au pays, c'était ma voisine, et je lui ai vendu un petit chien que j'avais trouvé dans la rue. Et je l'ai retrouvée ici. C'est fou non ? Sans papiers, c'est dur d'avoir un travail. Et moi ce que je voudrais faire c'est mécanicien moto. C'est un vrai métier ça, mécanicien moto. Il faudra que je fasse des stages et tout mais je sais faire pas mal de trucs déjà. Monter et démonter la fourche, la direction, les amortisseurs, le carénage, l'installation du faisceau, de l'électricité pour la lumière, pour le bobinage, la masse, le volant moteur, le démarreur... Pas mal de trucs en fait. Mais aujourd'hui, tout ça est entre les mains du juge. Je travaille là-dessus avec les éducateurs. Parce que ce qui compte pour sortir, c'est le projet. Avoir un projet de vie, c'est ça le plus important.

**Je suis venu ici  
pour me construire  
un avenir.**





## Mouqatilas

C'est une grande ville, un peu. Mais paisible. Tranquille.

Je ne sais pas exactement combien il y a d'habitants mais il y en a pas mal.

Il y a une route à quatre voies qui traverse le centre-ville. Une ligne droite de deux kilomètres.

Il y a la police tout partout dans la ville. À chaque croisement, il y a les gendarmes et tout. Mais vers sept heures tous les jours, les gendarmes, on ne les voit plus. Tous, ils sont entrés dans les commerces pour faire leurs petites affaires. Ils sont en train de manger ou en train de faire autre chose.

Et là on voit ces voitures-là, ces voitures tueuses. Les phares sont allumés. Les phares, il n'y en a que devant. C'est tout.

C'est un genre de Renault 18, type un peu américain. Des voitures un peu puissantes.

Il y a une place. Une seule. Il y a une place, et le reste c'est rempli de bidons d'essence. Certains sont mal fermés. Et ça coule, on voit que ça coule. Ça goutte derrière la voiture.

Tu jettes une cigarette et c'est une bombe sur la route hein.

En Algérie, l'essence c'est rien du tout, bien moins cher qu'au Maroc. Alors ça vaut le coup de prendre ce risque-là. Il y en a qui ont fait beaucoup d'argent avec. Il y en a qui ont construit des maisons avec ce trafic-là.

On les appelle des voitures tueuses. Il n'y a pas d'équivalent en français. Meurtrières... je ne sais pas... En arabe, c'est *mouqatila*. On va les appeler comme ça, d'accord ?

Alors le soir, on voit au moins sept, huit *mouqatilas* qui passent comme ça. Elles vont peut-être jusqu'à Nador, jusque quelque part où ils vont poser toute cette marchandise...

Ça fait bizarre quand même. Chaque fois à la même heure, les flics qui disparaissent de la circulation et ces voitures qui passent...

Personne les voit, personne les arrête. Normal...

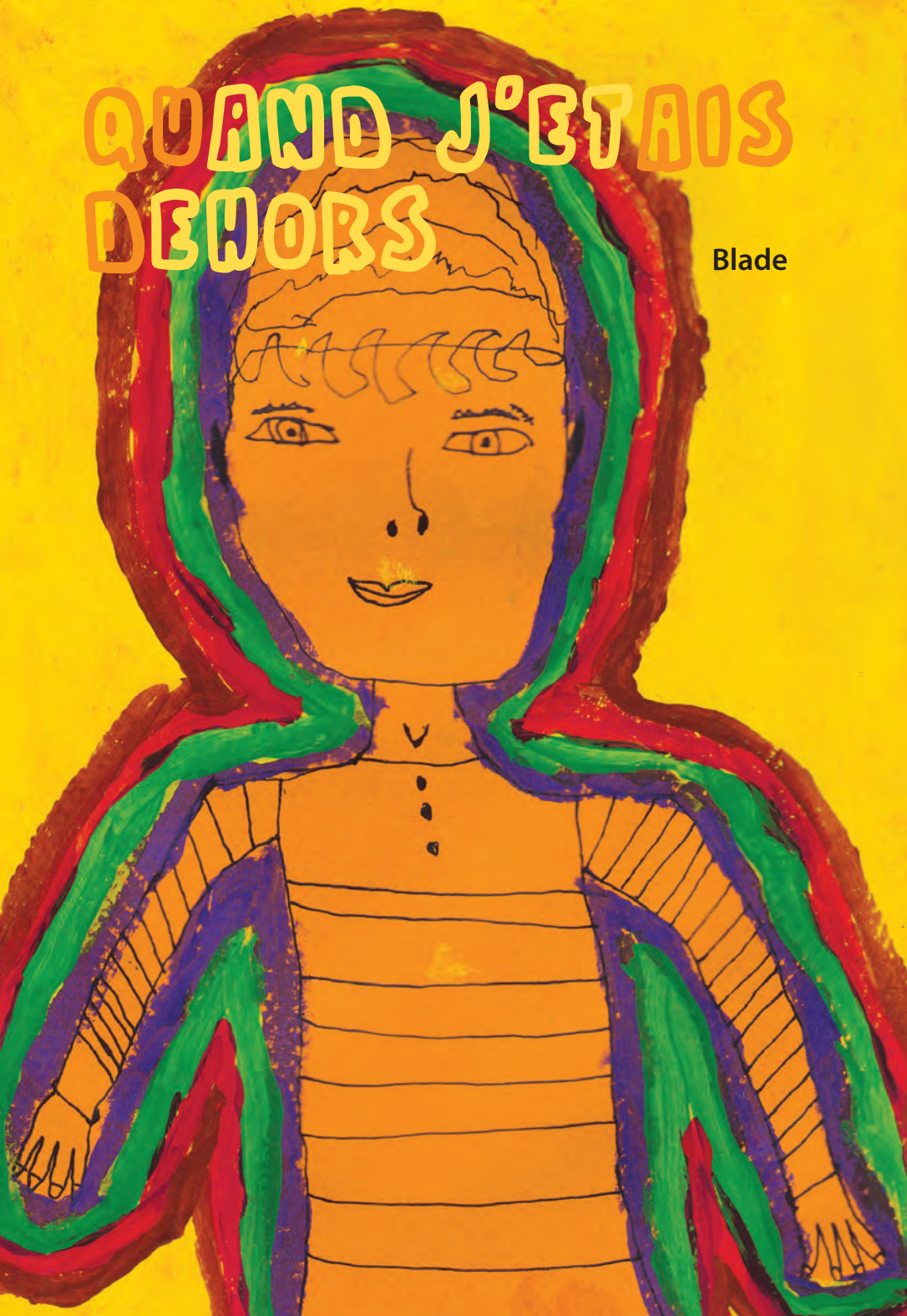
Et puis ça roule, ça roule. C'est limité à 50, eux ils peuvent rouler à 90. Et à 90, on voit que de la poussière, franchement c'est impressionnant. C'est impressionnant à voir comme ça. Dans le soleil couchant.

Quand on le raconte, ça fait un peu... mais franchement, ça existe. Enfin, dans le nord du Maroc en tout cas, ça existe. Ils le font ça.

**Richard**  
*Le Pontet*

# QUAND J'ETAIS DEHORS

Blade







J'ai envie  
de marcher  
dans la  
rue, la rue  
me manque,  
la marche me  
manque, parce  
que, ici, je marche  
pour aller à la  
cellule, c'est tout.  
C'est pour ça que j'ai  
dessiné une route.  
Quand je regarde le  
dessin, je me souviens  
quand j'étais dehors.

## Mounir

Bon, je connais un type prénommé Mounir, Mounir de la ville de Guersif. C'est à l'Est. Il travaillait dans le mazout. Le mazout... Bon. Lui aussi il travaillait au départ dans les champs, dans l'agriculture, les plantations...

En tout cas un jour, il a acheté une *mouqatila*, une voiture de combat, voiture sans papiers. Avec, ce qu'il voulait, c'est ramener du mazout de la frontière algérienne, Oujda. Bref, il a pris son premier chargement, il a pris la route et ils l'ont pincé. Police. La police l'a pincé, ils lui ont pris la *mouqatila* et il est reparti.

Les jours ont passé et ça l'a rendu taré un peu dans sa tête à cause de la voiture. Il est devenu voleur de voiture, n'importe quelle voiture, dès qu'il en voyait une, c'était plus fort que lui, n'importe laquelle, Touareg, Mercedes, n'importe, dès qu'il y avait une voiture il la volait. Alors, il y a un gang qui se forme à Tawrit, des gars dans le business, tu vois, qui ont pas à se plaindre, qui ont de l'argent, qui ont des armes. Ils ont tout.

Ils l'ont suivi. Ils l'ont chopé. Ils lui ont tiré dessus. À la jambe. Ils l'ont chopé et ils l'ont remis à la police. Bon. Je sais pas pour combien il a pris. En tout cas il s'est fait quatre ans de prison et ça lui a cramé le cerveau. Après il est mort.

Ce gars s'appelait Mounir. Paix à son âme.

**Mohammed**

*Le Pontet*

## Un type bizarre

Je connais un type du Maroc, de Tawrit près de chez nous, le quartier où j'habite, lui il est d'un autre quartier, je le connais, entre quartiers on se connaît tu vois, et ce type est un peu comme... dans sa tête il est un peu... très chtarbé dans sa tête. Pour qu'un endroit lui plaise par exemple, il faut vraiment que ce soit pas joli, et son truc préféré c'est la prison. Il aime la prison. Ce type, quand c'est moche... La prison ça lui plaît !

Un jour un copain à lui, pas de son quartier mais d'un autre quartier – ils sont allés à l'école ensemble –, bref, l'autre lui dit "Je veux aller en prison. – Super, tu veux aller en prison. – Mais je peux faire quoi pour rentrer en prison ? – Qu'est-ce que tu peux faire pour aller en prison ?" Le copain était un nigaud. Ils y ont réfléchi. "Qu'est-ce que je peux faire ? Qu'est-ce que je peux faire ?"

Et l'autre lui dit "Je te donne cinquante mille, cinquante euros quoi. Cinquante euros, on va au marché, et avant tu me donnes ton portefeuille". Il demande à son pote de lui donner son portefeuille, le portefeuille de son pote. "Tu me le donnes, et tu commences à crier Au voleur ! Au voleur ! Au voleur ! pour que la police vienne m'attraper." Et ils l'ont fait vraiment en fin de compte, il a donné cinquante euros à son copain pour faire leur coup. Et c'est ce qui s'est passé, l'autre il lui a donné le portefeuille, les gens l'ont attrapé et ont commencé "Voleur ! Voleur !" Tu sais ce que c'est le souk chez nous, le souk dès qu'ils te chopent "Voleur Voleur !"...

La police est venue, ils l'ont fouillé et ont trouvé sur lui le portefeuille de son compère – ils s'étaient mis d'accord pour qu'il soit coffré –, ils l'ont emmené. Il en a pris pour trois mois de prison et lui, il a donné cinquante euros à son collègue. Je veux dire qu'il a payé pour entrer en prison !

La prison chez nous au bled c'est pas comme ici, c'est pas comme en Europe. Nous on a une grande chambra de cent personnes. Tu as cent mecs dans une chambre. Ça fait une atmosphère là-bas tu comprends ? Cette atmosphère ça lui plaisait. Là-bas il marchait et il entendait qu'un tel avait frappé un tel, un autre était un voleur, encore un autre comment il a tué quelqu'un, tout ça... Lui cette atmosphère ça lui a plu, pour écouter.

**Mohammed**  
*Le Pontet*





# UNE CELLULE SANS BARREAUX

Badou

Cette nuit j'ai rêvé que j'étais ici, en prison, sauf que ma cellule n'avait pas de barreaux. Ce qui fait que je pouvais m'enfuir facilement. Mais y avait Manou et un autre type qui me disaient «Non, non, ne fais pas ça, ne t'évades pas, c'est trop dangereux». Qu'ils me disent ça, ça me mettait le doute, j'en parlais avec eux, mais je m'évadais quand même. Mais quand je me retrouvais dehors, y avait pas la colline et les arbres comme on peut les voir d'ici. Non, je me retrouvais chez moi, dans les rues de Blida... Je retournais chez moi, c'est drôle non ? Mais le fait de voir Manou dans mon rêve, qu'il me dise de ne pas m'évader et que moi je doute, c'est un signe je crois, un bon signe. Ça veut dire qu'il faut que je sois patient. Bon, sauf qu'à la fin je me suis évadé quand même... Il faut dire, une cellule sans barreaux, c'est dur de résister non ?

## L'homme d'à côté

Il y a un homme dans la cellule d'à côté.

Il m'a raconté qu'il vivait avec une femme. Lui, il a déjà des enfants de son côté. Un jour, elle lui dit qu'elle a une fille au Maroc.

Il décide d'aller là-bas, chercher la fille de cette femme. Pour qu'elles soient ensemble. Il la trouve. Il lui fait passer la frontière, dans le coffre de sa voiture. Et sous une couverture... Bref, la voilà passée.

Elle retrouve sa mère. Ils l'installent. Elle grandit. Et... elle se met à faire n'importe quoi. Elle sort avec des garçons. Plein. Bref...

Lui, il ne supporte pas. Il se met à la frapper. Plusieurs fois. Elle porte plainte. Il prend deux ans. Ferme.

Au bout de sa peine, il sort. Il retrouve la femme avec qui il vivait. Et il retrouve la fille de cette femme. Qui continue à faire n'importe quoi. Lui, il ne supporte toujours pas. Alors il frappe. Plus fort cette fois-ci. Il la met en sang.

Les policiers interviennent. Il est tellement furieux qu'il ne peut pas s'arrêter. Il se bat avec eux. Il prend quatre ans. Ferme. Là, il y est toujours. Il est en train de perdre la boule. Il pense à ses propres enfants à lui. À son plus petit qui a des problèmes de cœur.

Il va mal, oui. Il est en train de perdre la boule.

**Aioub**  
*Le Pontet*

## L'homme de sable

Dans mon village, j'avais un collègue. Il avait quatre enfants et une femme. Il creusait des puits, c'était son travail. Il cherchait de l'eau. Sa famille, ses enfants, tout le monde était heureux, on s'entendait bien. Je l'adorais, c'était un bon type. Il est encore là, entre mes yeux.

Il a trouvé un autre travail. Creuser dans la montagne pour en sortir du sable. On embauchait. Tu rentres là-dedans, il n'y a aucune sécurité. Tu prends la pelle et la pioche, n'importe qui peut faire ça. Et il y a de la demande. C'est du sable de bonne qualité. Donc, il y a de plus en plus de travail. Tout le monde en demande. Et puis, ça paie.

Une fois, c'était vers deux heures. Il commence à creuser et un truc lui tombe dessus. C'est pas seulement qu'il est mort, c'est pas qu'il est enterré vivant... Comment dire ? Ils n'ont pas trouvé moyen de le reconstruire comme devrait être un homme. Il était... mélangé. Ils l'ont mis dans un sac, ils l'ont emmené comme ça au cimetière. Un ami était sur place. Il a vu ça, il est devenu jaune, il a vomi d'un coup. Moi j'ai pas voulu en savoir plus. Il était... mélangé. Ils l'ont amené au cimetière, ils ont essayé de... le rendre présentable pour pouvoir l'enterrer. Ils n'y sont même pas arrivés.

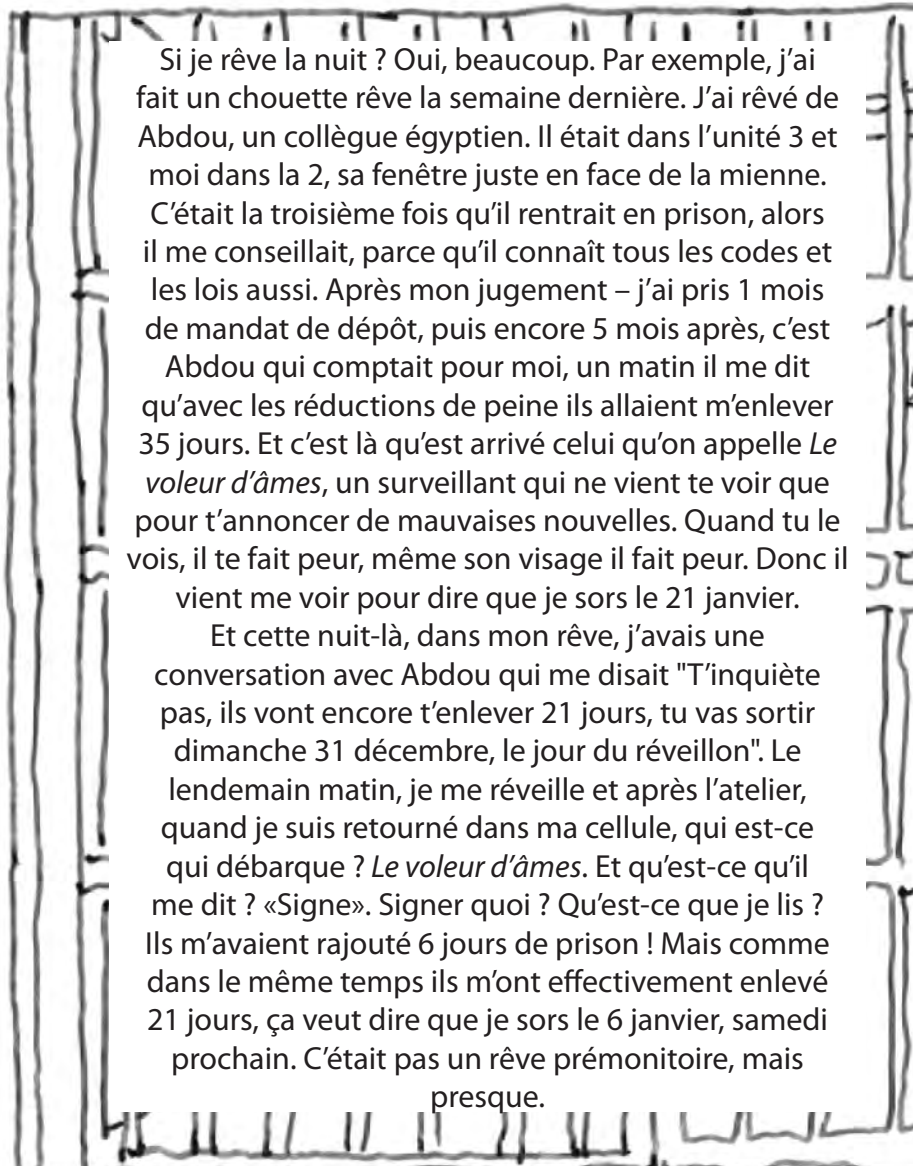
Ça c'est une histoire vraie, mais vraie.

Ça s'est passé devant mes yeux.

Une histoire vraie devant mes yeux.

**Nouredin**

*Le Pontet*



Si je rêve la nuit ? Oui, beaucoup. Par exemple, j'ai fait un chouette rêve la semaine dernière. J'ai rêvé de Abdou, un collègue égyptien. Il était dans l'unité 3 et moi dans la 2, sa fenêtre juste en face de la mienne. C'était la troisième fois qu'il rentrait en prison, alors il me conseillait, parce qu'il connaît tous les codes et les lois aussi. Après mon jugement – j'ai pris 1 mois de mandat de dépôt, puis encore 5 mois après, c'est Abdou qui comptait pour moi, un matin il me dit qu'avec les réductions de peine ils allaient m'enlever 35 jours. Et c'est là qu'est arrivé celui qu'on appelle *Le voleur d'âmes*, un surveillant qui ne vient te voir que pour t'annoncer de mauvaises nouvelles. Quand tu le vois, il te fait peur, même son visage il fait peur. Donc il vient me voir pour dire que je sors le 21 janvier.

Et cette nuit-là, dans mon rêve, j'avais une conversation avec Abdou qui me disait "T'inquiète pas, ils vont encore t'enlever 21 jours, tu vas sortir dimanche 31 décembre, le jour du réveillon". Le lendemain matin, je me réveille et après l'atelier, quand je suis retourné dans ma cellule, qui est-ce qui débarque ? *Le voleur d'âmes*. Et qu'est-ce qu'il me dit ? «Signe». Signer quoi ? Qu'est-ce que je lis ? Ils m'avaient rajouté 6 jours de prison ! Mais comme dans le même temps ils m'ont effectivement enlevé 21 jours, ça veut dire que je sors le 6 janvier, samedi prochain. C'était pas un rêve prémonitoire, mais presque.

# LE VOLEUR D'ÂMES

Manou







## Six euros

Vous, le marché, c'est le jeudi. Nous c'est le mercredi. Ce jour-là, une fois y a un type qui vient avec de la menthe, du persil, du coriandre dans des sacs. Il cherche à qui il pourrait refourguer ça. Il voit un gars et sa petite fille. La petite fille, elle a six, sept ans. Elle est là, juste à côté de son papa. Ils sont là, à rien faire. Ils ne savent pas quoi faire. Ils n'ont rien à vendre et rien pour acheter. Ils sont dans la misère.

– Toi, tu veux gagner de l'argent ?

L'autre, il fait oui.

– Je te vends tous les sacs. Tu peux te faire un joli bénéfice.

– Combien ?

– Je te fais le tout pour six euros.

Tope là. L'autre, il commence à vendre. Il vend, toute la journée il vend. Mais il n'arrive pas à vendre tout. Arrive le soir, le type revient. Ils commencent à discuter.

– J'ai pas tout vendu, mais laisse-moi jusqu'à demain. Je fais le marché demain à Ajdir et je te paie tout demain.

Le type est pas d'accord. Ça discute, ça discute, la petite fille est au milieu. Le ton monte. Et d'un coup, il sort son couteau et paf ! Le gars, il tombe raide.

Tout le marché s'arrête.

Tout le monde regarde le corps de ce pauvre gars.

Tout le monde regarde la fumée que fait le sang chaud.

Tout le monde regarde la petite fille en train de pleurer sur le corps de son papa.

Pour six euros.

Mais ça c'est des histoires, vraiment, je jure, je les ai vues avec mes yeux.

**Nouredin**

*Le Pontet*

# A MA SORTIE, J'AI DEUX SOLUTIONS

**Badou**

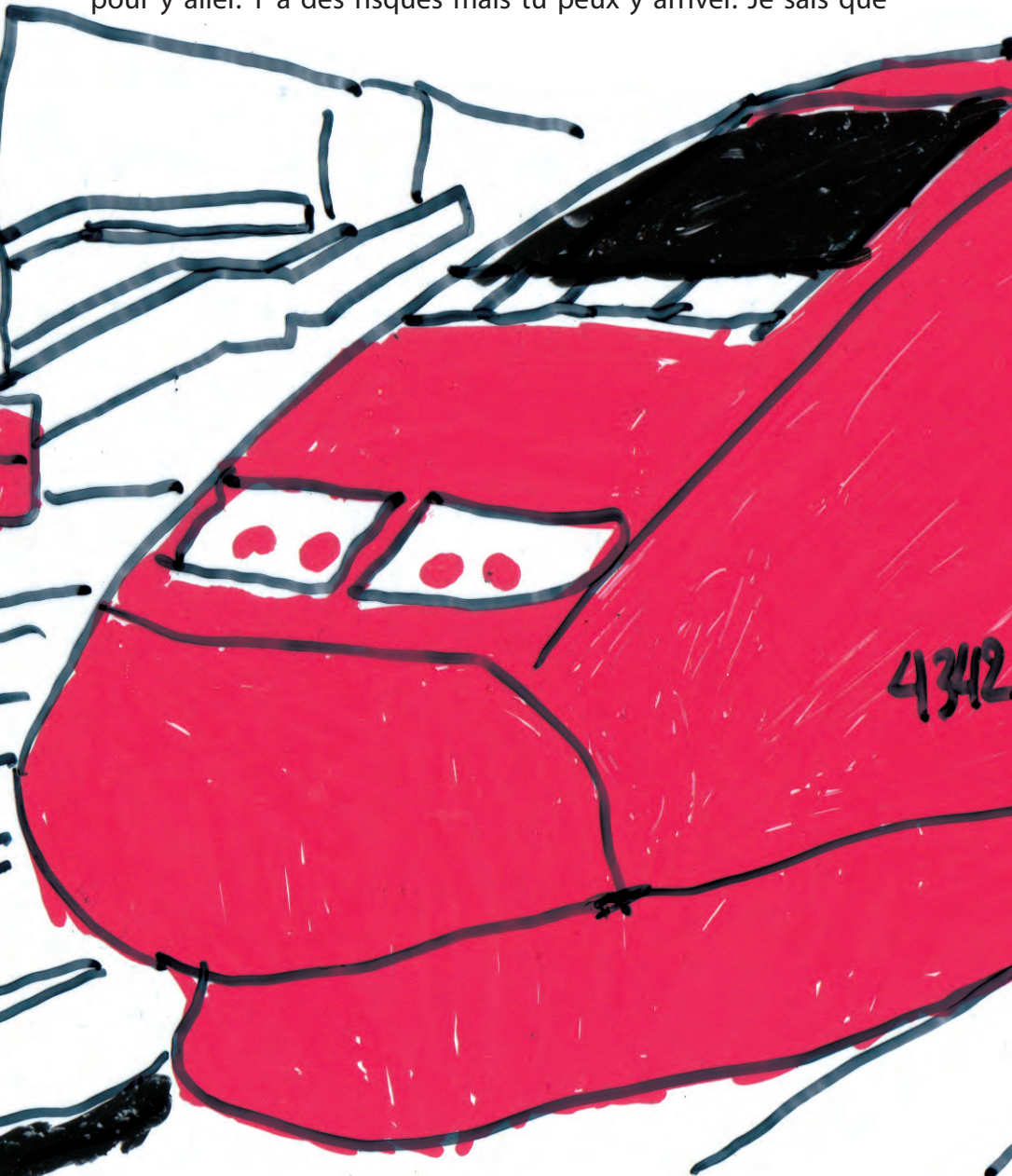
Avant de rentrer ici, j'avais une copine à Marseille. J'avais mes affaires chez elle et tout mais, des fois, je sortais, je lui disais que je revenais mais je partais une semaine ou plus et elle ne me revoyait pas pendant tout ce temps-là. Bon, elle m'a dit «je vais te sauver, je vais te faire des papiers», parce qu'elle est Française, elle. Je l'ai rencontrée dans une boîte, mais pas à Marseille, à Paris. C'est fou ! Imagine quelqu'un qui n'a pas de papiers, il rencontre une meuf à Paris, il la revoit à Marseille, elle l'invite chez elle, elle veut sortir avec lui, l'aider à avoir des papiers mais lui ne veut pas. Et tu sais pourquoi ? C'est parce que moi j'ai des principes. Je sais très bien que si elle m'aide à avoir des papiers après elle voudra tomber enceinte de moi. Je le sais ! Et moi je veux pas avoir un enfant comme ça. Elle ne sait pas que je suis là et, du coup, je sais pas si je vais la revoir en sortant. Si ça se trouve, elle s'est mise avec quelqu'un d'autre.



Donc, la première solution c'est ça : je vais la voir, on se marie direct et je fais mes papiers. Mais un vrai mariage, pour de vrai, je fais venir ma mère du bled et tout. Pas un mariage seulement pour les papiers. Parce qu'après, si on se sépare et qu'on a un enfant, c'est lui la victime, tu vois ?



La deuxième solution, c'est de partir d'ici. Quitter la France et aller en Angleterre. Là-bas, tu peux travailler, même sans papiers. Et si tu travailles tu peux ensuite avoir des papiers, les lois sont pas les mêmes, on ne peut pas t'expulser. Mais le problème c'est l'accès au Royaume-Uni. C'est une île et t'es obligé de traverser la mer pour y aller. Y a des risques mais tu peux y arriver. Je sais que



je peux y arriver. Y a des moyens, je peux prendre l'Eurostar par exemple. Parce que les apparences sont souvent trompeuses, et moi je passe partout, c'est ma chance. Quand les gens me voient, il ne peuvent pas s'imaginer que je n'ai pas de papiers, que je suis clandestin ou quoi. Je m'installe dans le train, tranquille, comme si j'avais un abonnement. Comme un Français quoi !



Dans la vie, il te faut 50 % d'intelligence et 50 % de chance. Si c'est écrit, tu y arriveras, malgré tout. Mais ce qui compte, avant tout, c'est la langue. Si tu sais parler, tu peux vivre n'importe où.

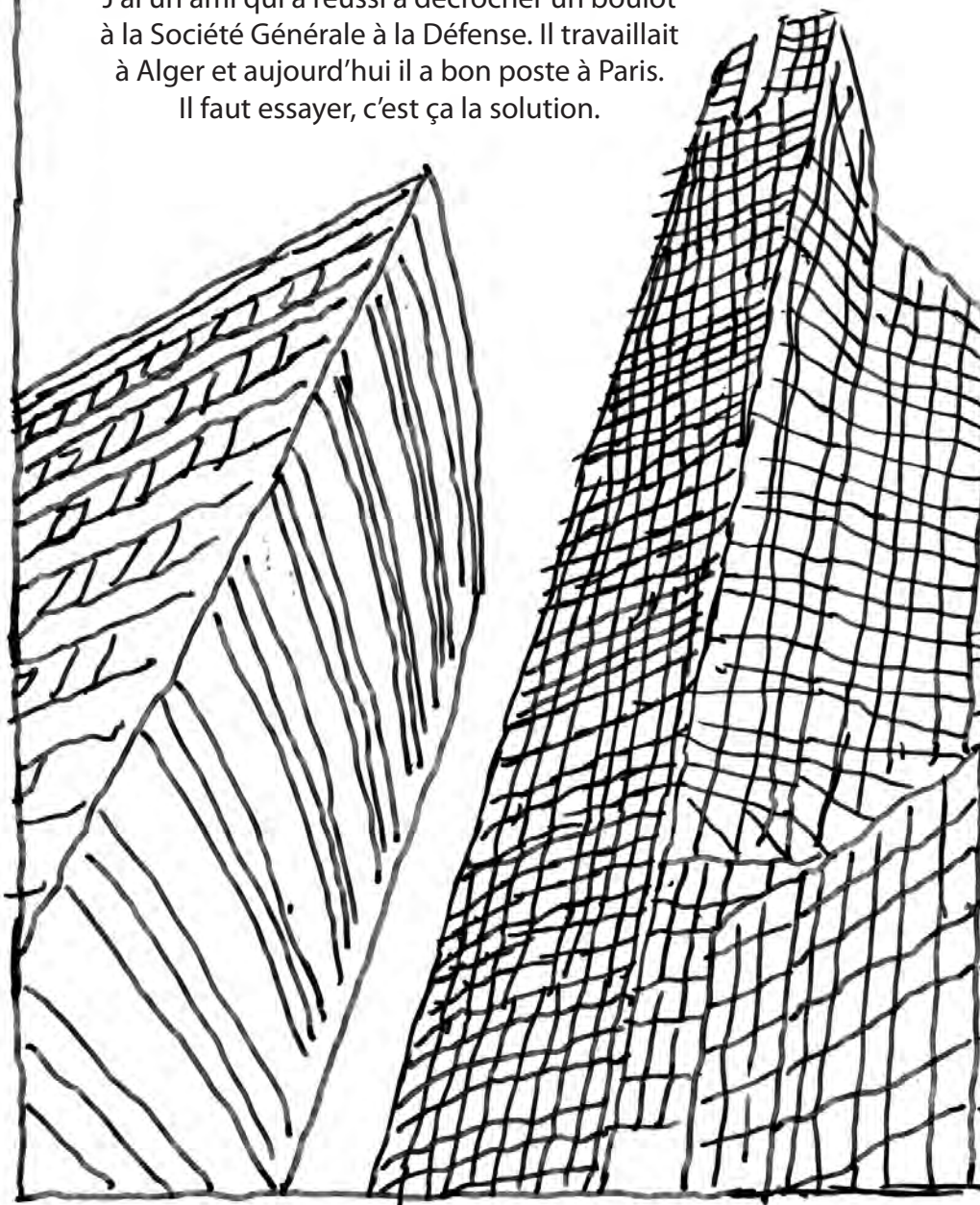


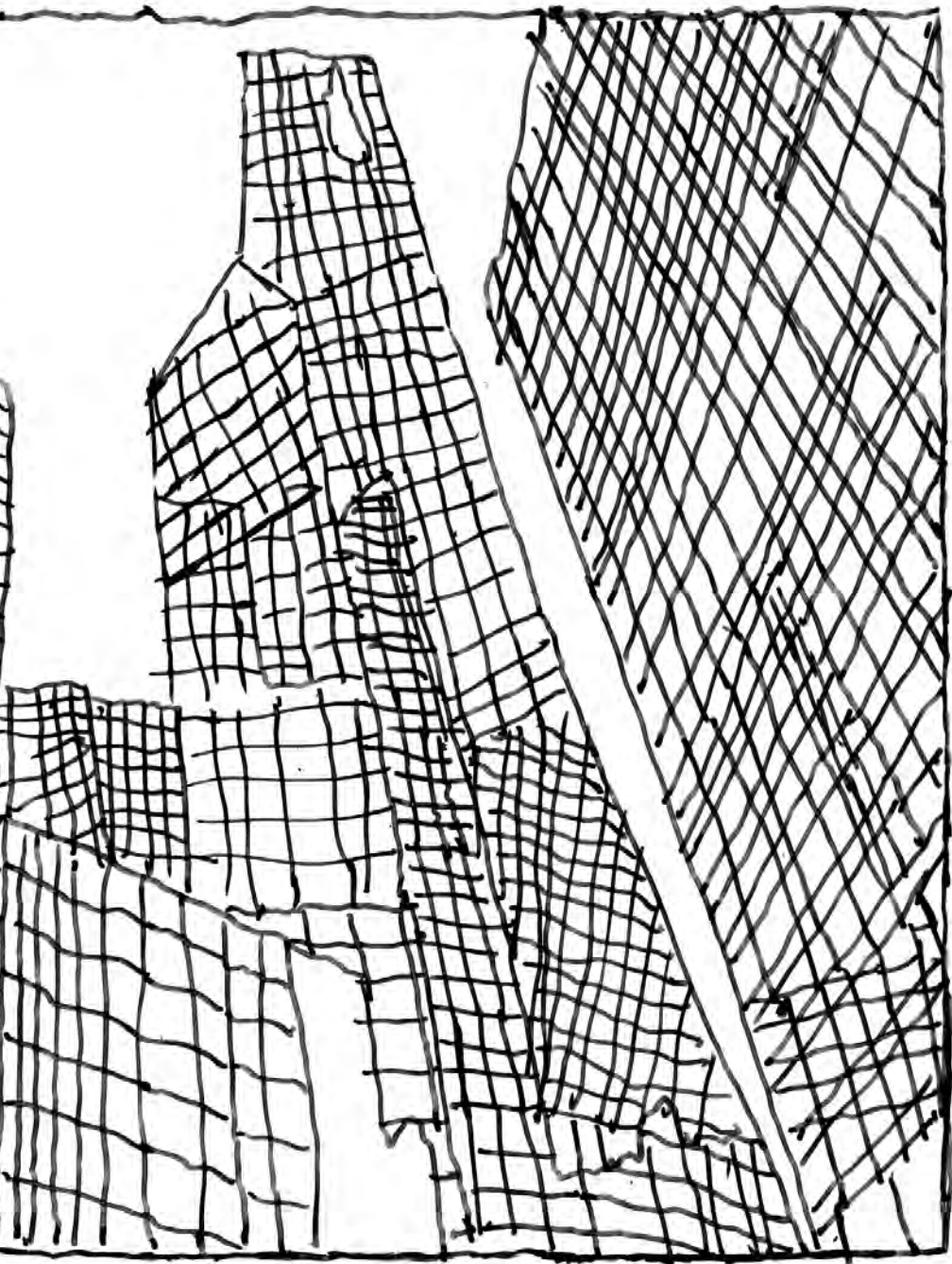


J'ai un diplôme de comptabilité. Et dès que j'ai mes papiers, j'essaierai d'avoir une équivalence pour pouvoir travailler. La comptabilité, c'est international, les règles sont pareilles partout.



J'ai un ami qui a réussi à décrocher un boulot  
à la Société Générale à la Défense. Il travaillait  
à Alger et aujourd'hui il a bon poste à Paris.  
Il faut essayer, c'est ça la solution.







## Histoires de corps

Des meurtres, il y en a beaucoup beaucoup en Irak, des meurtres au couteau par exemple, trop, par balle, avec des voitures, avec des sabres.

On est en 1997, je suis à l'hôpital. Tu vas voir c'est pas croyable. Il y avait un type qui faisait un puits. Pour faire un puits il faut deux personnes, un au sol avec le puits, et l'autre en haut avec le câble. Tu vas voir. Lui le type, il était en haut, avec le câble. Sous terre il y avait une pierre et la pierre elle a sauté en l'air et lui est tombée dessus, Bam ! Tombée sur sa tête. Miséricorde divine ! Suis-moi bien. Lui il était avec nous à l'hôpital, il est mort ! Dieu ait son âme. Je te jure.

Un deuxième, ça s'est passé en prison. En prison, des coups de feu, tatatatata, une balle par la fenêtre, elle ricoche, dans son cerveau. Par la fenêtre ! T'y crois, toi ? Par la fenêtre, elle ricoche sur le mur et elle l'atteint à la tête. Il est allé à l'hôpital, il a eu une opération et après il est resté endormi pendant deux jours. Moi j'étais là, lui là, dans la même chambre, mais je ne le connaissais pas. C'est le docteur Mohammad qui lui a fait l'opération du cerveau. La maman de ce garçon a ramené du lait, ils lui en ont mis dans la sonde, un jour, deux jours après, il est mort. Il est mort, Dieu ait son âme. Sa maman a pleuré, il y avait aussi ses frères, deux, trois, ses amis, je ne sais pas, eux n'ont pas pleuré, mais la mère elle a pleuré. Il est mort, Dieu ait son âme.

Je m'étais fait tirer dessus. J'ai dû être opéré, j'avais des balles. J'ai eu l'opération, c'est le docteur Takhrit Amin qui me l'a faite. Un gars de Bagdad. Le docteur Takhrit Amin.

Moi à l'hôpital, j'y étais pour qu'ils m'opèrent. Je me suis fait un tatouage sur le bras, regarde ! C'est un tatouage en arabe, qui dit "*Je ne pleure pas la trahison de la vie, je pleure la trahison du lâche*". Je vous jure, moi je ne pleure pas parce que la vie m'a trahi. C'est de la poésie, c'est de l'arabe "*Je ne pleure pas la trahison de la vie, je pleure la trahison du lâche*". Le lâche, c'est quand ils se mettent à cinq ou six, là c'est les lâches. Je pleure la trahison du lâche, ça c'est vrai.

J'ai eu des opérations, ici dans le ventre. Trois fois. Deux fois en Irak, une en *Germany*. Je buvais du Coca-Cola, c'était interdit de boire, quand tu fais une opération c'est interdit, tout est interdit. Pendant dix jours tout est interdit, rien ! Ils te mettent du goutte-à-goutte, du sang... Tu vois ? Moi, jeune, je faisais Coca-Cola, Coca-Cola, Coca-Cola, Coca-Cola, Coca-Cola, Seven, Seven, Coca-Cola, Coca-Cola Seven.

Mon ami Rafik lui, il a été blessé dix mille fois, je te jure. Il a soixante-quinze balles dans le corps, plus une condamnation à mort. Au jour d'aujourd'hui il est en prison en Irak, à Erbil. Soixante-quinze balles ! et il s'est pris un coup de bazouka, là dans le ventre.

Je prenais du Coca-Cola interdit. Voilà. Le docteur Takhrit vient un jour – il y a tous les jours un contrôle, c'est l'hôpital –, il voit cette bouteille par terre, du soda. Il dit "c'est quoi ça ?" Mon père (Dieu ait son âme) lui dit "Il boit du Coca-Cola", alors le docteur fait "Non ! C'est interdit ! Pourquoi lui ramener du Coca-Cola, c'est une opération !?" Dix jours après, il soulève le pansement, il regarde, il y avait 2 000, 3 000 petits trucs, des petits cobras, comme les poules dans la rue quand elles sont mortes. C'est petit, ça se nourrit sur les morts... oui, des vers c'est ça, des vers !! 2 000, 3 000, sous le pansement, Dieu m'est témoin. Je me dis que c'est à cause du Coca-Cola, je sais pas, et encore c'est pas fini tu vas voir après. Le docteur voit ça, tous ces petits trucs, les vers, le docteur devient fou, il dit "Ramenez-le à la maison, il est mort, seul Dieu vit". Voilà ! Et je vais à la maison.

Dans la voiture avec mon père, avec mon frère, dès que je monte en voiture, la kalachnikov est là. Je n'avais pas la force de porter la kalachnikov, mais dès que je monte en voiture, une arme. Après j'arrive, je m'assieds et je dis "Pipi, Papa !" Papa vient avec mon frère, ils m'emmènent, je leur dis que je veux pas aller dans la salle d'eau, le jardin c'est bien. Toutes les maisons ont un jardin. Je suis au-milieu là, papa là d'un côté, mon frère de l'autre, j'ouvre mon pantalon pour faire pipi et là : Boum, tout est sorti ! L'estomac et tout. Par la blessure. Ziya la sœur de ma mère, ma tante, elle avait un tissu sur la tête, elle l'a mis autour de mon ventre pour retenir, et puis voiture. Je suis allé en voiture à l'hôpital. Le docteur était fou, je te jure, il a dit "C'est quoi ?! Allez, une nouvelle opération !" Et quelle opération ! Il a pris un rasoir, il a coupé là. Oui, une deuxième opération ! Et tu vas voir... Après cinq jours, six jours, un copain... mon cousin qui est en prison en Italie maintenant, il me rend visite avec un ami, Moustafa. Moi je lui dis "Fils du péché, t'es un chien, fils de pute, bâtard – Pourquoi ? – Pourquoi ? tu m'as pas amené de glace !" Il me dit "Non c'est interdit, tu as bu du Coca-Cola et regarde ! C'est interdit mon ami". Je lui dis "Non, moi j'aime les *gelati*". Alors il dit à Mostafa d'aller acheter un demi kilo, et il t'amène ça !

Moi dans la chambre je mange ma glace, quand Khalifa, mon frère, arrive. Il voit que je mange et me dit "C'est qui qui t'a amené de la glace ?" Il m'enlève la gelati mais je m'étais déjà enfilé la moitié. Au bout de dix secondes, vingt secondes, même pas, je dis "Je fais caca, je fais caca !" Khalifa me dit "Comment ça caca ? Pas possible !" Je lui dis "Si, caca ! Regarde là !" Je me vidais par cette cicatrice derrière là, dans le dos. Je sais pas quelle merde sortait, c'était une infection. En réalité, mon estomac et mon rein avaient été collés, à cause du Coca-Cola, de la glace, et ça a fait une infection après l'opération. Voilà pourquoi elle est grosse cette cicatrice devant. Après ils ont ramené un sac en plastique et ils ont scotché tout autour du trou, comme ça le liquide, la merde, se déposaient

dedans, et chaque jour une fois, deux fois, trois fois, ils le vidaient.

Moi j'avais plus de cheveux après ça, zéro. J'étais maigre comme en Afrique. Tout le monde disait "Il va mourir Amin". Pas un cheveu. Les amis qui venaient, ils disaient "Amin ? Il est où Amin ?" On leur disait "Mais c'est lui Amin !" Ils voulaient pas y croire. On leur disait "Si, c'est lui, je vous jure jure jure".

Le trou peu à peu s'est fermé. Mais après je suis devenu très agressif. Trop. J'avais les nerfs. Tu me disais "Non", crac, je sortais la kalachnikov "Fils de pute !" Une fois, j'ai voulu tuer mon père. Je vous jure, mais nerveux ! Beaucoup. J'allais chez des docteurs, je leur disais "Moi la nourriture, je peux plus en avaler, l'eau pareil".

Parce que mon estomac était soudé avec le rein. C'est après quand je suis allé en Allemagne, je leur ai dit que j'étais malade. À l'hôpital ils m'ont mis une sonde. C'est la petite cicatrice, là. La petite. Une sonde pour le rein. Deux mois plus rad, contrôle. C'était à cause de ça mes nerfs : ils avaient découvert que mon estomac et mon rein étaient collés. Ils m'ont fait une opération pour séparer l'estomac du rein. Après l'opération en Allemagne, j'allais super bien.

**Amin**  
*Le Pontet*

## Darwich Azad

Moi, j'ai un ami qui s'appelle Darwich Azad. Tu comprends Darwich ? il fait du *zîkr*<sup>1</sup> "*Lâ ilâha illa allah*"

"*Sobhân allah*"

"*Alhamdu lillah*"

Darwich. Mais lui il est épileptique. Il a des crises, il fait de l'épilepsie. Il est venu me voir à l'hôpital en 1996. J'étais à l'hôpital pour me faire opérer, tous mes amis venaient me voir. Lui il avait été brigadier, policier, ce Darwich, avant il avait été collègue avec mon père dans la police mais moi je ne savais pas, c'était mon ami, un ami de prison. J'étais à l'hôpital, blessé par balle, il y avait mon frère, mes amis, ils étaient tous avec des mitraillettes, tous armés. Et il arrive !

Il dit "Où est Amin ?" Mon frère lui fait "Mais c'est lui, là. – C'est pas lui voyons", il répond.

Moi je le vois et je lui dis "Eh, Darwich ! C'est moi, moi Amin ! – Oh ! Frère ! ça va bien ?"

Il avait sept, peut-être cinq ou six enfants. Il s'assied sur mon lit, il parle un peu, il dit un peu de Coran, et puis il me tend un caramel. "Tiens ! Mange ça, tu vas guérir", il me dit. Je vous jure. Mon frère s'interpose "Non non non non, c'est interdit", et lui il lui dit "Laisse ! Il va guérir. Je suis un saint". Je le prends, je mange. Après, il me dit "Dans ma poche j'ai dix dinars". Il me tend cinq dinars et en garde cinq.

Moi "Non non non non".

Alors il me dit "Quand tu seras rétabli, viens chez moi à la maison". Je lui fais "OK. Tu habites où ? – À Not û neh", il dit. Oui, Not û neh c'est à Erbil. *Not û neh* c'est quatre-vingt-dix-neuf, c'est ce que ça veut dire, *Not û neh*, c'est en kurde. "Il y a un grand puits, un puits d'eau. Dis-leur que tu cherches Darwich Azad, tout le monde connaît". J'étais d'accord. Je vous jure tout ça est vrai.

Après Dieu merci je suis allé mieux. J'avais repris mon arme, et un jour vers la prière du *'asr*<sup>2</sup>, je buvais un thé, je fumais, et là je me rappelle Darwich Azad. Je prends mon arme, je monte en voiture et je vais dans ce quartier. Autour du puits, il y a plein de vieux qui jouent aux dames. Je salue, je salue, je demande pardon si personne ne connaît la maison de Darwich Azad. J'en vois un qui se lève "Oh ! Frère ! ça va bien ? Tu veux

---

<sup>1</sup> Évocation, mention, rappel, répétition rythmique (du nom de Dieu), dans l'islam. Désigne à la fois le souvenir de Dieu et la pratique qui avive ce souvenir. Il est au cœur de la pratique du soufisme.

<sup>2</sup> La prière de l'après-midi.



t'asseoir, jouer aux dames ?" Il m'embrasse et il me dit "Viens à la maison". Moi je vais à la maison de Darwich Azad, me voilà chez lui, il me prépare un thé, je bois le thé, je lui dis "Darwich ! Raconte-moi une histoire, de belles paroles".

*"Un jour, j'étais au marché, il m'a dit, en plein ramadan.*

*J'avais acheté beaucoup de choses, de la nourriture, j'en avais une bassine pleine que je portais là-dessus, sur la tête. Une femme me demande de l'aide, de l'argent, une femme vieille, une mendicante, qui demande de l'argent, c'est ramadan, normal. Elle me dit «Donne-moi un peu d'argent». Je lui réponds «Je te jure j'ai plus rien, je vais prendre le bus, J'ai pas d'argent, l'argent est à la maison, viens avec moi à la maison». Tu te rends compte cette vieille, aller avec un homme chez lui ! «Darwich !» Il m'a dit "Amin, Je pensais pas à mal moi ! C'était ramadan, j'étais chargé, elle était dans le besoin, j'ai dit à cette fille de me suivre à la maison. Moi, chez moi, j'ai six garçons, six hommes plutôt, des grands, et une femme.*

*J'arrive à la maison à l'heure du coucher du soleil, al-Salamu 'alaykum, on mange.*

*Ils me disent «C'est qui cette fille avec toi ?» Je leur dis «Elle m'a demandé un peu d'argent, je lui ai dit : Viens chez nous, moi j'ai plus d'argent, j'ai tout dépensé au marché».*

*Ma femme a dû lui donner 5 dinars ou 10 dinars et lui a dit de s'en aller, après le dîner. Quand elle est partie les six garçons et ma femme se sont mis à me frapper. Ils m'ont dit que j'avais fait une faute. Je leur ai dit «Non !» et là j'ai eu une crise d'épilepsie, j'ai cassé une vitre, je me suis débattu, j'ai même fini par me sauver de la maison. Alors, j'ai vu un chien rentrer dans une maison, j'avais très envie de boire de l'eau, la porte était ouverte, je me suis dit : je rentre et je bois de l'eau. Au moment où j'entre, un type en haut pointe une arme sur moi, il me traite de voleur. Il me menace de tirer, j'ai eu peur qu'il me tue. Alors je m'agenouille et je fais ma dernière prière «Je professe ma foi en Allah Dieu unique et en Mohammed son prophète», et j'entends l'autre qui me crie «Sale chien ! D'où tu connais mon nom ? fils de pute ! comment tu sais que je m'appelle Mohammed ?» Et voilà. La police est arrivée."*

Darwich priait, il avait peur. Avec la police, nouveaux coups, bim bam, ils te frappent, ils te torturent, ils ont fini par obtenir de faux aveux. Il a fini par dire "Je suis entré dans cette maison pour voler". Mais après, tous ses amis sont venus le voir, les Khalifa et tout, pour dire c'est un darwich, un saint homme... Il est resté trois mois en prison, après le juge l'a libéré. En Irak le vol est puni par quinze ans de prison. Je vous jure, quinze ans.

Amin  
Le Pontet

2018

NOM

PRENOM: BENO

ECROU: 2844

NELE: 06/04/01

EPM. DEMARILLE

La vérité c'est que, je vais pas te mentir, au bled, j'étais pas le plus à plaindre. Mon père et son frère avaient plusieurs magasins, des voitures, on avait même construit un deuxième étage à notre maison, chacun avait son appartement, et il y en avait même un pour moi pour quand je serais marié. Mais malgré ça, j'ai décidé de partir en France. Parce que j'avais trop d'embrouilles au pays, avec la police, la prison...

1

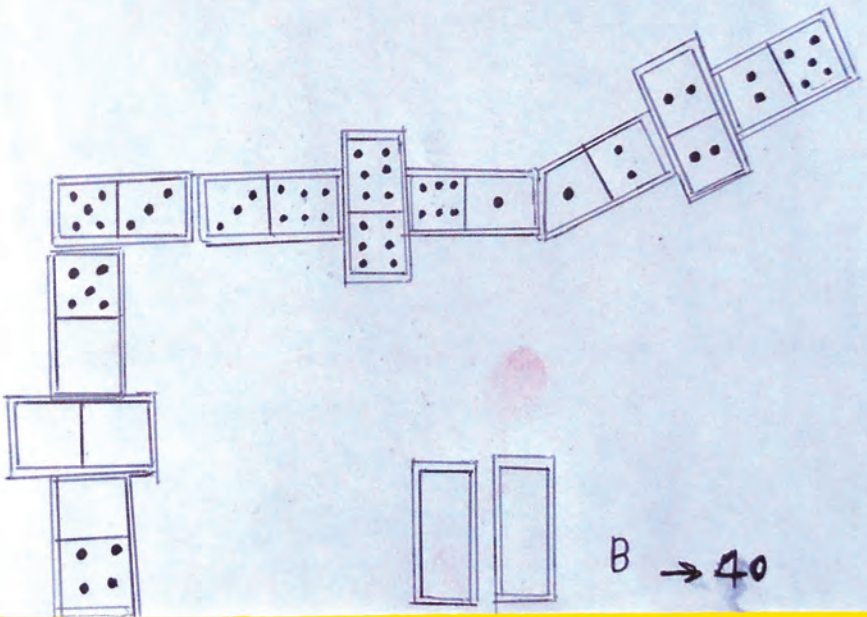

Je m'étais battu avec un gars, à cause de ma copine. Et j'étais prêt à le tuer, enfin, pas à le tuer mais j'avais juré de lui couper la jambe.



J'étais en train de parler à mes frères du problème pour voir comment on pouvait le résoudre quand est arrivé un gars du quartier qui allait tenter la traversée avec d'autres types dix jours plus tard. Mes frères m'ont dit "Ok, si c'est comme ça, dans dix jours tu pars avec eux". C'était réglé.

Je suis alors rentré à la maison, j'étais chez ma tante ce jour-là et le type est arrivé un peu plus tard et m'a appelé. J'ai dit "Ouais ? Qu'est-ce qu'y a ?" Je me demandais ce qu'il voulait. Comme il m'avait prêté sa T-Max, je pensais qu'il voulait la récupérer. Mais lui il me dit "Alors, t'es prêt ?" J'y ai pas cru sur le coup. Je lui ai répondu "Comment ça ? Prêt pour quoi ? Pour partir ? On a dit dans dix jours, je suis pas prêt moi !" J'avais pas d'argent, rien du tout. «Bon d'accord, qu'il me dit, alors dans dix jours, parce sinon y a une barque qui part ce soir...»

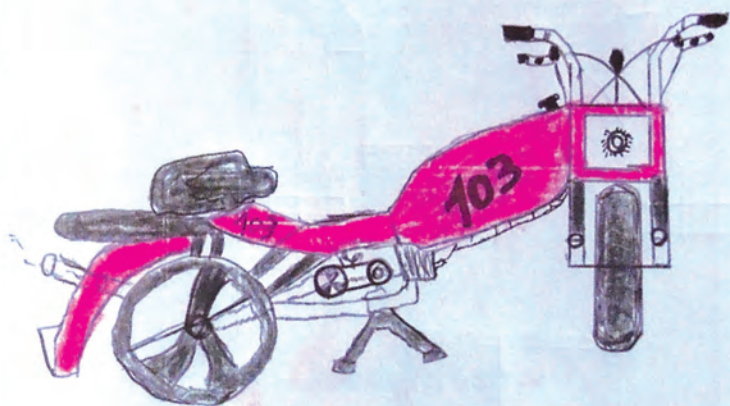
S → 0



On s'est donc donné rendez-vous en ville quelques jours plus tard, dans un magasin qui vend des vêtements et des euros. Et là, quand on s'est retrouvés, il m'a acheté des habits et des euros. Il a payé vingt millions pour ma traversée – alors que normalement ça coûte de deux à cinq millions, moi j'ai payé vingt millions – ça fait mille euros.

**J'ai acheté la mort  
pour mille euros !**

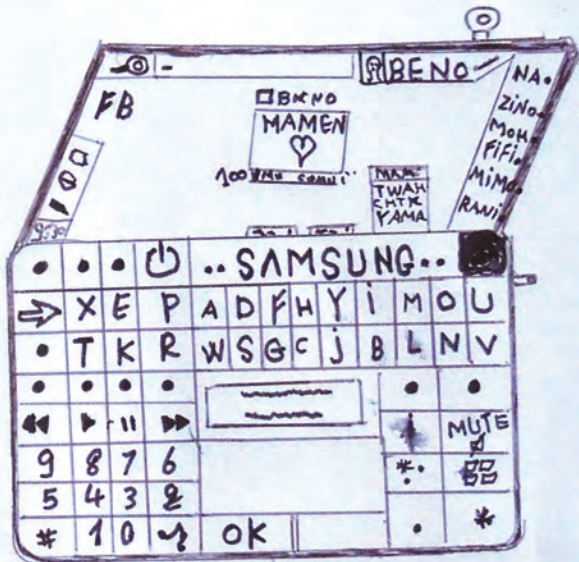




Ici, c'est pas vraiment une prison, hein... Une femme qui t'ouvre tous les jours la porte de la cellule, qui discute avec toi et tout ça, c'est impensable au pays. La prison en Algérie, c'est pire que les Philippines !

On est tout seuls ici. Comme si on était tombés de l'arbre. On a pas de famille, pas de parler, rien, même pas de cigarette. Alors que ceux qui habitent ici, ils ont droit à tout. On est tous dans la même prison pourtant, non ? Mais qu'est-ce qu'on peut y faire ?

Rien.





## Nul n'est prophète

Il y a deux émigrés marocains. En fait, ils ont un métier. Ils font des faux plafonds en plâtre. Des spécialistes, ils font un boulot spécial. Et ils ont payé pour venir en Europe. Ils ont vu comment ça se passait ici et ils sont partis en Algérie. Ils ne veulent plus d'Europe mais ils ne veulent plus retourner au Maroc. Ils sont partis en Algérie.

En fait, ils ont fait connaissance ici. Et ils se sont fait passer pour des Algériens et on les a expulsés en Algérie. Du coup, ils cherchent du travail là-bas. Et comme ils avaient fait des connaissances, ils en trouvent. Mais juste avant de rentrer en Algérie, ils se font pincer par les flics. Donc garde à vue, pendant quarante-huit ou soixante-douze heures. Tous les matins, on leur donne le p'tit déj, un petit morceau de pain, un fromage, du café au lait, ce qui est normal ici. Comme le repas de midi et du soir. Quand ils sortent, ils commencent à travailler. Arrive un contrôle de papiers, ils se font arrêter par la gendarmerie algérienne – en fait, ils se sont fait dénoncer comme quoi ils étaient marocains. Donc ils se font expulser au Maroc, et du coup, ils arrivent à la gendarmerie royale du Maroc. C'est un pays entre guillemets qu'ils disent "droits de l'homme" et tout ça... Ils ont fait une garde à vue de quarante-huit heures, et ils n'ont eu ni café ni repas de midi ni repas du soir. Et je vous jure que c'est vrai, je l'ai pas inventée, c'est une histoire vraie. Je l'ai lue quelque part.

C'est juste par rapport à ce pays-là, qui dit...

Ils ont eu tout ça, en Algérie, en France, en Europe, ils ont eu des repas et tout. Ils arrivent chez eux, au Maroc, ils ont les flics qui parlent mal, qui les traitent mal ! Et je vous jure que c'est vrai. C'est pas des blablas.

**Richard**  
*Le Pontet*

# TROP GRAND POUR NOUS

Collectif



Lindt  
CHAMPS-ÉLYÉES  
NOIR





On est pas venus  
en France pour  
casser du sucre  
sur notre pays,  
le pays de nos  
grands-parents et  
de nos parents.

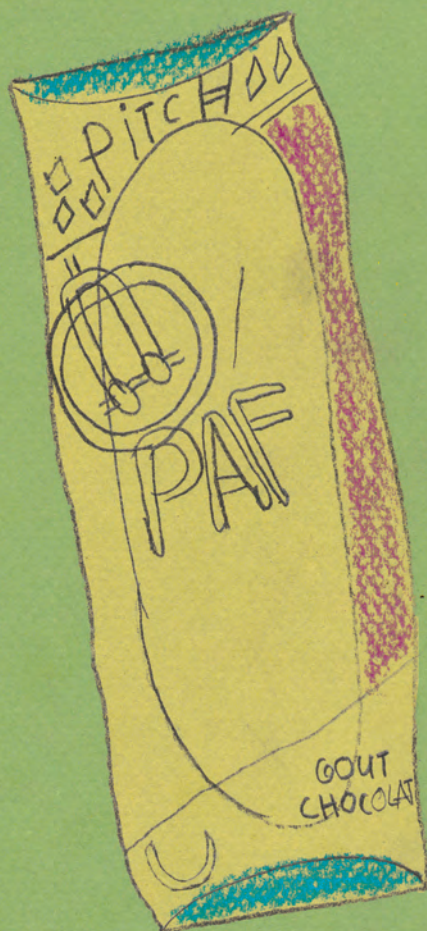
De ceux qui se sont battus  
pour lui. C'est un beau pays,  
avec de la solidarité, on aide  
le pauvre, on donne à manger  
à celui qui n'a rien, on lui  
achète des vêtements, on  
l'aide à se marier, et tout ça.

Mais la béquille est tordue,  
et ça vient de là-haut, on ne  
peut rien y faire.



C'est ceux qui dirigent qui sont fautifs. Et on n'y comprend plus rien. Même Bouteflika, il est pas si mal que ça. Il a bien travaillé non ? S'il était si mauvais, tu crois qu'ils l'auraient laissé à cette place ? Ils l'auraient changé... Même s'il est dans un fauteuil roulant et qu'il est handicapé, ça ne fait rien. Ce n'est pas lui le problème, c'est son entourage. Même s'il n'a pas fait que des bonnes choses, c'est vrai. Il n'a construit que des prisons alors qu'on a besoin d'entreprises et de travail...

Et quand on a joué ce match contre l'Égypte au Soudan, tu te souviens ? À ce moment là, tu pouvais avoir ton passeport en une journée et des avions étaient affrétés presque gratuitement pour qu'on aille se battre à l'épée contre les Égyptiens ! Et pourquoi ? Pour qu'on aille se battre pour notre pays ? Mais c'était une erreur, il n'aurait jamais dû faire ça, il n'aurait jamais dû envoyer ses enfants à la guerre... Ce qu'il a fait, là, c'est de la propagande, il s'est servi du football pour faire de la politique.



Mais il faut dire qu'en Algérie on n'est pas un peuple intelligent, on est un peuple froid, de vrais glaçons. Si on était intelligents on se serait soulevés depuis longtemps. Et tout ça c'est parce qu'ils nous ont tués avec leurs produits, leurs poisons, leurs drogues, les trucs qu'ils mettent, dans les jus de fruits par exemple, tu peux me croire. Parce qu'on a le sang très chaud en Algérie, mais avec

Si on était  
intelligents on  
se serait  
soulevés  
depuis  
longtemps.



leurs produits, on devient fatigués, sages comme des images. Et si tu bouges, tu prends deux ans de prison. Et c'est eux qui ont inventé le terrorisme, et ils peuvent le ressortir à n'importe quel moment pour nous calmer. Mais laissons la politique de côté, la politique c'est trop grand pour nous...



## L'avant et l'après

Avant je n'aimais pas lire. Je n'aimais pas écrire. Je n'aimais pas l'école. Je n'aimais pas grand-chose. La prison, elle m'a changée. J'ai davantage envie d'apprendre. Je lis davantage. Je m'intéresse à des choses auxquelles avant je ne m'intéressais pas. Avant, je n'étais pas capable de lire un livre. Je ne lisais que *Closer* – bon, le *Closer* je le lis toujours, mais maintenant je lis plein d'autres choses. Je m'investis plus.

La prison, ce n'est pas que l'école de la délinquance comme beaucoup de personnes le disent. Si on s'en donne les moyens, on peut reprendre le dessus. Et si on a envie de s'enfoncer dans le trou, je pense que le système carcéral peut s'en occuper, de te mettre bien au fond. Il faut dire les choses ! Si on n'a pas de force de caractère ici, on sombre vite. Pour moi, la réinsertion c'est nous. C'est nous qui nous donnons les moyens. Personne ne nous aide. Ils nous maternent beaucoup, ils nous mettent dans des boîtes.

Et après il y a des personnes qui progressent, d'autres qui régressent, d'autres qui stagnent. Moi je pense sortir du lot, je dis ça sans prétention. Parce que j'ai décidé de m'en donner les moyens. Si je m'étais écoutée, je ne serais pas comme je suis aujourd'hui. J'étais aigrie, je n'étais pas bien. On ne va pas dire mauvaise, mais déjà qu'on entre ici avec un problème dans la tête... Alors en plus, forcément, le fait de se retrouver enfermées... Avec des gens qui nous ouvrent la porte, qui nous ferment la porte, qui nous amènent à la douche, qui nous disent à droite, à gauche. On n'a pas forcément envie de supporter ça.

Alors on s'aigrit, on devient agressif. La moindre phrase de travers qui aujourd'hui me semble futile, avant je la prenais mal. Je n'avais pas de recul. Je me suis dit : Si ce n'est pas moi qui m'en sort, personne ne m'aidera à m'en sortir. Pour moi tout le monde était pareil, je faisais pas de différence.

Il m'a bien fallu trois ans pour comprendre que si je ne changeais pas, j'allais faire une détention catastrophique. Et c'est quand moi je me suis dit : Maintenant il faut que tu changes, que tout s'est mis à changer autour de moi. Les agents. Le regard des autres. Mais personne ne m'a aidée. Je m'en suis donné les moyens toute seule. J'entends souvent dire "En détention, il y a aussi la réinsertion", etc. C'est faux. Il n'y a pas de réinsertion. Si on ne décide pas de venir aux activités, si on ne parle pas entre nous pour se dire "Tu as vu, ça a l'air bien", personne ne viendra à nous. Personne ne viendra nous dire "Les filles, il faut vous motiver". Les propositions d'activités sont affichées, point. Et à chacune de se débrouiller. Si j'ai changé, c'est grâce à moi. Et à moi seulement.

Nass  
Marseille

## Le déclic

Le déclic, ça a été d'être transférée. J'ai passé dix-huit mois aux Baumettes, et puis j'ai été transférée en disciplinaire. Comme une personne dangereuse, incontrôlable. Alors que c'est faux. Je pense que c'était plus mon caractère grande gueule, le fait que je ne mâche pas mes mots, qui ne leur plaisait pas. Ça ne plaît pas en détention quelqu'un qui dit ce qu'il pense, même avec respect. Tout de suite, ça paraît hautain, agressif. Ils m'ont vite cataloguée, on va dire.

Sauf que dans une maison d'arrêt plus petite, à Nice, je me suis retrouvée avec des agents différents, des gens qui me disaient "Mais pourquoi tu ne vas pas à l'école ? Pourquoi tu n'essayes pas telle ou telle chose ?" Et j'ai vu que dans les maisons d'arrêt plus petites, les gens avaient plus le temps de s'arrêter sur toi.

Aux Baumettes, on discutait de magazines, de séries télé, de conneries, c'est tout. Là, comme c'était plus petit, ils voyaient que j'avais été transférée en disciplinaire, pour eux j'étais un peu un challenge. Et ils se sont rendu compte que je n'étais pas un challenge, il fallait juste qu'on me motive. C'est là-bas que je me suis dit : c'est vrai que je passe mon temps à ne rien faire, je ne lis pas, je ne m'instruis pas.

Je me suis dit que je n'allais pas refaire comme aux Baumettes, rester toute la journée à dormir, faire du sport et dormir. Je n'avais même pas le brevet.

J'ai passé un diplôme de remise à niveau, le CFJ, je l'ai eu. On m'a dit de tenter le brevet, pour moi c'était impossible le brevet. Je me suis inscrite et je l'ai eu avec mention ! Ça m'a donné confiance. J'étais loin de ma famille, j'étais seule à Nice, et en dix mois j'ai passé deux diplômes. J'étais fière. Je me suis dit : si je retourne aux Baumettes, je leur montrerai que j'ai changé. J'ai continué l'école, j'ai eu le CAP. Je me suis mise à travailler, alors qu'avant je ne voulais pas, je trouvais qu'on n'avait pas à travailler en prison. Maintenant je trouve ça valorisant, j'aime le métier que je fais ici, monteuse en bijoux.

À mon retour ici, ils ont vu que j'avais changé. Certains ont pris le temps et ils ont vu. Là-bas, même si j'avais eu des moments durs, finalement j'avais relevé la tête, j'avais repris confiance en moi. Confiance aussi en la détention. J'étais moins froide, moins fermée.

Je savais que les agents n'étaient pas tous pareils, que certains m'avaient aidée. À Nice, il y en avait qui venaient jusqu'à mon lit pour me réveiller et me dire "Allez vas-y. Debout. À l'école !" Quand on nous pousse vers le meilleur, ça motive. Tu es là au fond de ton lit à regarder *Les Feux de l'amour* et quelqu'un qui est pas obligé prend sur lui de venir te secouer... Sur le moment, j'étais fâchée, mais ça m'a fait rebondir. En quelques mois ça a tout changé.

Nass  
Marseille

# JE VEUX

Kristiano

Je veux avoir des papiers et un travail, tranquille ; cuisinier, c'est ce que je faisais avant d'être ici. Mais pour me marier et avoir des



enfants, ça, on verra plus tard, je suis encore trop jeune.  
Pour l'instant je pense au boulot, gagner un peu d'argent et  
partir en vacances au pays. Mais je ne resterai pas longtemps là-  
bas, la vie est trop dur, la mentalité est trop différente d'ici.



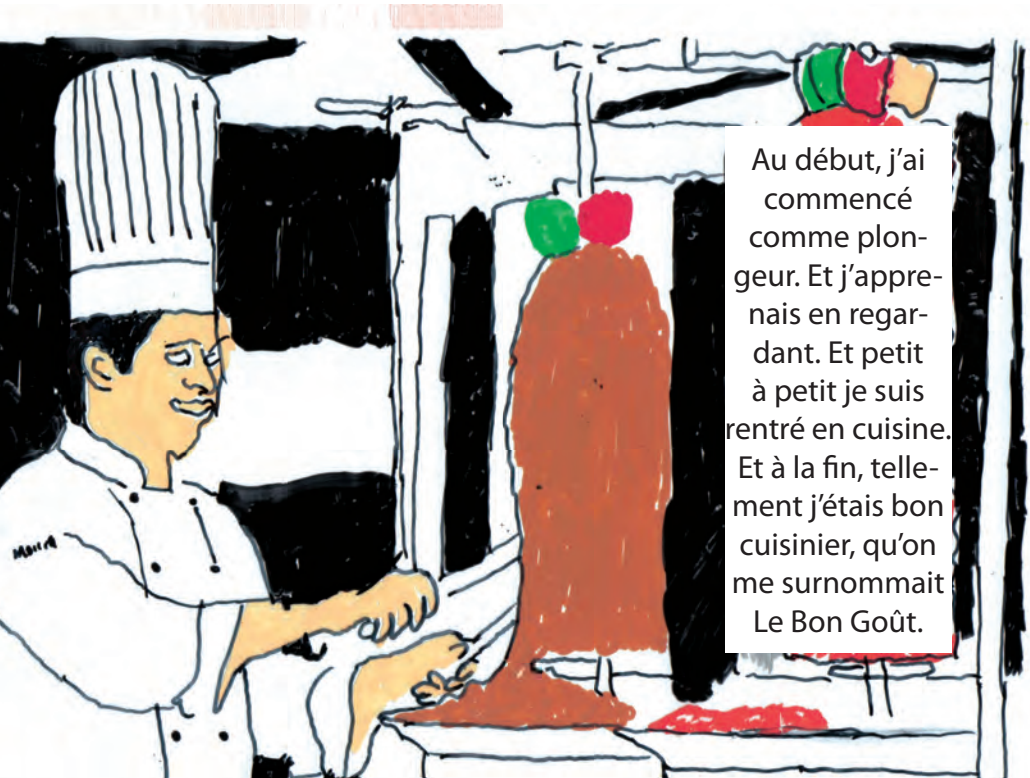
# LE BON GOUT

Manou

J'ai arrêté l'école à 13 ans. Mais j'ai un métier, c'est cuisinier. Je sais tout faire, des crêpes, des gratins, des paninis, des cordons bleus, toutes sortes de plats, des plats tellement beaux que t'as envie de les prendre en photo avant de les manger. J'ai appris à cuisiner dans un snack, le Seven, le meilleur snack de Annaba. Y avait un de ces mondes ! Et des super sandwiches.



Y en avait un qui s'appelait le sandwich égyptien, il avait un succès fou.



Au début, j'ai commencé comme plongeur. Et j'apprenais en regardant. Et petit à petit je suis rentré en cuisine. Et à la fin, tellement j'étais bon cuisinier, qu'on me surnommait Le Bon Goût.



Quand je sors d'ici, je reste un mois à Marseille, à peu près, pour régler mes affaires, et après je change tout, je change de collègues, de pays, de ville. Je partirai en Belgique, à Bruxelles pour trouver un travail honnête. Ou en Suisse. Parce que si tu sors et que tu restes là, à Marseille, c'est couru d'avance : tu vas revenir en prison.



Mais la première des choses, la plus importante, c'est de m'occuper de ma broche. Parce qu'en prison ils m'ont amené à l'hôpital et le docteur m'a dit "Il faut que tu te fasses opérer et que tu restes quatre mois sans marcher. Et un an de rééducation». Parce que ma broche, elle fait cinquante centimètres et elle est toute tordue, j'ai le fémur complètement cassé.



Mais la douleur, ça va, je me soigne à l'huile d'olive et au miel...

## Les mauvaises fréquentations

Bien sûr, j'en ai eu des amours. Mais ils ne m'ont pas fait du bien. J'ai toujours eu des mauvaises fréquentations.

Que ce soit sur le plan amoureux ou avec les copines, chaque fois je choisisais des personnes en détresse. En détresse socialement. Dans le système. Parce que j'avais ce côté un peu trop gentille, un peu *nia*, comme on dit en arabe – *nia*, ça veut dire gentil, en arabe.

J'oubliais mon propre intérêt, je me mettais au service des autres.

La copine, elle ne travaillait pas – même si elle me disait qu'elle allait travailler –, elle consommait de l'alcool, elle n'était pas stable. Mais je passais dessus, je pensais : c'est pas grave.

Avant, je me disais : il faut donner une seconde chance aux gens. Je croyais en eux, à l'amitié, à l'amour. Mais en fait, je ne choisisais pas les bonnes personnes. Il y a des gens qui n'avancent pas. Alors maintenant, c'est obligé, je me recentre sur ma famille.

La famille, il n'y a que ça de vrai.

**Chanez**  
*Marseille*

## Des disputes de l'au-delà

Ici aux Baumettes, c'est violent. J'ai fait trois prisons pour la même peine, trois prisons en un an. J'ai été à Nîmes et à Perpignan avant de venir ici. Et je peux le dire : verbalement, physiquement, c'était pas aussi violent.

Ici les filles sont plus agressives, ça part tout de suite en bagarre. Pour rien. Pour des choses à chaque fois, franchement... des choses de l'au-delà ! Des trucs de merde.

Quand on est non-violente comme moi, c'est difficilement supportable. Ça angoisse. Deux personnes qui s'agressent, ne serait-ce que verbalement, pour moi, c'est dur. Je n'ai pas été habituée à cette violence. Je ne suis pas armée pour y répondre. Et puis je ne veux pas. Ce n'est pas mon truc. Ce ne serait pas moi.

Moi quand je suis énervée, je ne crie pas, je pleure. Ici, dès le réveil ça démarre. Encore ce matin, à sept heures, j'entendais deux filles qui se disputaient. J'entendais les cris "Non ! Mais non ! Oh et puis j'en ai maaarre !" De bon matin, c'était parti.

**Laure**  
*Marseille*

## Je n'entre plus dans les bagarres

Grâce à ma famille, je ne me bats plus. Je résiste aux attaques, je laisse tomber. Si on me parle mal, je m'en vais, je n'entre pas dans le jeu.

J'ai peur de moi-même, de faire du mal à la personne, que ça me fasse une deuxième histoire. J'ai une violence en moi, il ne faut pas qu'elle sorte.

Quand on m'agresse, je suis déçue que la personne m'attaque. Comme ce matin, quand on a pris l'ascenseur parce que le système d'ouverture des portes ne marchait pas. Une fille m'a dit "Ne me parle pas, je me suis mal réveillée. Et puis en promenade, tu parles jamais avec moi". C'est une folle, celle-là ! Je fais "Pourquoi tu parles pas avec moi toi non plus ? Je me suis mal réveillée, moi aussi". La surveillante s'est inquiétée "C'est bon ? Je peux vous laisser seules dans l'ascenseur ?" J'ai dit "C'est bon, surveillante, on va descendre et y aura rien. On ne parle plus ensemble, c'est tout".

J'ai fait des progrès, j'ai quand même trente-et-un ans. Si j'avais été plus jeune, je l'aurais prise à coups de poing dans l'ascenseur, pour rien. Au final, pour rien. J'aurais mis tous les nerfs de ma vie et de mes quinze ans sur elle. Parce que c'est dur d'avoir pris quinze ans. J'ai trop peur de ramollir. De trop prendre goût à dormir.

Pour nous, trop dormir, c'est un piège. S'adonner à la télé non plus, ce n'est pas bon. Alors je m'active comme si j'étais dehors et je bois café sur café.

**Chanez**  
*Marseille*





## DANS LE MIROIR

Moi, j'ai un tatouage pour me souvenir du fils de ma sœur. Là, dans, le cou. Il y a écrit "Ange", pour Angelo, il s'appelle comme ça le fils de ma sœur. Il a deux ans et je pense toujours à lui et à ma sœur quand je me regarde dans le miroir. Ils sont en Roumanie et ça fait longtemps que je ne leur ai pas parlé.

*Haidouk*



## L'amour des miens

Pour moi, l'amour, c'est celui des miens.

Mes sœurs, ma mère, mon père essayent de me réconforter comme ils peuvent et je sais que je dois tenir le coup pour eux aussi. Je n'ai pas le droit de les décevoir, ils ont beaucoup fait pour moi. Ils m'ont trop soutenue, pendant un an de préventive. Ils se battent encore aujourd'hui, même après ma condamnation. Ils ont fait beaucoup de frais, parce qu'ils croient encore en moi.

Aux parloirs, ils me ramènent des nouvelles du dehors et c'est vrai que ça me remonte un peu le moral. J'ai quatre sœurs. Certaines sont bavardes, d'autres non. Quand je lui demande comment ça se passe, ma sœur aînée me répond "Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je fais mes trente-cinq heures. Ça fait dix ans que je fais toujours la même chose, de quoi tu veux que je te parle ?"

Après, mon autre sœur vient et elle m'apporte de la fraîcheur, l'air du dehors. Elle me raconte "Oui, on va aller à Miami, on va aller aux îles Canaries". Ça fait du bien de savoir qu'ils ont des projets, qu'à l'extérieur la vie continue.

**Chanez**  
*Marseille*

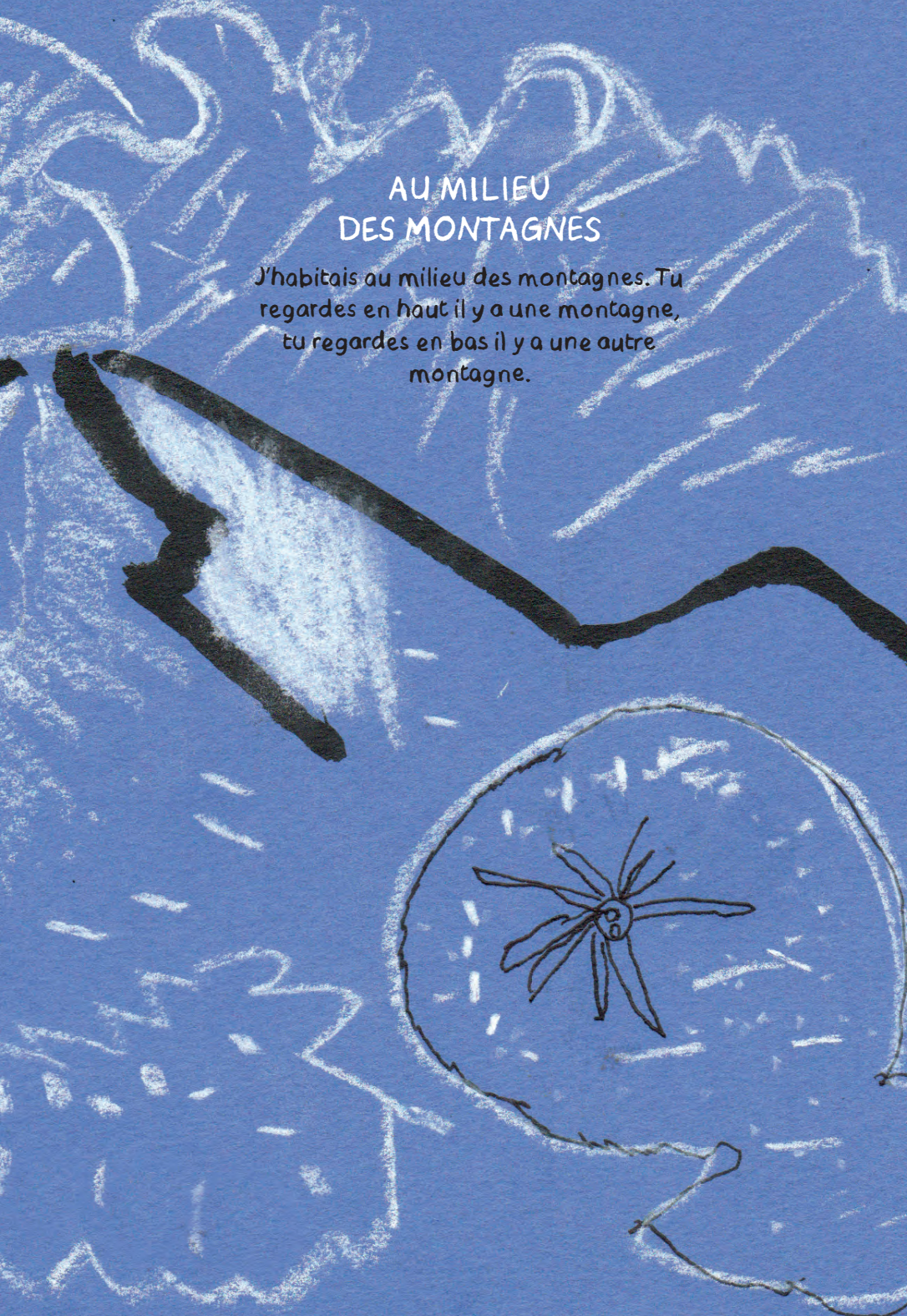
Haidouk





## AU MILIEU DES MONTAGNES

J'habitais au milieu des montagnes. Tu regardes en haut il y a une montagne, tu regardes en bas il y a une autre montagne.



Haidouk





## C'EST PARTI !

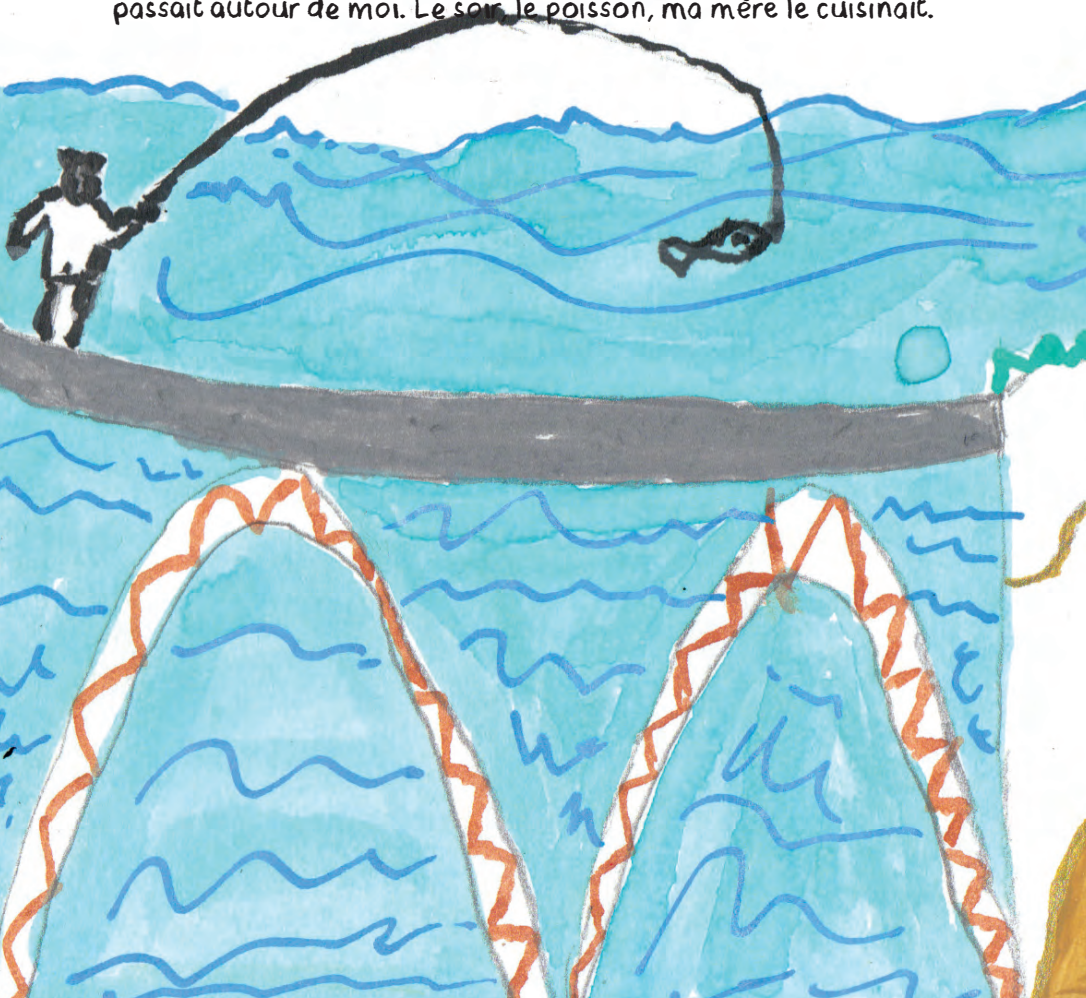
J'avais une grande luge. Je me mettais sur le ventre, mon collègue assis sur moi, et c'est parti ! On glissait, glissait, glissait ! Et on tombait. Je ne me faisais pas mal parce dans la montagne il y a... Comment ça s'appelle ? Tout blanc et... Ouais, c'est ça, la neige, en roumain c'est "sapad", il y avait beaucoup de neige.

# Zinga

## LA PÊCHE

J'étais petit, à l'école primaire, on jouait avec des amis du quartier. On partait à la plage à côté de mon quartier, à Casablanca, on jouait au ballon. Tu as vu la mosquée, la grande mosquée ? J'habitais à côté, à deux pas de la mer. On pêchait des poissons, beaucoup de poissons, cabaila, caracol. Tu connais caracol ? C'est un coquillage, un escargot, oui, c'est ça. Et le rotal aussi. Avec la canne à pêche.

Au ramadan, je partais au port de Casa, je pêchais toute la journée jusqu'à l'heure de manger. J'avais un gros joint, de la musique et je me concentrais, je n'écoutais pas tout ce qui se passait autour de moi. Le soir le poisson, ma mère le cuisinait.





Il y a un terrain au milieu de mon quartier et chaque jour on jouait au foot contre d'autres quartiers. On jouait pour de l'argent, 1 euro, 50 centimes.

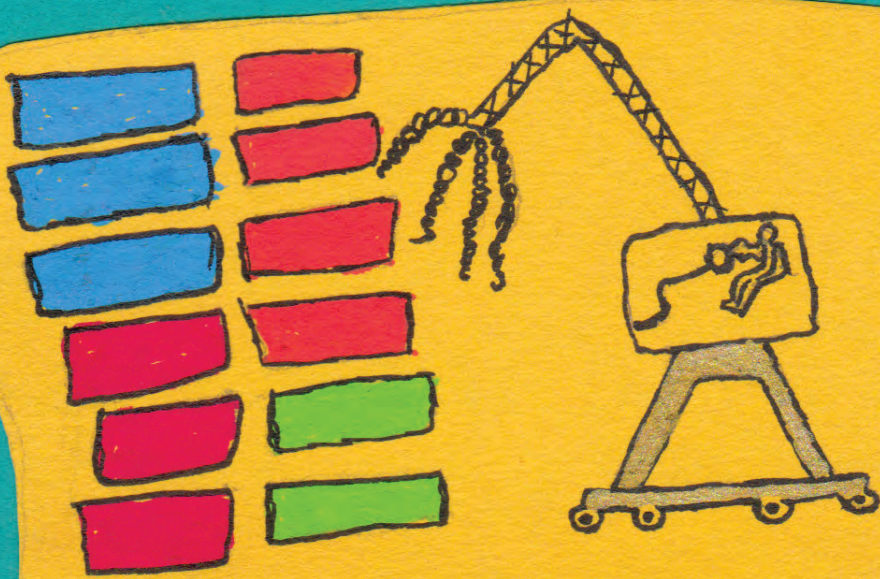


L'école ? J'ai fait l'école primaire et après le collège jusqu'en troisième année. Mais je faisais rien, je fumais beaucoup de shit, j'entrais dans la classe, comme ça, je rigolais, le prof il parle et moi j'écoute pas. Après le prof il me disait : «ramassez vos affaires et sortez». Et moi j'étais content de sortir pour fumer. Après j'ai arrêté l'école.





Après, je descendais au port, pour venir en Europe.  
Toute la journée je dormais et la nuit je parlais pour  
le port. Cinq - six mois plus tard, j'étais en Europe.







## **CHAPITRE 3**

### **ENTRE NOUS**

## **Ceux qu'on n'attendait pas**

En prison, on rentre seul, on ressort seul. Et on se rend compte de qui est vraiment là pour nous soutenir. On se rend compte de qui est là pour nous enfoncer. Des personnes qui sont là du début jusqu'à la fin, il y en a très peu. Alors que dehors, on a tout le monde, on a Facebook et tout. On croit que.

Mais quand on est vraiment dans la merde, moi qui suis jeune, en fait je m'en rends compte : il n'y a plus que la famille. Et un ami. Un ami dont, honnêtement, jamais je n'aurais cru qu'il serait là. Ça m'a surpris quand il est venu au début. J'en ai pas trop tenu compte, je me suis dit qu'il allait pas tenir. Pourtant, du début jusqu'à la fin, il aura été là. Et il a soutenu mes grands-parents, en plus.

Il vient chaque fois de Montpellier. Je ne veux pas trop en dire sur lui. Je n'arrive pas trop à parler de ma vie privée. Quand je suis dehors non plus. En tout cas, je n'aurais jamais pensé qu'il serait là. C'est souvent les personnes qu'on n'attendait pas qui sont là.

**Mélanie**  
*Marseille*

## De la bienveillance

J'ai passé quatre mois à l'UHSI, l'Unité hospitalière du service d'insertion, à l'hôpital Nord. Là-bas, on rencontre des personnes bienveillantes, bien qu'on soit détenue. L'approche avec les surveillants n'est pas la même qu'en détention. Là-bas, ils te disent madame. Vous ne pouvez pas savoir ce que ça fait de se faire appeler madame.

Là-bas, j'ai subi quatre opérations, dont une très lourde, qui a duré cinq heures. Une opération pour quelque chose qui m'est arrivé ici et qui n'est pas une maladie... C'est dur. J'ai eu trente-trois points de suture. Le jour de l'opération, tu es là sur ton lit, menotée, entravée. Le brancardier vient te chercher, entouré de deux surveillants, la main sur le pétard, au cas où... Mais toi, qu'est-ce que tu peux faire ? Tu descends au bloc opératoire, ils t'ont fait la première piqûre, ils t'ont enfourné le premier cachet, tu es déjà dans le coltard. Tu te demandes pourquoi ils portent des gilets pare-balles... Tu t'endors.

Et quand tu te réveilles, qu'est-ce que tu vois ? Encore des bleus. Parce qu'ils sont habillés en bleu, avec le gilet pare-balles. Ils sont là, ils te regardent, ils te demandent "Ça va va ?" Tu es encore groggy, alors tu dis oui. Du regard, tu cherches ton mari. Mais non, tu n'as personne à tes côtés. La juge d'application des peines a refusé que ton mari vienne pour t'accueillir au réveil. Tu es là, tu poses ton regard sur la surveillante et tu réponds "Oui, on peut monter, ça va aller".

Alors on te refout les menottes, on te remet les entraves, on te remonte dans la chambre. Et là-haut, on te passe du brancard au lit, on t'enlève les menottes et l'infirmière te dit "Ça va aller ?" Et tu réponds toujours oui, même si tu as envie de dire non. Tu as beau être à l'hôpital, tu n'auras personne pour te passer le bassin. Les infirmières ne peuvent pas, parce que ta chambre est fermée à clé.

C'est là que j'ai eu la chance de rencontrer Karine, qui était elle aussi hospitalisée. Là-bas, on a une heure par jour pour sortir un peu de la chambre, se retrouver dans une salle avec une activité.

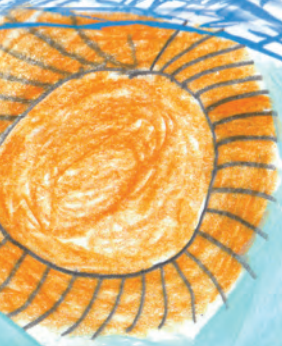
Il n'y a pas de promenade ni rien.

Karine était là, dans la salle. C'est une fille bien, qui m'a fait rire. Aujourd'hui, elle est en centre de détention et moi en maison d'arrêt, mais on s'écrit tous les jours. Elle me fait rire, elle est super. C'est une fille qui a des valeurs humaines extraordinaires. Elle est d'une douceur... Elle est à l'écoute. Rien que pour ça, je remercie l'UHSI. Voilà. Karine, c'est une amitié que j'ai rencontrée en prison et c'est quelque chose de très fort pour moi. Merci d'être là.

*Sylvie  
Marseille*

Mirzo





## UNE SEULE CHOSE IMPORTANTE

J'ai tout laissé au Maroc  
en partant. Il n'y a qu'une  
seule chose importante  
pour moi, c'est ma mère.  
C'est tout...





## Le jour où les surveillants ont posé les clés

Il vient d'y avoir cette grève des surveillants. J'ai tendance à être claustrophobe, mais là, j'étais encore plus angoissée parce qu'on ne voyait arriver personne. J'avais peur, très peur. Et la seule chose qui me reconfortait, c'était d'entendre les autres hurler. Ce que je ne peux pas supporter en temps normal – entendre les gens crier – avait pour moi un côté rassurant : je ne suis pas seule.

Tout le monde craquait, parce qu'on était enfermées nuit et jour depuis que les surveillants bloquaient la prison. Ça hurlait aux fenêtres et ces hurlements me faisaient du bien. Les filles criaient pour avoir des nouvelles des copines, mais aussi parce qu'elles pétaient les plombs, à juste titre, pour protester. Il n'y avait plus rien, plus de promenade, plus rien. Ils nous donnaient à manger, encore heureux. Ils nous filaient le repas à deux heures au lieu de midi, puis ils refermaient la porte aussi sec.

Il y a eu des crises d'angoisse, des crises de manque parce que la dose de méthadone n'avait pas été distribuée à temps. Je me disais : S'il y a un problème, on meurt. Moi automatiquement, je me suis dit : Putain je vais mourir sans avoir serré mes enfants une dernière fois dans mes bras. Il y en a eu pour dire "On va mettre le feu, comme ça ils viendront. – Mais non, je répondais. Si tu mets le feu, ils ne vont pas plus venir et on va toutes crever, pour le coup. Parce qu'ils s'en foutent, de nous." Il y en a une qui a quand même foutu le feu dans la cellule en dessous.

La sensation, c'est qu'on était comme des animaux abandonnés. Nos familles voyaient les infos à la télé, elles paniquaient sans pouvoir nous joindre. Moi je dis qu'ils ont vraiment de la chance qu'il n'y ait eu personne qui y soit resté. Chez nous, ça n'a duré que trois jours. Ailleurs ça a été bien pire, il paraît. Ça a quand même duré du mardi dix-sept heures jusqu'au vendredi matin.

Laure  
Marseille

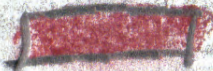
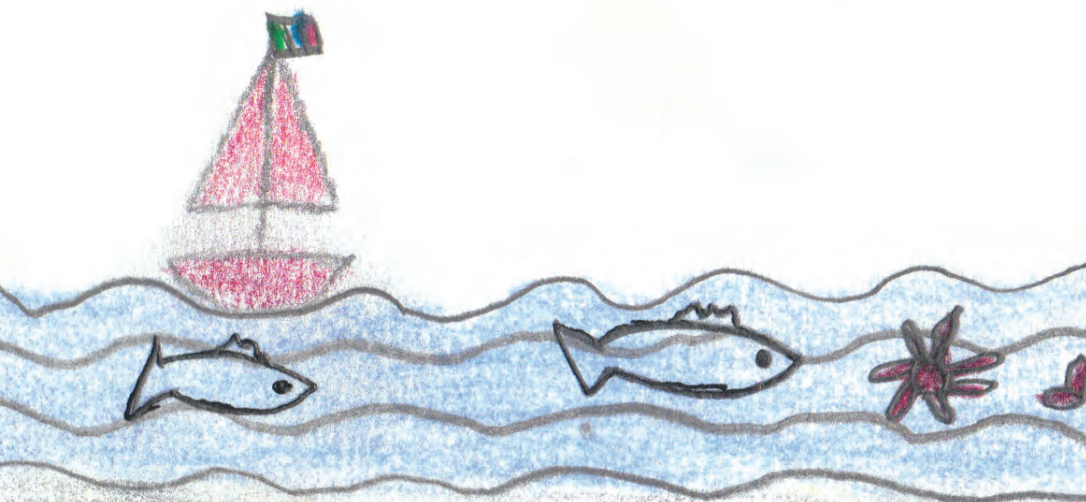
Ramzasso





## TRANQUILLE

Les souvenirs, ça marche avec les amis, les bons collègues ! On allait à la plage, tranquille, bien, les soirées, la musique, la danse, et on parlait de tout et de rien.



## Ici, être seule, c'est une liberté

En prison, être seule, c'est une liberté. Tu peux allumer la télé quand tu veux, prendre une douche sans demander à personne, prier tranquillement sans déranger l'autre. Tu peux faire tes besoins sans penser à l'odeur. Tu peux parler à la voisine d'une fenêtre à l'autre quand tu le désires.

Maintenant, je suis moins soumise, parce que quand on est en cellule à plusieurs, on est obligée de s'adapter, prendre l'opinion des autres, faire gaffe à leur mode de vie. Il faut quand même prendre beaucoup sur soi et ça finit vite en dispute. Ça arrive assez souvent, les disputes. Après ça passe, mais ça rajoute une tension en plus à la peine qu'on doit effectuer. J'ai été en préventive en 2015, j'ai supporté pendant trois mois, mais à la fin je n'en pouvais plus.

Certaines étaient des voleuses, ça fait des problèmes, des conflits. Tu parles et tes propos sont répétés au dehors, alors que ça devrait rester en cellule. Être à plusieurs, c'est un moins, pas un plus. À part si on a cette mentalité de gamine où on cherche toujours à rigoler. Ça peut être bien si la personne qui partage la cellule avec toi est joviale. Ça peut faire passer plus vite la peine, mais ça dépend trop de sur qui tu tombes.

Au début, j'étais avec une fille qui était là pour stupéfiants, alors que moi j'étais là pour une affaire de sang. Je ne pouvais pas regarder les séries qu'elle kiffait. Les crimes, les enquêtes, les faits divers, les meurtres, ça me rendait malade. Du coup, pour choisir les programmes télé, on faisait une semaine chacune. Mais quand c'était mon tour elle n'était pas contente, alors elle prenait ses cachets et elle dormait. Ce qui est difficile aussi, c'est d'avoir sa cantine exposée. On ne reçoit pas toutes la même chose et ça fait des jalouses.

Je me souviens d'une autre codétenue : quand je rangeais, elle passait derrière et elle rangeait d'une autre façon. Elle faisait un trou dans le bouchon de ma bouteille d'eau minérale pour dire qu'elle était à elle. Moi je m'en fous, ce n'est que de l'eau, mais à la longue c'est pénible.

**Chanez**  
*Marseille*

## La solitude, c'est pas donné à tout le monde

Dans l'absolu, il faudrait que la personne en détention soit seule.

Je trouve qu'être seule, ça permet que quand tu sors de ta cellule, tu profites de ton quotidien avec les autres, tu es plus communicative. Parce que quand tu es avec des filles en cellule, tu n'as pas forcément envie de parler quand tu sors. Ça va te soûler. Je monte on me soûle, je descends on me soûle.

Alors que si tu es seule, dans la cour tu es capable de prendre tous les problèmes des autres, parce que quand tu remontes, tu as la liberté de les laisser devant la porte.

Après, ne penser qu'à soi, ce n'est pas donné à tout le monde. Il y a des gens qui ne supportent pas la solitude en prison. Il y en a qui sont fragiles, qui sont suicidaires, qui n'ont pas la force de caractère pour résister. Ils ont toujours envie de discuter, ils ne se sentent pas bien, mais c'est à double tranchant. La personne qui est à tes côtés, elle va te donner des conseils, mais ce ne sont pas forcément les bons. Si tu viens d'arriver, tu ne connais pas la prison, tu es obligée de te calquer, de te dire que le conseil qu'on te donne, c'est la meilleure solution. Tu peux vite doubler, tripler ton temps de détention. Ça peut vite être l'école de la délinquance.

Tu peux tomber par exemple, sur une personne qui est là pour trafic de stupéfiants ou escroquerie, et toi tu es là juste en tant que voleuse de carte bleue.

Du coup, il vaut mieux être seule. En promenade, si les grandes gueules racontent des conneries, il va toujours y avoir quelqu'un pour les remettre à leur place.

**Nass**  
*Marseille*

## La promenade d'une star

Je vais vous raconter ma promenade d'hier... Non attendez, ça va vous faire rire à la fin !

Je n'étais pas sortie depuis septembre 2017 ! Pas parce que je ne pouvais pas, non, je suis en centre de détention ouvert. Mais parce que je vaquais à mes occupations, à autre chose que la promenade.

Pour moi, la promenade, ce n'est pas très important. Sauf qu'hier, je ne sais pas ce qu'il se passe, révélation, je reviens du travail et, après avoir fait mon ménage, je décide d'y aller. Avant de descendre, je me dis : J'espère qu'il n'y aura personne. Je prends deux magazines, deux *Cosmo*, mes cigarettes, ma pochette et je descends.

Au portail, l'agent me demande si ce n'est pas une blague, si je descends vraiment. Parce que je ne descends jamais.

Là, je descends les escaliers. La chef : "Vous allez vraiment en promenade ? – Oui, je vais vraiment en promenade". Je descends. "C'est une erreur ? – Non, c'est moi. – OK. – Je vais en promenade."

Dans la cour, je me rends compte que je suis seule. Je me dis : Ah, je suis seule. Je vais pouvoir marcher, être tranquille, ne pas voir de monde. C'est rare d'être seule en promenade. Sauf que je vois des regards qui m'observent à travers les miroirs, enfin... les barreaux. Je me demande : Mais c'est qui qui me regarde ? C'est qui qui me regarde ? Et là tout le monde se met à me parler. "Aah, elle est sortie, Nass. – Aah, enfin. C'est cool !"

J'ai l'impression d'être une star qui débarque de quelque part. Il y a une arrivante, une fille qui vient à peine de monter en cellule, qui me demande à sa fenêtre "Tu me donnes une cigarette ?" J'ai l'impression que même seule, je fais quand même une vraie promenade. Parce que tout le monde me parle. Tout le monde.

Et à la fin, avant de remonter, une fille me voit "Oh, il fallait me le dire que tu descendais !" Une autre me dit "Oh, putain, Nass, pourquoi tu m'as pas dit que tu venais ?" En remontant, un chef s'étonne "Je croyais que vous étiez dix, en promenade ! Tout le monde était à la fenêtre en train de parler !" Je lui dis "Normal, c'est rare quand je vais en promenade. – Ah, ben putain, vous êtes aimée, vous ! – Bé ouais, je suis aimée."

Je monte les escaliers et en arrivant devant ma cellule, j'entends de loin "Oh, tiens, voilà la plus belle !" Alors le chef répète "C'est pas possible comme vous êtes aimée !" Je marche encore, j'entends une autre qui me dit "Quoi, tu as été en promenade et tu me l'as pas dit ?!" J'ai fini par répondre "Mais enfin, j'ai pas à vous prévenir si je vais en promenade, quand même !"

Nass  
Marseille

# Midou LA CHAÎNE DE MON POTE



Il y a une chaîne que j'ai laissée au greffe en arrivant. Elle est à un pote à moi, c'est comme mon frère. Et dessus est écrit le prénom de sa mère. En fait, sa mère lui a envoyée, et comme

on était tout le temps ensemble, il me l'a donnée, je l'ai mise, et il m'a dit «garde-la».



Et quand je parle avec sa mère, je lui dis «la chaîne, c'est moi qui l'ai». Cette femme, c'est comme ma mère... C'est une chaîne en argent avec un carré où il y a écrit son prénom. Je l'ai depuis le mois de janvier de l'année dernière. Mon copain, il est dehors maintenant.



## **J'ai deux pères**

### **Il réparait mon vélo sur le balcon**

Quand on est jeune, on se dit que la normalité de la vie de famille c'est papa, maman, frère et sœur. Mais cette vie de famille-là, tout le monde ne la vit pas. Moi je l'ai vécue, mais pas comme je l'aurais souhaitée. Tout avait l'air simple. Tout allait bien. J'étais une petite fille à papa en sécurité. Mon père m'aimait, me couvrait, me protégeait. J'étais très complice avec lui.

Et puis je me suis mise à entendre des paroles de-ci de-là autour de moi : "Cet homme, c'est pas vraiment ton père, tu sais." Pour moi c'était impossible. Un jour je lui ai posé la question : "Papa, c'est vrai que t'es pas vraiment mon père ?" Je me rappelle, il était occupé à réparer mon vélo sur le balcon de l'appartement. Je revois son visage sans voix. Ses pleurs ensuite, enfermé dans la salle de bains. Lui qui m'avait toujours aimé comme sa fille.

Je me demanderai toujours pourquoi personne ne m'a dit la vérité. Que je n'aie pas aujourd'hui à en vouloir à mes proches. Que je ne commence pas ma jeunesse sur des mensonges. J'aurais tout de suite su qui j'étais, d'où je venais. Même si au fond, à mesure que les années passent, je m'en rends compte : ça ne change rien. Mon père, c'est lui. C'est lui qui m'a élevée, qui m'a aimée.

Je l'ai perdu trop tôt, mais il m'a laissé des souvenirs inoubliables. Je garde son nom et son visage. Et surtout maintenant je le sais : l'amour d'un père, ce n'est pas biologique. C'est le cœur qui compte.

### **Tu as vu, c'est ma fille**

Mon père et ma mère s'aimaient. Simplement mon père voulait vivre à Paris, ma mère non. Finalement, il est parti seul. Je suis restée avec ma mère à Marseille. Je n'ai que quelques souvenirs de lui après son départ. Ma mère a appris qu'il s'était remarié là-bas, qu'il avait des triplés. Elle ne me laissait pas trop aller le voir, elle était sûre qu'il allait m'oublier, mais non. Je suis allée quelquefois en vacances chez lui près de Paris, à Villiers-le-Bel, où il vivait avec sa nouvelle famille.

Là-bas il était devenu pompiste. Un jour où j'étais là, un client, un ami à lui, est passé. Mon père lui a dit "Tu as vu, c'est ma fille. C'est fou comme elle me ressemble, non ?" Il me mettait comme une princesse devant les gens. Il disait "Tu as vu comme elle est belle, comme on a le même visage ?" C'était comme un jeu, une façon de se rassurer, de me rassurer aussi. Moi, j'étais assise dans la réserve à compter les pièces pour les mettre en rouleaux, je l'entendais et je riais, je me disais : Mais qu'est-ce qu'il raconte, il ment, il sait que ce n'est pas vrai. L'autre a répondu "Trop. Vous vous ressemblez trop". J'ai pensé qu'au fond c'était vrai. Je me suis

dit : Il a raison, il est tellement beau. C'est vrai ce qu'il dit, on est tous les deux beaux. Il ne m'avait pas faite, mais il était beau mon père.

Je me souviens comme hier du jour où il m'a donné mes premières pièces d'euro. C'était fini, les francs. Il m'a donné quelques pièces. Des euros tout neufs. Pour moi c'était énorme.

Un autre jour, j'ai fait un cauchemar, un des seuls dont je me souviens. Mon père est arrivé en courant dans la chambre. "Qu'est-ce que tu as ? – Rien, j'ai dit. – Si, tu as crié mon nom dans ton sommeil."

Il était très beau. Je n'ai pas besoin de photo pour revoir parfaitement son visage. J'ai su beaucoup plus tard qu'il était plus jeune que ma mère. Qu'il avait quinze ans de moins qu'elle. J'ai dit à ma mère "Oh, maman, tu étais cougar à l'époque, dis donc !" Elle m'a répondu "Oui, mais tu as vu comme ton père était beau quand même ?" J'ai dit "Oui, c'est vrai".

### **Le jour où mon père est mort**

Mon père était dur pour ce qui est de la scolarité. Il ne pouvait pas appeler sur le fixe de chez ma mère, ma mère refusait, sans doute parce qu'elle était un peu jalouse de la complicité que j'avais avec lui. Alors il appelait chez le voisin de palier, qui connaissait bien mes deux parents et jouait le rôle d'intermédiaire. J'allais tous les matins chez le voisin pour lui parler.

Un matin vers huit heures, avant que j'aie en cours, il m'a appelée et il m'a grondée à cause d'une mauvaise note que j'avais eue à un contrôle. Il était très énervé. L'école, pour lui, c'était plus que tout. J'ai raccroché, je suis allée en cours. La matinée est passée, l'heure du déjeuner est arrivée. Au lieu de rentrer chez moi, peut-être parce que j'avais inconsciemment senti quelque chose, je suis allée chez ma tante, la sœur de mon père, qui habitait dans le même bâtiment, quelques étages en dessous. Et là, en arrivant devant le bâtiment, je vois un voisin, un ami d'enfance, qui me regarde avec peine. Je ne relève pas et j'entre.

Là je vois beaucoup de larmes, beaucoup de monde. Ma mère, mes sœurs, mes cousines me dévisagent. Et là ma tante m'annonce "Nana, ton père est mort." Je demande "Lequel ?" Tout le monde se tait. Ils savaient tous que mon père, c'était comme mon meilleur ami. Même si ce n'était pas mon père. Ils savaient que dès que j'aurais compris, la première fenêtre que j'allais voir, j'aurais envie de sauter à travers. Ça n'a pas loupé. J'avais envie de mourir.

Je me disais : C'est ma faute. Je me disais : C'est à cause de moi, il s'est mis en colère, ça l'a tué. En fait non. Il avait eu une crise d'asthme. Je me disais : Ce n'est pas normal, on ne meurt pas d'une crise d'asthme. Jusqu'à présent mes sœurs sont toutes asthmatiques et aucune d'elles n'est morte. Mais il avait eu une crise trop forte.



## **J'ai compris que tout le monde savait**

Quelques heures plus tard, chez le même voisin, mon père biologique m'a appelée. C'était la première fois que je lui parlais. Il m'a dit "Ne pleure pas, il ne faut pas, ce n'était pas lui ton père". Comme s'il était soulagé. Comme si tout d'un coup l'autre lui laissait la place.

Je savais que j'avais un père biologique, mais je ne savais pas qui c'était. C'est seulement ce jour-là que j'ai réalisé que c'était la même famille, entre guillemets. Que tout le monde se connaissait. Que même notre voisin le connaissait. Ce père, il ne m'a pas élevée, il n'a jamais rien fait pour moi, ni pour me voir. Même s'il avait voulu me voir, je ne pense pas que mon père l'aurait laissé.

Lui aussi vivait près de Paris, à Poissy. Il n'a jamais été avec ma mère. Ç'avait juste été un flirt. Et je suis là. Quand il m'a dit au téléphone "Ne pleure pas", je suis restée bouche bée. Les autres m'ont calmée, m'ont dit "Ne le prends pas mal. Sans doute que lui il est un peu content, ça va lui permettre de reprendre sa place". Sauf qu'il n'a jamais repris sa place.

Sincèrement, moi, en l'entendant au téléphone, j'étais à la fois un peu contente qu'il revienne, et en même temps je me demandais : Pourquoi maintenant ? Pourquoi il a fallu que mon père décède pour qu'il vienne enfin me parler ? Mon père est mort à midi, il a appelé à dix-sept heures. C'est que ça devait quand même lui faire quelque chose.

## **Le jour où j'ai vu mon père biologique**

Ça faisait quelque temps déjà que mon père, celui qui m'a élevée, était décédé. Mon père biologique est venu à Marseille. Il est venu chez ma tante, la sœur du père qui m'a élevée, dans le même bâtiment que celui où j'habitais avec ma mère.

Je suis passée par hasard chez ma tante, il était là. Sans doute qu'il était venu pour un peu rétablir les choses, montrer qu'il était mon père, je ne sais pas. Je suis entrée, j'ai vu sur son visage qu'il était étonné de me voir. Il m'a regardée comme si j'étais une inconnue. "Ça va ? – Ça va." Des gens m'ont dit "Tu le vois ? Eh ben, c'est lui ton père". J'ai dit "D'accord". On ne s'est pas plus parlé que ça.

À un moment il est parti. J'ai vu qu'il était venu avec une grosse voiture, un monospace. J'ai pensé qu'il devait avoir des enfants, pour avoir une grosse voiture comme ça. Il m'a dit "Attends-moi là, il faut qu'on se parle tous les deux. Attends-moi là, ne bouge pas, je reviens te chercher pour qu'on parle". Je suis restée chez ma tante. J'ai dit à ma mère "Il dit qu'il va revenir me chercher pour qu'on discute tous les deux". J'avais peut-être onze ou douze ans. Ma mère m'a regardée, elle m'a dit "Il t'a promis de revenir ? Et toi tu le crois ?". J'ai répondu "Oui, il me l'a dit, pourquoi tu ne veux pas le croire ? Il a dit qu'il voulait qu'on discute, qu'il avait des

explications à me donner". Elle m'a dit "Il ne va pas venir. Attends-le tu verras, il ne viendra pas". J'ai attendu. J'ai attendu. Jusqu'à minuit, je crois bien. Il n'est pas venu.

Mes sœurs me regardaient, personne ne disait rien. Au bout d'un moment, ma mère m'a dit "Je te laisse souffrir, comme ça au moins tu vois qui est ton père. Tu vois comment il est : il dit des choses et il ne les fait pas. Il a dit qu'il allait t'élever et il l'a pas fait". Elle m'a aussi dit ces mots "Ce n'est pas parce que ton père est mort que tu dois à tout prix en prendre un autre pour te consoler". Il n'est jamais revenu. Je ne l'ai pas revu pendant trois ou quatre ans, en fait.

### **Une semaine avec mon père biologique**

Un jour il est revenu, je devais avoir quinze ans. Il m'a dit "Allez, prends tes affaires, tu viens avec moi, on va sur Paris, je veux te montrer ma vie. Je veux que tu apprennes à me connaître. Je veux te parler. Je veux m'excuser".

J'ai pris mes affaires, je suis montée à Paris. Il m'a présentée à tout le monde "Regardez ma fille. C'est elle. La seule fille que j'ai". C'est vrai que je lui ressemble. Physiquement, et pas seulement. Il y a des petites choses dans le caractère, je ne peux qu'être sa fille. Il m'a présentée à une femme, j'ai cru que c'était sa femme. Mais ce n'était pas sa femme. C'était sa maîtresse. Il m'a présentée à une autre femme. Mariée. Il m'a montrée, il a dit "C'est ma fille". À une autre femme encore. Je lui ai dit "Mais tu en as bien une !? Tu en as bien une quand même qui est la vraie !?"

Il m'a dit "Oui, mais celle-là je ne peux pas te la présenter, elle te déteste". J'ai demandé pourquoi. Il m'a expliqué qu'elle n'arrivait pas à avoir d'enfant. Que la pire chose qu'elle avait eu dans sa vie, c'était moi. Il m'a expliqué "J'étais marié avec elle, on n'arrivait pas à avoir d'enfant et au même moment j'en ai eu un avec ta mère, c'était toi. – Donc elle ne m'aimera jamais", j'ai fait. "Non, elle ne t'aimera jamais, et mieux vaut l'oublier."

Coureur, vantard, gamin. J'ai vu qui était mon père. Et j'ai reconnu aussi des traits de caractère que j'avais moi. J'ai appelé ma mère et je lui ai dit "Maman, papa il est comme ça, hein ?" Elle m'a dit "Oui, tu as vu, il est comme toi". J'ai dit "Oui, c'est vrai, on se ressemble". J'ai dit "Quand même, il m'a abandonnée. Ma mère m'a répondu "Oui, c'est vrai, mais maintenant tu es grande, il faut tourner la page".

J'ai décidé de lui laisser sa chance, de le laisser pleurer à chaudes larmes, ça il sait très bien faire. Je l'ai laissé me demander pardon, dire qu'il était encore gamin à l'époque, qu'il était sans doute trop jeune. En plus je suis sa fille unique. Mais bon. Quand on déclare des choses comme ça, après il faut avancer dans la vie. Sauf que lui il a jamais avancé.

J'ai su qu'il était directeur chez Peugeot, à Poissy. Sous-directeur, et puis ensuite directeur. Maintenant pour Peugeot il est en Chine ou je sais pas

où. En tout cas, j'ai su qu'il avait un bon poste, qu'il gagnait bien sa vie, qu'il était à l'aise. Je lui ai dit "Mais quand même, tu n'as jamais aidé ma mère". Il m'a dit "Non, je ne l'ai jamais aidée. Je t'ai vue, tu avais deux mois. Et puis je ne t'ai plus vue. J'ai vu que tu me ressemblais, d'ailleurs je ne voulais pas que tu t'appelles Nasfati, je voulais que tu t'appelles Fariane, Nasfati ça ne te va pas du tout, j'ai jamais compris ce prénom, ça n'a aucun sens, moi je voulais que tu t'appelles Fariane". Quand j'ai appris ça je lui ai dit "Fariane, mais pourquoi Fariane ? Ça fait Farine. À l'école tout le monde m'aurait appelée Farine, c'est sûr". Je me rappelle du jour où il m'a dit ça, on en a rigolé un moment. "Qu'est-ce qui t'avait pris avec Farine ? je lui ai demandé. Tu avais des idées de farine à cette époque ou quoi ?" Encore maintenant, il refuse de m'appeler Nasfati, il m'appelle Fariane.

On s'est revus cette fois-là et puis c'est tout. Je me suis rendu compte que c'était un gamin, il aime les femmes, il en a partout dans Paris. Beau gosse, tchatteur. Il vient de Madagascar, 100 %, donc il aime les femmes. Je me rappelle, on regardait *Pearl Harbour* à la télé, le soir dans mon lit je me disais : Qu'est-ce que je fous là ? Qu'est-ce que je fous avec un père dont je sais même pas s'il sait une seule seconde ce qu'il fait ? Qu'est-ce que je fous à lui donner une chance, alors qu'il n'y a plus la moindre chance, ça saute aux yeux qu'elle est passée depuis longtemps ?

Après, on ne s'est plus jamais revus. Je l'ai eu une ou deux fois au téléphone. La dernière fois il y a trois ans. Il sait que je suis en prison. À chaque fois il pleure à chaudes larmes, c'est toujours pareil. Après, moi j'ai des mots durs "Tu verras, là tu as plein de femmes, mais un jour tu vieilliras, tu auras perdu tout ton charme, et tu ne pourras plus compter que sur moi, ta fille unique. Et peut-être que moi, je ne serai pas là, comme toi tu ne l'as pas été".

Je crois qu'il a surtout retenu ces mots-là. Je ne l'ai vu que deux fois. Quelques secondes la première fois. Et puis cette semaine qu'on a passée ensemble à Paris. Parfois j'en parle avec ma mère. Je lui dis "Maman, mais comment tu as pu tomber dans le piège ?" Elle m'explique. "Tu as vu comment il est ton père ? À l'aise, fanfaron, séducteur, il parle, il parle. Moi j'étais seule, je venais de divorcer. Je ne savais pas qu'il était marié. C'est seulement après que j'ai su. Et quand il m'a demandé d'avorter, j'ai dit non. J'ai dit : Celle-là, ça sera la meilleure. Ça sera la meilleure de mes enfants. Et elle me dit souvent qu'elle ne regrette pas du tout. Elle me dit "De tous les enfants que j'ai eus, tu es celle qui m'aime le plus". Et sans doute que c'est vrai.

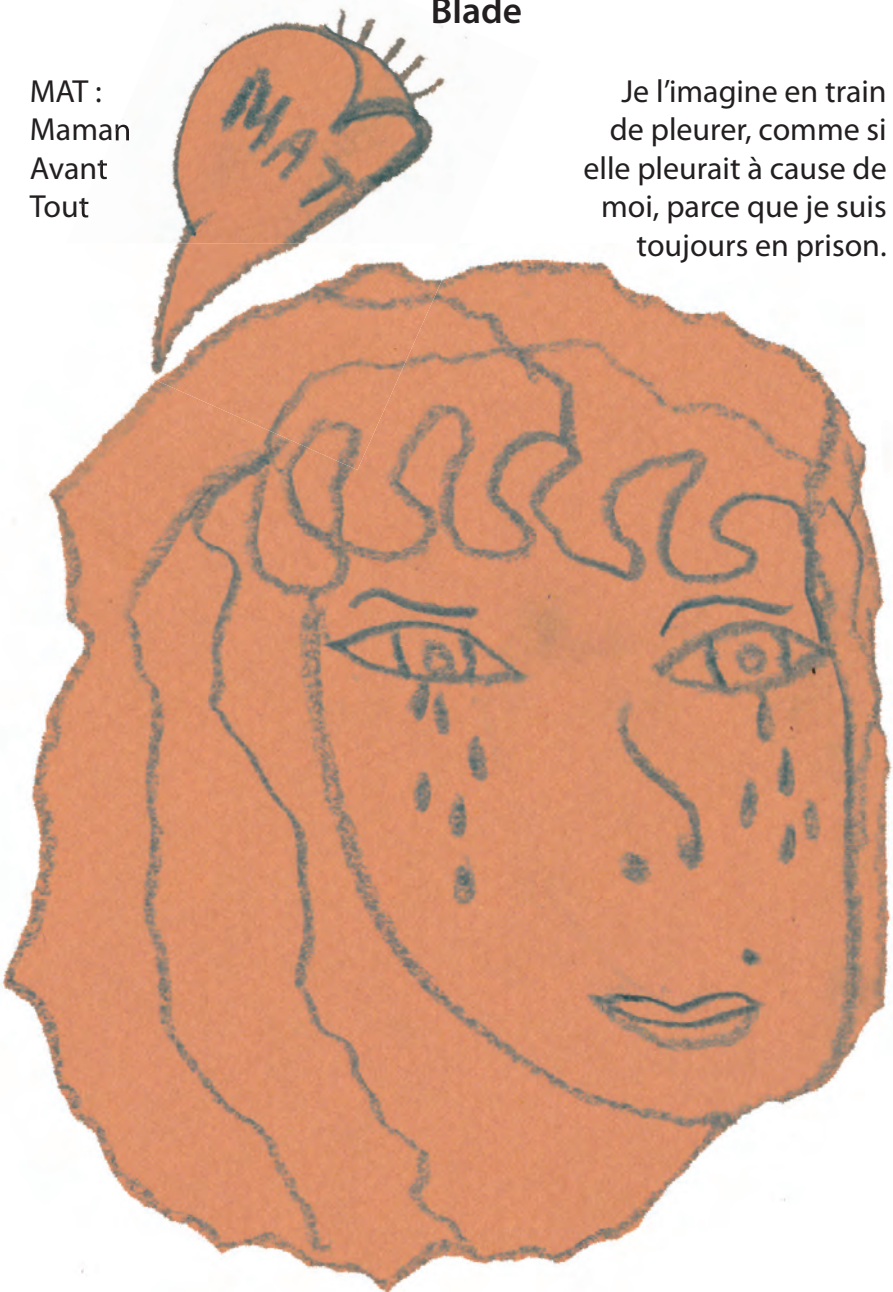
Nass  
Marseille

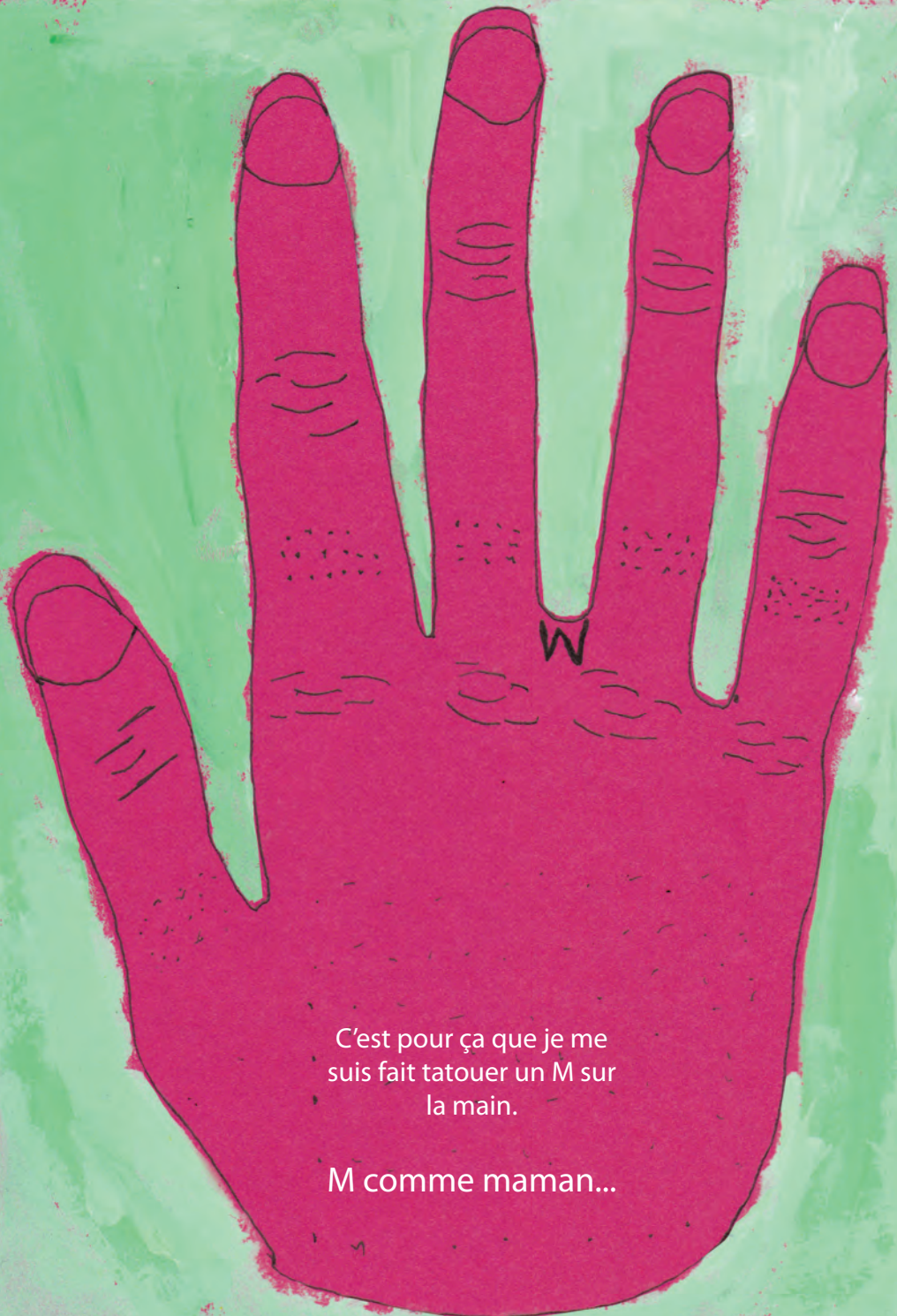
# MAT

Blade

MAT :  
Maman  
Avant  
Tout

Je l'imagine en train  
de pleurer, comme si  
elle pleurerait à cause de  
moi, parce que je suis  
toujours en prison.





C'est pour ça que je me  
suis fait tatouer un M sur  
la main.

M comme maman...

Tu vois cette  
blessure ?

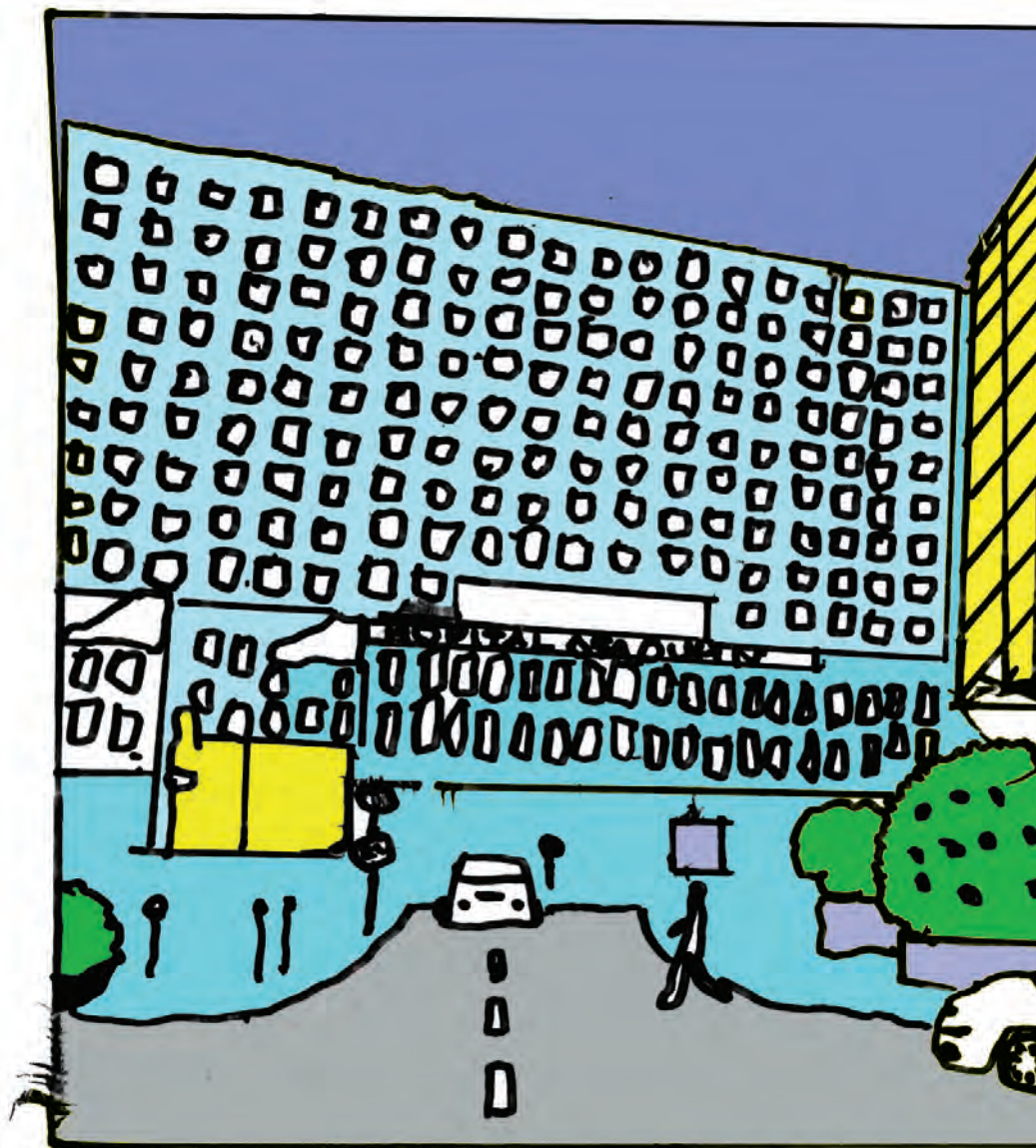


C'était à Grenoble. Là-bas, je volais pour manger, j'étais pickpocket, je montais dans les trains pour voler des sacs à dos.

Après, je suis parti à Lyon et j'ai rencontré deux copains, qui avaient des papiers. On est venus ensemble à Marseille, on a volé une vieille voiture, une 106, et on est partis à Aix, avec un autre copain qui n'avait pas de papiers, lui.




Moi j'avais bu de la vodka, j'étais saoul et un moment je me suis retrouvé sur une terrasse, très haute la terrasse, et quand j'ai sauté, la bouteille de vodka s'est cassée dans ma main. Je suis resté deux jours au bloc, à la Timone. Après ils m'ont recousu, ils m'ont mis



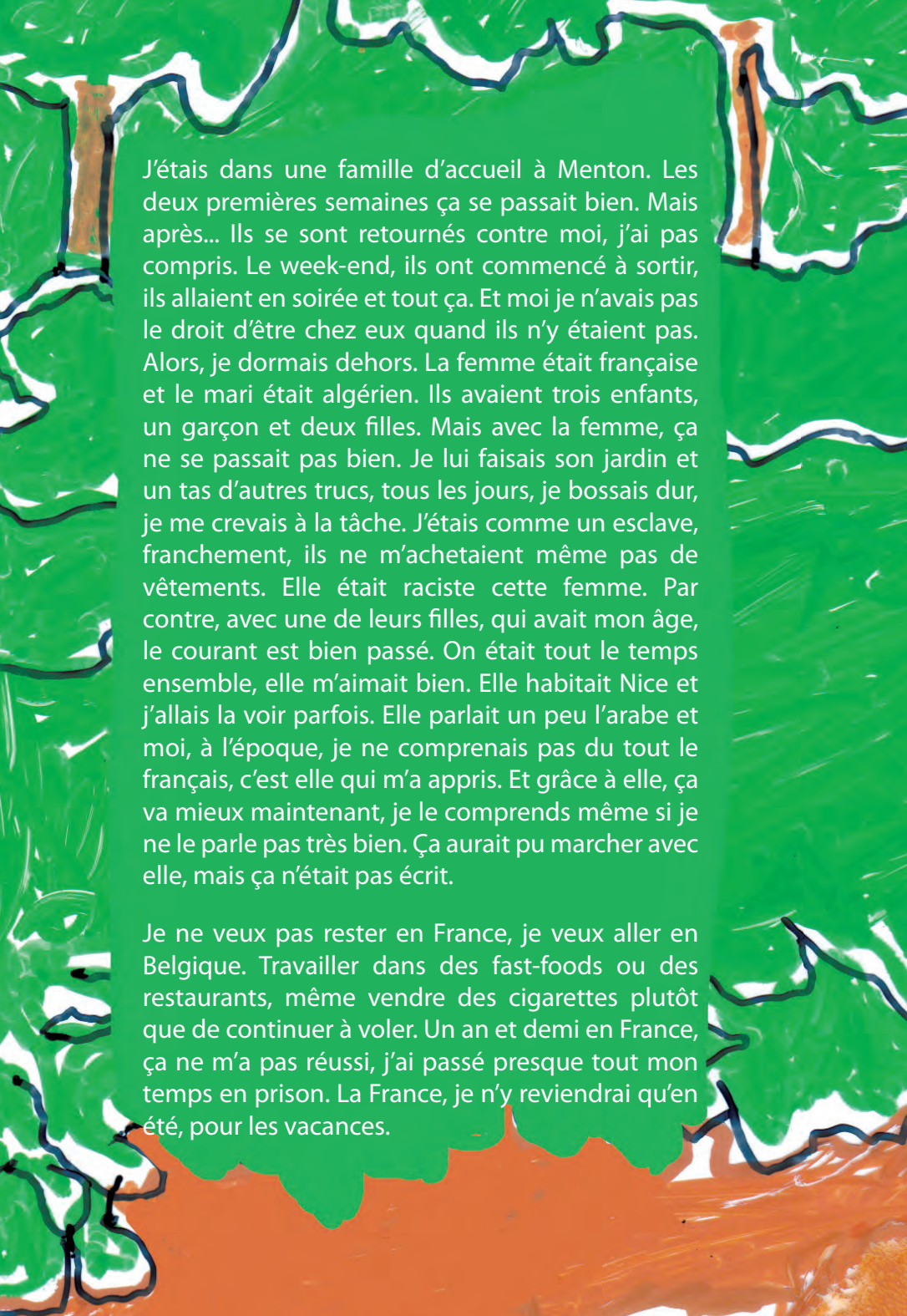


sept points de suture. Et bien, quand je me suis blessé, les deux Lyonnais se sont enfuis. Le seul qui est resté c'est celui qui n'avait pas de papiers, un jeune de quinze ans. C'est lui qui m'a aidé à me relever et qui a appelé les pompiers. À la Timone, ils m'ont dit :



Tu es mineur, il te faut une place en foyer si tu veux sortir, sinon on te garde.

Alors, je me suis enfui. Mais bon, c'était avant ça.



J'étais dans une famille d'accueil à Menton. Les deux premières semaines ça se passait bien. Mais après... Ils se sont retournés contre moi, j'ai pas compris. Le week-end, ils ont commencé à sortir, ils allaient en soirée et tout ça. Et moi je n'avais pas le droit d'être chez eux quand ils n'y étaient pas. Alors, je dormais dehors. La femme était française et le mari était algérien. Ils avaient trois enfants, un garçon et deux filles. Mais avec la femme, ça ne se passait pas bien. Je lui faisais son jardin et un tas d'autres trucs, tous les jours, je bossais dur, je me crevais à la tâche. J'étais comme un esclave, franchement, ils ne m'achetaient même pas de vêtements. Elle était raciste cette femme. Par contre, avec une de leurs filles, qui avait mon âge, le courant est bien passé. On était tout le temps ensemble, elle m'aimait bien. Elle habitait Nice et j'allais la voir parfois. Elle parlait un peu l'arabe et moi, à l'époque, je ne comprenais pas du tout le français, c'est elle qui m'a appris. Et grâce à elle, ça va mieux maintenant, je le comprends même si je ne le parle pas très bien. Ça aurait pu marcher avec elle, mais ça n'était pas écrit.

Je ne veux pas rester en France, je veux aller en Belgique. Travailler dans des fast-foods ou des restaurants, même vendre des cigarettes plutôt que de continuer à voler. Un an et demi en France, ça ne m'a pas réussi, j'ai passé presque tout mon temps en prison. La France, je n'y reviendrai qu'en été, pour les vacances.



## **Voilà ma vie**

### **Je suis tombée sur quelqu'un**

Quand j'avais 17 ans, je suis partie de chez mes parents.

Je suis allée en Belgique et je suis tombée sur quelqu'un que je ne connaissais pas. Je suis restée avec lui pratiquement trois mois. Puis je suis revenue à Toulouse avec.

Je me suis cachée avant qu'on me retrouve. Jusqu'à ce que je tombe sur mon père, qui faisait de la politique à l'époque. Parce que je suis fille de harki, c'est-à-dire que mon père a combattu pour la France. Il était colonel à l'armée.

Il m'a retrouvée et il m'a ramenée de force. Il m'a dit "Malika, tu repars plus de la maison". Et il m'a enfermée à clé dans la chambre. Jusqu'à ma majorité. Mon père était un peu sévère, j'ai vécu à la dure.

### **J'ai rencontré quelqu'un d'autre**

À 18 ans, je suis repartie de chez moi. Je n'avais plus revu le mec avec qui j'étais en Belgique et je suis tombée sur un autre type, un Marocain, j'ai eu deux enfants avec lui. Deux enfants qui sont grands maintenant. Ma fille a vingt-quatre ans, mon fils vingt-six.

Je suis restée douze ans avec lui. On s'est séparés quand son père a voulu me violer. Je suis vite partie et quand il m'a demandé "Pourquoi tu veux plus être avec moi ?" je lui ai dit "Ton père a essayé de coucher avec moi et tu n'as rien fait".

### **Je vous offre un verre**

Je suis partie et je suis tombée sur un type dans un bar. Entre temps, j'étais venue sur Marseille. J'y suis restée à peu près un mois et demi, deux mois. J'avais fait des connaissances. Puis je suis repartie à Toulouse. J'ai pris le train de six heures et quelques à la gare Saint-Charles et je suis arrivée à Toulouse à neuf heures moins le quart.

Je descends l'avenue Bayard, la grande avenue de la gare Matabiau, et je tombe sur un type. Je le connaissais pas. Il me dit "Je vous offre un verre". La connerie que j'ai faite, c'est que j'ai pas su dire non. J'ai pas dit "Non, pardon". Je bois un verre avec lui et je m'absente pour aller aux toilettes. J'avais laissé mon sac et mon verre à moitié rempli pour aller au water. Je suis remontée, j'ai fini le verre et j'ai perdu connaissance.

Je me suis retrouvée chez lui, dans le lit, attachée. Les deux jambes, les deux bras, la bouche bandée, oui, la bouche bandée. Et aussi les deux yeux... Acte de barbarie qui a duré quatre à cinq heures. Il a été assez lucide pour me détacher. J'ai dû respirer profond pour reprendre mon souffle... Je l'ai fixé dans les yeux et j'ai dit "Mon Dieu je vais te tuer". Je ne

L'ai pas dit mais je l'ai pensé. Je me suis levée et je ne pouvais plus marcher. J'ai dû marcher avec les jambes arquées comme ça pendant deux mois.

Donc je suis allée voir le médecin vite fait. Il habitait pas loin de chez lui. Je lui ai dit "Écoutez, dépêchez-vous de m'examiner, je voudrais savoir avec quoi il m'a fait ça". Il me dit "Vous avez été cramée à coups de barre de fer. Entre les deux cuisses". Je suis cramée entre les deux jambes.

Il m'avait enfermée à clé chez lui, j'ai eu le temps de trouver son nom de famille dans un tiroir. Il est arrivé, j'avais trouvé le double des clés pour ouvrir. Qu'est-ce qu'il a fait ? Il m'avait acheté des maquillages, des cartouches de cigarettes, des vêtements, pour pas que j'aïlle chez la police. Qu'est-ce que j'ai fait, moi ? J'ai pris une ceinture et je l'ai frappé. Et je l'ai frappé. Et je l'ai frappé. J'ai dit "Comment tu as osé faire ça ?" Ensuite je suis allée à la BAC et j'ai dit "Venez. Regardez". Ils l'ont interpellé.

J'ai été au tribunal et ils l'ont condamné à vingt ans. Vingt ans de prison. Ils m'ont dit "C'est pas la première fois. Il a déjà été condamné pour viol". Imaginez s'il m'avait mis la barre de fer au vagin. Là, c'était pas la peine. J'ai eu peur.

### **Mais les verres, de qui ça vient ?**

C'était pas le dernier viol. Il y a eu un deuxième viol, par deux proxénètes, à Toulouse. J'habitais dans une résidence privée, quartier du Capitole. Je vais dans un bar, je bois un verre avec une copine. Au bout d'un moment, je dis "Mais les verres, de qui ça vient ?" Un verre, je me suis pas posé de questions. Deux verres non plus. Trois non plus. Au quatrième, là j'ai tiqué. J'appelle le serveur et je lui dis "S'il vous plait, vous pouvez venir ?" Je lui demande de qui viennent les verres. Il me dit "C'est les deux gars qui sont au comptoir". Qu'est-ce que je fais, moi ? Je me lève et je vais pour trinquer et leur dire merci. Et là, le premier me dit son nom, alors qu'un proxénète ne vous dit jamais son vrai nom. Et l'autre aussi, un Espagnol. Ils étaient en semi-liberté.

Il me dit "Voilà ce que je te propose : tu vas faire ça et ça et ça". Je dis non et je m'en vais. Mais ils me retrouvent. Ils reviennent à la charge dans un autre bar. Et là, le serveur est complice. Ils s'assoient à ma table, attrapent mon sac, le renversent : ils prennent mon chèque, mon livret A, tout l'argent que je n'ai pas encore retiré. Ils trouvent trois cents francs dans mon sac, non, trois cents euros. Ils les prennent. Je me suis pissé dessus, je dis la vérité. Le serveur me dit de sortir et de voir s'il n'y a pas des jeunes qui demandent après moi dehors. Et là ils arrivent, ils m'embarquent. Ils avaient une BMW noire. L'Espagnol à l'arrière m'a tenu la jambe pour pas que je saute en marche. J'ai vu rouge. J'ai pleuré, j'ai pleuré, j'ai pleuré. Je leur ai dit "Je vous en supplie, au nom de mes enfants ! – On s'en fout de tes enfants", ils m'ont répondu. Ils m'ont emmenée à trente kilomètres de

Toulouse. Un, il me viole par derrière, sodomisation de force. Et l'autre qui m'oblige à lui faire une fellation. J'étais paralysée. Je finis par me faire dessus.

Ils me ramènent. En chemin, le premier me dit "Voilà ce qu'on te propose. Tu vas le faire". Moi, par peur, je dis oui oui oui oui. Oui pour pas qu'ils me tuent. Ils me ramènent au bar, je fixe le serveur. Et je rentre chez moi. Je prends la douche vite fait. Je reste au moins une heure dans la douche. Un mois après ils reviennent. Je vais au bar chercher un paquet de cigarettes et je bois une coupette de champagne avec un gars que je connais.

Derrière mon dos, qui c'est qui me tape sur l'épaule ? Tap tap : le fameux type. Je me retourne, c'était lui. Là, j'ai appelé au secours. Il m'a dit "Viens j'ai à te parler". Ils ont essayé de me forcer pour que je monte dans la voiture. Là, j'ai crié au secours, la BAC est arrivée direct, ils se sont enfuis.

Vous savez où ils les ont retrouvés ? Des jours après, dans un bar américain à Belfort. J'ai été convoquée au tribunal. Ils ont marqué dans le journal : Affaire bizarre. Ils n'ont pas tout compris, au tribunal. Avant d'y aller, j'ai été me souler la gueule pour ne pas les voir. L'autre, il portait une perruque. Les policiers avaient retrouvé huit millions dans la mallette. Des chéquiers, des perruques... Ils ont été condamnés à quinze ans. C'est pas assez. Vous savez ce que j'ai dit au tribunal, pour pas avoir de repréailles ? Que je les avais connus au *Shangai*, une boîte célèbre à Toulouse. Des conneries. Ils n'en ont pas tenu compte. Ça n'a pas été facile, croyez moi. Ça n'a pas été facile.

### **Il voulait que j'abandonne tout**

Peu de temps après, je suis tombée sur un gars, un Portugais, avec qui j'ai eu trois enfants. Ce qui m'en fait cinq en tout. Quatre garçons et une fille. Celui-là, qu'est-ce qu'il a fait ? J'habitais Arnaud-Bernard, à Toulouse. Il m'a enlevé notre premier fils alors qu'il était encore bébé.

Il m'a dit "Voilà ce que je te propose : si tu aimes ton fils, tu plantes tout pour me suivre". J'étais enceinte des jumeaux. Il voulait que j'abandonne tout à Toulouse pour qu'on déménage à Pau. Vous voyez ce que je veux dire, les filles ? J'ai dit oui. On a pris tous mes meubles. Parce que je travaillais dans la brocante, à l'époque. On a tout mis dans un camion et on est partis s'installer à Pau.

Là-bas il a pris un appartement à son nom. À Toulouse on était chez moi, il se permettait pas. Une fois installés sur Pau, il s'est mis à me battre. C'est lui qui m'a cassé les dents de devant. Il me frappait et il battait mes enfants. J'ai crié au secours. "Dépêchez-vous, j'ai dit à la gendarmerie. Intervenez !" Ils m'ont répondu "On ne peut rien faire..." J'ai insisté "Faites quelque chose". Et je suis allée voir le juge d'enfants de Pau. J'ai vu le juge,

j'ai tapé sur le comptoir, qu'est-ce qu'il m'a répondu ? "Je vais vous donner rendez-vous."

En attendant, je lui écrivais des lettres *Dépêchez-vous, il est capable de me les tuer. Il est capable, il est capable*, tout ça sur pas mal de pages. Et c'est arrivé. Il m'a foutue dehors. Je me suis retrouvée chez quelqu'un qu'heureusement je connaissais. Au bout de deux mois, la BAC m'interpelle et me dit "Vos jumeaux sont dans le coma". Là-bas, à Pau. J'ai pleuré, j'ai pleuré, j'ai pleuré. Il a rendu mon fils handicapé, en fauteuil roulant. Le deuxième a été moins touché. Tentative de meurtre sur mineurs et enlèvement du plus grand au Portugal. Sans compter qu'il lui a fait subir des attouchements quand il était petit.

La police l'a retrouvé au bout de cinq ans, il était revenu du Portugal à Toulouse. Ils l'ont attrapé devant la préfecture, mandat d'arrêt international. J'ai revu le juge. Il est venu pour me serrer la main, je lui ai dit non. Je lui ai dit "Vous êtes satisfait, maintenant ? Vous êtes content de vous ?" Il n'avait pas fait son travail. Mon avocat a bien plaidé, ils l'ont condamné à la prison.

J'ai dit au procureur "Vous savez, monsieur le procureur, ma réaction ce serait de lui mettre une balle entre les deux yeux". Vous voyez ce que je veux dire ? Un jour si je tombe dessus, croyez-moi que je le ferai, quitte à prendre perpète. Mes enfants, on les touche pas. Ils l'ont condamné à trente ans. Voilà, mon histoire est finie.

**Malika**  
*Marseille*

## CAFÉ, CAFÉ, CAFÉ, CAFÉ

Dans dix ans je serai avec ma femme, mes enfants, la maison, le travail... Dans cinquante ans, je serai au bled, au café, toute la journée, café, café, café, café... Ou à la maison, à regarder les enfants jouer, comme ça... Enfin, après, ça dépend...

Ramzasso

Dans dix ans, je retournerai au bled, avec les papiers ou sans papiers. Parce que... J'ai pas de sœur, j'ai pas de frère, je ne peux pas laisser mon père et ma mère tout seuls... Dans cinquante ans ? Café, café, café ! Comme Ramzasso ! Je lirai les journaux, je porterai des lunettes... Café, café, café ! Au bled, ouais, au café

Tayka...

Mizo

Dans dix ans inshallah une maison, une voiture, un bon travail, avec ma femme et mes enfants, ici, en France, si Dieu le veut. Dans cinquante ans ? Je passerai la journée à jouer aux dames avec mes collègues, au café, au bled ouais, je ferais quoi ici ? La retraite, c'est là-bas... La belle vie quoi !

Zinga

Dans dix ans, si j'ai les moyens avec le travail et tout, je fais monter ma famille, mes sœurs, ma mère, mon père, on se réunira tous ensemble ici. Mais y a pas de moyens... Quand je serai vieux, je veux profiter de la vie, voyager, j'aimerais bien aller en Corse, et habiter là-bas. Au bled, c'est juste des vacances, c'est foutu le bled, c'est bon...

Midou

Dans dix ans, je serai en Roumanie, dans mon pays, je vais pas rester toute ma vie en France, c'est pas mon pays ! Dans 50 ans, je serai vieux hein ! Dans cinquante ans je serai pas en France, je serai en Roumanie... Et je sortirai en boîte !

Haïdouk





## Nos souvenirs d'enfance

### **Toute la famille dans la même chambre - Amin**

Je suis dans la pièce, endormi. Mon frère, un an et demi plus grand, il aime dormir avec ma mère. Moi je ne suis pas d'accord. Pourquoi ? Parce que j'ai une sœur, Fatima. Fatima elle dort collée à ma mère, elle est obligée, de l'autre côté. C'est une fille. Y a Fatima, ma mère, moi. Et moi je suis avec Khalifa, mon frère.

Khalifa lui, en 1997 il s'est marié, il s'est marié et il s'est repenti, il est devenu *touba*, *touba noussouh*, tu vois. Comment c'est en arabe ? C'est quand tu ne dis pas de mensonges, tu fais que des prières, tu ne regardes pas de choses interdites. Le *touba noussouh*, il ne regarde pas à gauche, à droite. Il n'y a que prière travail maison, prière travail maison et c'est fini. Il a six enfants et ils dorment avec les deux parents, tous dans la même chambre, aujourd'hui en 2018. Khalifa... Laisse tomber, il est inspecteur de police, brigadier.

Je te jure c'est vrai, on se battait pour dormir du côté de ma mère.

### **Pas comme aujourd'hui - Nouredin**

À l'époque ça n'avait rien à voir avec maintenant.

Nous on n'avait pas de téléphone. Le téléphone existait pas.

Si un jour il appelait, mon père, d'ici en France, il appelait quelqu'un d'autre. S'il devait rentrer par exemple en août, il le lui disait, et nous on attendait. La nuit, on attendait. On savait jamais quand il allait arriver. On attendait même la nuit. Le lendemain on se réveillait on demandait à maman :

"Est-ce qu'il est arrivé papa ?"

Et puis il y avait des... les lampes là, avec le gaz.

Des fois quand il n'y en avait plus, on était petits, des fois maman elle disait "il faut aller chercher le gaz". La lampe, il y avait plus de gaz, il fallait y aller.

On était des petits... et tu marchais quatre kilomètres, cinq kilomètres pour aller au village et avec des claquettes, là... en plastique, qui laissent des traces, dès que tu les enlèves elles te mettent une trace sur les pieds. Même l'hiver tu les mettais, moi je les mettais l'hiver, tu arrives à l'école tu grelottes comme ça.

Y en a qui mettent des chaussettes avec. Normalement, ça se fait pas les chaussettes.

### **La souris et les chats - Nouredin**

Moi je devais aller à l'école en 82. Ma première école ça a été en 83 en fait, parce que maman était malade, rhumatismes. 83 la première fois à

l'école, avec un an de retard, pourquoi ? Parce que maman était malade. J'aurais dû y aller une année avant. Normalement j'aurais dû y aller en 82. À sept ans tu vas à l'école, en Irak. Pour tout le monde c'est à sept ans que tu vas à l'école, mais comme maman avait des rhumatismes en 1982, j'y suis allé en 1983.

Le matin, je vais à l'école, content de mettre mes bottes. Il y avait beaucoup de pluie. Tu vois ce que c'est des bottes ? J'avais des bottes, oui. Et pourquoi ? Il y a pas vraiment de rue, au sol c'était de la terre. L'Irak, c'était quatorze millions d'habitants, pas comme maintenant, aujourd'hui c'est trente-deux, ou trente-cinq millions.

Tu m'écoutes bien cousin ? Le matin, dans les bottes. Il y avait une taupe, tu vois !? Une souris, c'est ça ! Une souris, en italien ça se dit *topo*. La souris, elle était rentrée dans la botte ! Moi je ne savais pas, je te jure, le matin, maman me dit de partir à l'école, il est sept heures, je prends les bottes, je rentre mon pied, et je fais "Aaah !" Je vous promets.

Et jusqu'à aujourd'hui j'ai peur de cette souris, quand j'en vois une j'aime pas ça.

Les chats, les chats aussi.

Je vous jure, c'est pas des salades. On est en 85, 86. Un matin, il pleut, on est un matin, je vais dans la salle d'eau. Le chat il avait fait ses petits dedans ! Le matin, je vais dans la salle d'eau pour faire pipi, et le chat, le chat me fait mâoooo. Moi "Aaah !" Je vous jure. Je vois un chat maintenant, j'aime pas.

Plus tard, j'avais une batterie de voiture. Tu en sors du métal, comme du fer, et le métal tu le fais fondre. Super ! La maman pose une casserole sur le feu, une casserole avec le métal, et le métal devient liquide. Après, elle prend une autre casserole avec de l'eau froide, elle m'a mis cette casserole sur la tête et puis elle a versé le métal fondu dans l'eau. Elle verse ça fait chchchchchch, oui et le métal il prend une forme et il durcit.

Quand elle me l'a fait ça a pris la forme d'un chat. Je vous jure. Je vous jure. C'est comme ça qu'on se débarrasse de la peur.

**Amin et Nouredin**  
*Le Pontet*

## Des peurs

### Le serpent qui vole

Dès qu'on se réveille, on met les draps dehors. Les draps, les couvertures. Tout. Ça passe la journée dehors. Étendu sur un fil ou sur des branches.

Un soir, il y avait tout le monde. Ma grand-mère, ma mère, toutes les femmes du village, mes cousins de France, nous les enfants. Il y avait un grand repas. Et moi, ce soir-là, je faisais la gueule.

Ils ne m'avaient pas donné beaucoup de viande. Chez nous, tu manges ce qu'on donne. Ta part c'est celle-là, c'est pas celle-ci. Donc, je faisais la gueule. Je suis parti. Je pique une couverture sur un fil. Je m'installe pour dormir, je m'enroule dedans. Un peu après, tout le monde vient se coucher. J'entends ma mère qui vient se coucher pas loin.

Il y avait un truc qui me gênait dans la couverture. Un cordon, une ceinture, ou un truc comme ça. Je le prends, je le jette. Il tombe à côté de la tête de ma mère. Ça la réveille. Elle cherche la boîte d'allumettes qu'elle a toujours à côté d'elle pour allumer la lampe. Elle bataille pour la trouver. En fait, le cordon, la ceinture, ou ce truc, ça avait déplacé la boîte d'allumettes en tombant.

Ça y est, elle allume. Et on découvre : un serpent ! Un serpent qui était là à mes pieds. Je te jure.

Mais je n'ai pas gardé la peur des serpents. Dès qu'on en trouve un, je joue avec, je fais n'importe quoi avec. Surtout avec les serpents d'eau, je les prends par la tête, ça pique pas.

### Dans le noir

Une autre fois, j'étais dans un café au Maroc.

C'est la nuit, je suis dans le bar. C'est une nuit d'hiver, il pleut beaucoup, j'ai bien bu. Je rentre chez moi. Je m'abrite de la pluie, je rase les murs et je passe sous les balcons, les auvents. Au Maroc, tu sors dans la nuit tu es dans le noir. Il n'y a pas de lumière comme ici en France.

Et voilà qu'à un moment, je marche sur un chien. Il s'abritait lui aussi de la pluie. Dans le noir, je lui avais marché dessus. Il sursaute, il me fait peur. Mais lui aussi, il a peur. Je ne m'y attendais pas. Lui non plus. C'est ça la vraie "*khel'a*"<sup>3</sup>, on ne s'y attend pas. Ni moi ni l'animal, on ne s'y attendait.

Depuis cet épisode, je sursaute facilement. Ça ne m'a pas passé. La *khel'a* s'est installée. J'ai pas peur des serpents, par contre, je les attrape avec les mains. Surtout les serpents d'eau, et je fais peur aux autres avec.

Nouredin  
*Le Pontet*

## La surprise du gardien

Abdelkhalek est mon ami. Il n'a ni père ni mère. Il a une sœur.

Nous sommes jeunes, le matin il va à l'école, la nuit il est gardien. De minuit au matin, il est gardien. À minuit, il va au travail.

Une fois, des amis à lui vont le voir. Lui, il surveille. Il a une arme là. Une kalachnikov. Ils arrivent par derrière et lui font "Miaaaaou". Lui, il sursaute, se tourne et tatatatata. Il les a tués. Je vous promets.

**Amin**  
*Le Pontet*

---

<sup>3</sup> Peur soudaine et inattendue qui fait qu'on est, ensuite, beaucoup plus sujet à la peur et aux sursauts. Sorte de traumatisme.



# DEUX MOIS SANS VIANDE

Badou

Aujourd'hui ça fait deux mois et onze jours que je n'ai pas mangé de viande. Parce que ici c'est pas halal et, du coup, je ne mange que du poisson. Et la viande, ça me manque. Un gros tacos ou un kebab, ça me manque carrément ! Pour les fêtes, ceux qui ont des parloirs, ils ont eu droit à des kebabs et des trucs comme ça, des quantités énormes, qu'ils baladaient dans des tupperwares et qu'ils mangeaient devant nous pour nous faire saliver. On n'avait droit qu'à l'odeur...



Y a des surveillants super gentils. Y en a une par exemple, on dirait ma mère. On dirait que dieu m'a enlevé ma mère et m'en a envoyé une autre à la place. Elle est vraiment super gentille, douce, elle te donne à manger, tu as l'impression que si elle pouvait elle te donnerait tout. Mais y a des surveillants, je te jure, c'est horrible, ils parlent pas, ils crient.

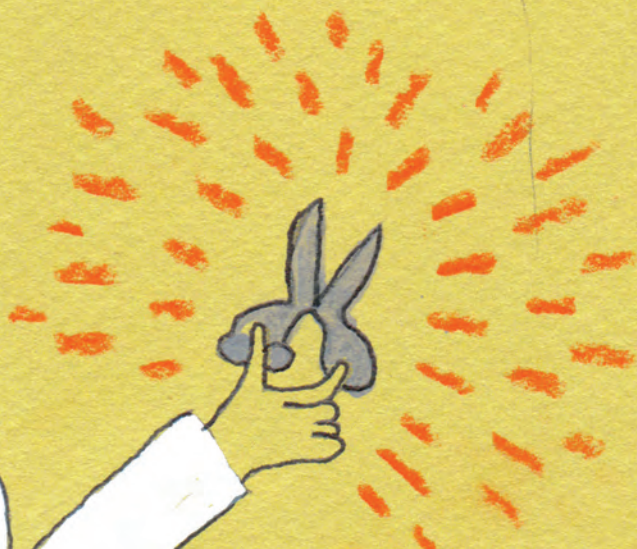
Midou



LE JOUR OÙ ILS M'ONT COUPÉ MONZIZI



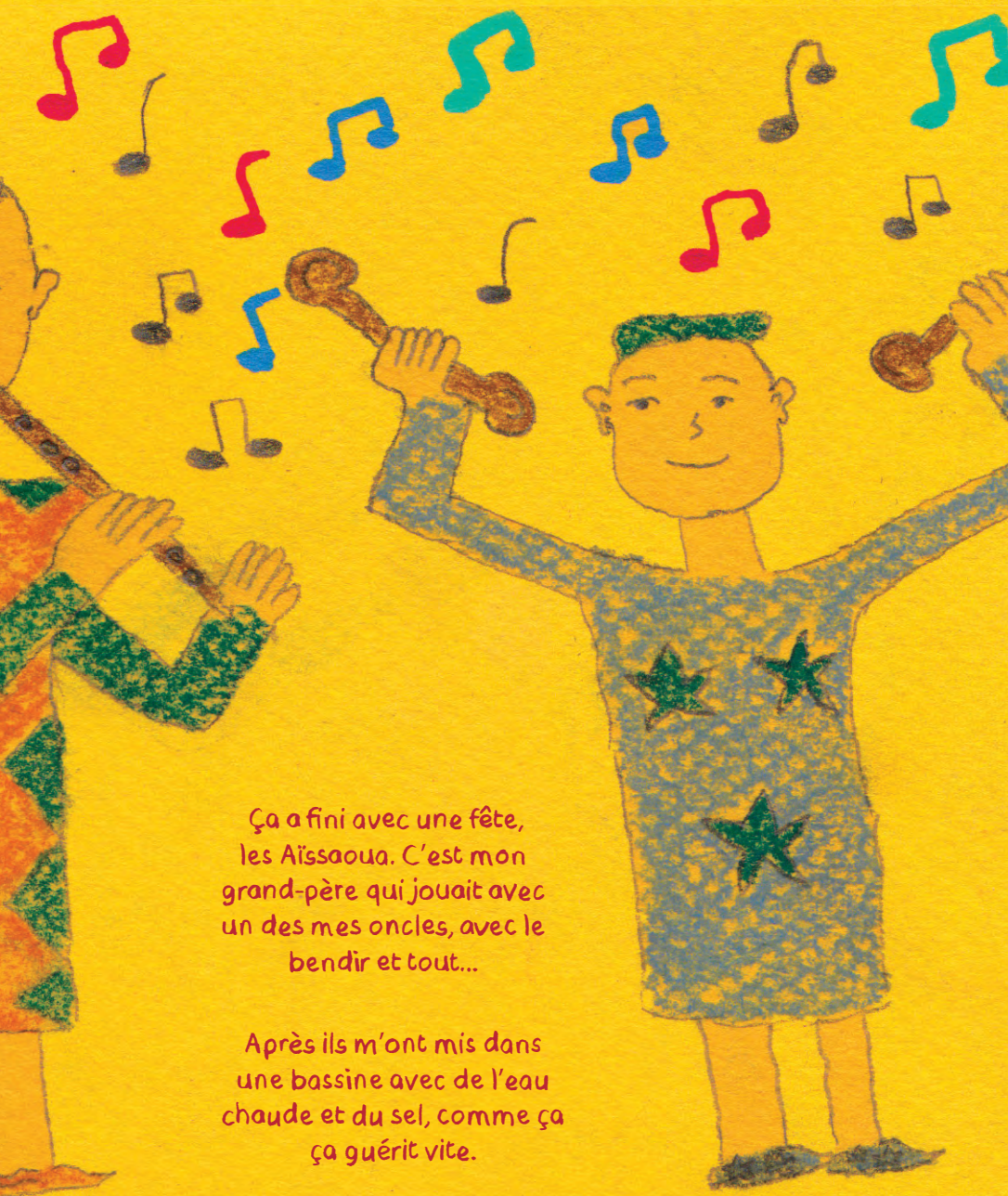
Moi, ce que je voudrais raconter, mon souvenir d'enfant, c'est le jour qu'ils m'ont coupé mon zizi... J'étais dans la maison de mes grands-parents. J'avais cinq ans. Ils m'ont mis le kamis. Il y avait plein de monde, toute la famille. C'est mon grand-père qui m'a circoncis.



Ils m'ont mis sur un lit et mes parents et mes oncles m'ont attaché, ils m'ont pris les bras et les pieds. Moi j'étais en pleurs, je criais, j'avais peur. Et à la fin... J'ai senti que mon kiki était en train de partir !







Ça a fini avec une fête,  
les Aïssaoua. C'est mon  
grand-père qui jouait avec  
un des mes oncles, avec le  
bendir et tout...

Après ils m'ont mis dans  
une bassine avec de l'eau  
chaude et du sel, comme ça  
ça guérit vite.



Ils m'ont mis un pansement, ils m'ont dit garde le kamis dans ta main pour qu'il ne touche pas la blessure, comme ça, ça te fait pas mal. Après, tout le monde m'a donné des cadeaux, des jouets.

Je suis resté deux jours comme ça, et c'était guéri. J'étais tout petit, et je me suis senti libre. Et j'étais surtout content de tous les cadeaux, ça m'apaisait.

## Mes grands-parents

### Mon grand-père et la France

Mon grand-père était tatoué d'une rose à la main gauche, d'un dragon au bras, d'un aigle à la main droite. Un aigle qui tenait deux pièces sous ses pattes, et à côté duquel était écrit la devise *Toujours unis*. Il avait aussi une tête de mort avec marqué *La mort, mort de rire*. Les soldats s'adonnaient à ce genre de tatouages afin de se donner du courage.

Mon grand-père a servi la France. Il a fait pas mal de guerres, l'Indochine, le Moyen-Orient, l'Allemagne. Toutes sauf l'Algérie. J'en suis fière. Aucune reconnaissance pour cet Algérien né à Ain-Baïda, dans l'est de l'Algérie. En France, on a du mal avec la différence. Repose en paix, mon grand-père Ramdane. RIP, chéri.

Du côté maternel, mon grand-père a été moudjahidine. Gloire à lui. Paix à son âme. Il s'appelait Salah. Moi qui, enfant, croyais au slogan *Liberté, Égalité, Fraternité*, j'ai vu en grandissant que cette phrase a perdu sa grande valeur. Aujourd'hui, que nous soyons Algériens, Tunisiens, Marocains, on nous appelle Arabes. Or les Arabes viennent d'Arabie saoudite. Et "arabe" en France aujourd'hui veut presque toujours dire dans l'esprit des gens "musulman". Et "musulman" presque toujours "radicalisé". C'est injuste. Honneur à tous les Maghrébins et gloire aux Algériens.

### Comme des amants

Mon grand-père et ma grand-mère s'aimaient d'un amour fou. Ma grand-mère disait qu'ils étaient comme des frères, comme des amants.

En tant que militaire, mon grand-père était appelé sur différentes bases, un peu partout en France. Au début, ma grand-mère le suivait. Et puis ils ont acheté une maison à la Calade, à Marseille, dans le XV<sup>ème</sup>. Ma grand-mère restait à Marseille, s'occupait des enfants. Mon grand-père allait au combat, revenait. Parfois ma grand-mère montait en Algérie acheter des matériaux de construction pour la maison. Ils s'aimaient très fort. Mon père me l'a toujours dit "J'aurais aimé que ta mère et moi on s'aime comme mes parents. Parce que j'ai jamais vu des gens s'aimer comme ça."

Mon grand-père parlait arabe, turc, il parlait plusieurs langues. Avec ma grand-mère ils rigolaient, ils s'éclataient de rire. Ma grand-mère savait qu'il avait commis l'adultère pendant ses voyages en Allemagne, ils en rigolaient. Ils n'étaient jamais anéantis par les problèmes, c'est ça que j'admirais chez eux. C'est très rare.

Mon grand-père, c'était une force de la nature. Il ressemblait à Elvis Presley. Avec des grands yeux. Et un torse immense. Il mesurait 1,87 m et j'ai jamais vu quelqu'un avec un torse comme ça. À ce qu'il paraît, certains de mes oncles étaient comme ça aussi quand ils étaient jeunes. Des forces

de la nature, des types qui soulevaient des voitures et tout. Et personne ne comprenait d'où ça sortait, cette force. Ça venait de mon grand-père, tout simplement.

Mes grands-parents ont toujours su faire la différence entre leur amour et les bêtises que faisaient leurs enfants. Et même si certains de leurs enfants étaient tordus, ça ne les a jamais brisés.

Un jour mon grand-père est décédé. À partir de là, ma grand-mère ne faisait que parler de lui. J'allais la voir, elle me disait d'aller au bar-tabac, de lui acheter des cigarettes de la marque Vogue. Et je restais à les fumer avec elle. J'avais vingt-sept ans. Je prenais le goûter avec elle. Elle était très très très bavarde, c'était une Bônoise. Très franche. Parfois très directe, très crue. Par exemple elle pouvait me faire des reproches, me dire "Mais pourquoi tu m'as pas emmenée à l'hôpital voir ton grand-père, maintenant il me reste que les os, et il va falloir que j'aille au cimetière demander qu'on enlève le corps de mon frère, pour pouvoir me mettre moi à sa place !"

Elle était inconsolable que mon grand-père soit parti. Elle avait des problèmes de veines bouchées, des petits soucis de santé, mais ce n'est pas de ça qu'elle est morte. Elle est morte de tristesse, c'est évident. Ma grand-mère, je l'aimerai toute ma vie.

### **Mon grand-père en rêve**

La nuit dernière, j'ai vu mon grand-père en rêve. Il était debout face à moi, près du portail de chez mon père. La chemise ouverte, comme il aimait avoir. Avec des motifs baroques, noirs et blancs. La chemise qu'il préférait. Je l'ai serré dans mes bras. J'ai même senti son odeur.

J'ai rêvé de lui après avoir parlé de lui la dernière fois, c'est drôle, non ? Elle était belle, sa chemise. Mon grand-père aimait beaucoup les chemises en soie. La soie chez nous, c'est péché. Mais celle-là, elle était très belle. Et mon grand-père n'était pas très pieux, il ne se disait pas musulman. Pourtant, je sais qu'il était croyant.

### **Le sac de ma grand-mère**

Un jour, c'était peut-être un an après la mort de mon grand-père, mes oncles ont récupéré le sac de ma grand-mère. Elle commençait à perdre la tête, un de ses fils en profitait pour lui demander tout le temps des chèques. Mon père n'était pas d'accord, plusieurs de ses frères et sœurs non plus. C'était tendu entre eux.

Alors un jour un de mes oncles a enlevé son sac à ma grand-mère, pour qu'elle ne puisse plus se faire avoir. On était dans la cour, je me rappelle, j'étais avec elle à lui épiler les cils, à lui mettre du khôl. Une tante me disait "Laisse-là elle est fatiguée", moi je répondais "Non, je la rends belle, ça lui fait plaisir, regarde".

Ma grand-mère ne parlait déjà presque plus, elle était là, elle regardait le ciel. Et elle me répétait à l'oreille "Ils m'ont pris mon sac, tu te rends compte, ils m'ont pris mon sac, ça y est. – Hé oui, mémé, je lui répondais. Je sais". Pour elle c'était fini, ils avaient osé lui faire ça. Elle n'avait plus de dignité. Elle n'était plus une femme.

### **Comme si j'avais vécu là-bas**

Moi je crois aux gènes. Je crois à la force des ancêtres. De ceux qui sont partis. Même s'ils ne sont plus là. Je crois qu'ils sont avec nous, en nous. On a leurs gènes. Il ne faut pas qu'on les oublie. Parce que quand on sait d'où on vient, on sait qui on est. Ça, j'ai mis du temps à m'en rendre compte.

Avant, je ne cherchais pas trop à comprendre. Quand mes sœurs me disaient "Nous on n'a pas le temps d'aller voir mémé", je leur répondais "Hé ben moi j'ai le temps, moi j'y vais". C'était trop important pour moi. C'était ma grand-mère. Elle me racontait des histoires sur Skikda, sur Jijel, sur l'Algérie, sur la longueur des plages, l'ambiance, comment les endroits étaient beaux. Tout ce qu'elle m'a raconté, mes sœurs ne l'ont jamais su. Moi j'ai tout écouté. C'est comme si j'avais un peu vécu en Algérie.

Quand les gens me disent "Oui, mais toi tu n'es jamais allée en Algérie, tu es née en France", je leur réponds "En tout cas, j'ai envie de finir ma vie là-bas. J'ai envie de retrouver mes racines". L'Algérie, c'est un pays magnifique. À travers ce que m'a dit ma grand-mère, je me suis retrouvée moi-même. Ça, mes sœurs ne l'ont jamais compris. Le travail, les occupations personnelles, tout ça, il faut le dire, ça nous rend un peu égoïstes.

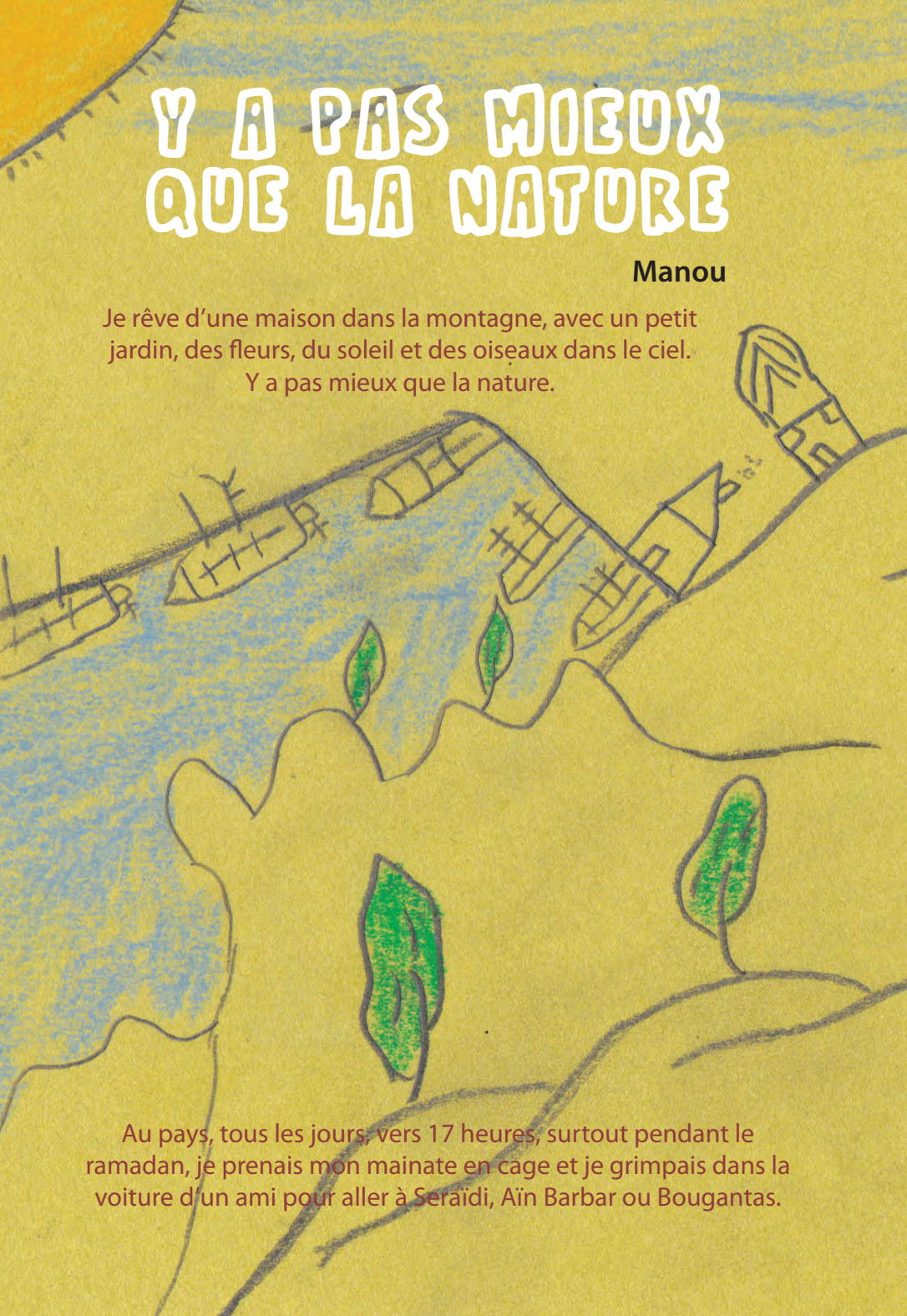
**Chanez**  
*Marseille*

# Y A PAS MIEUX QUE LA NATURE

Manou

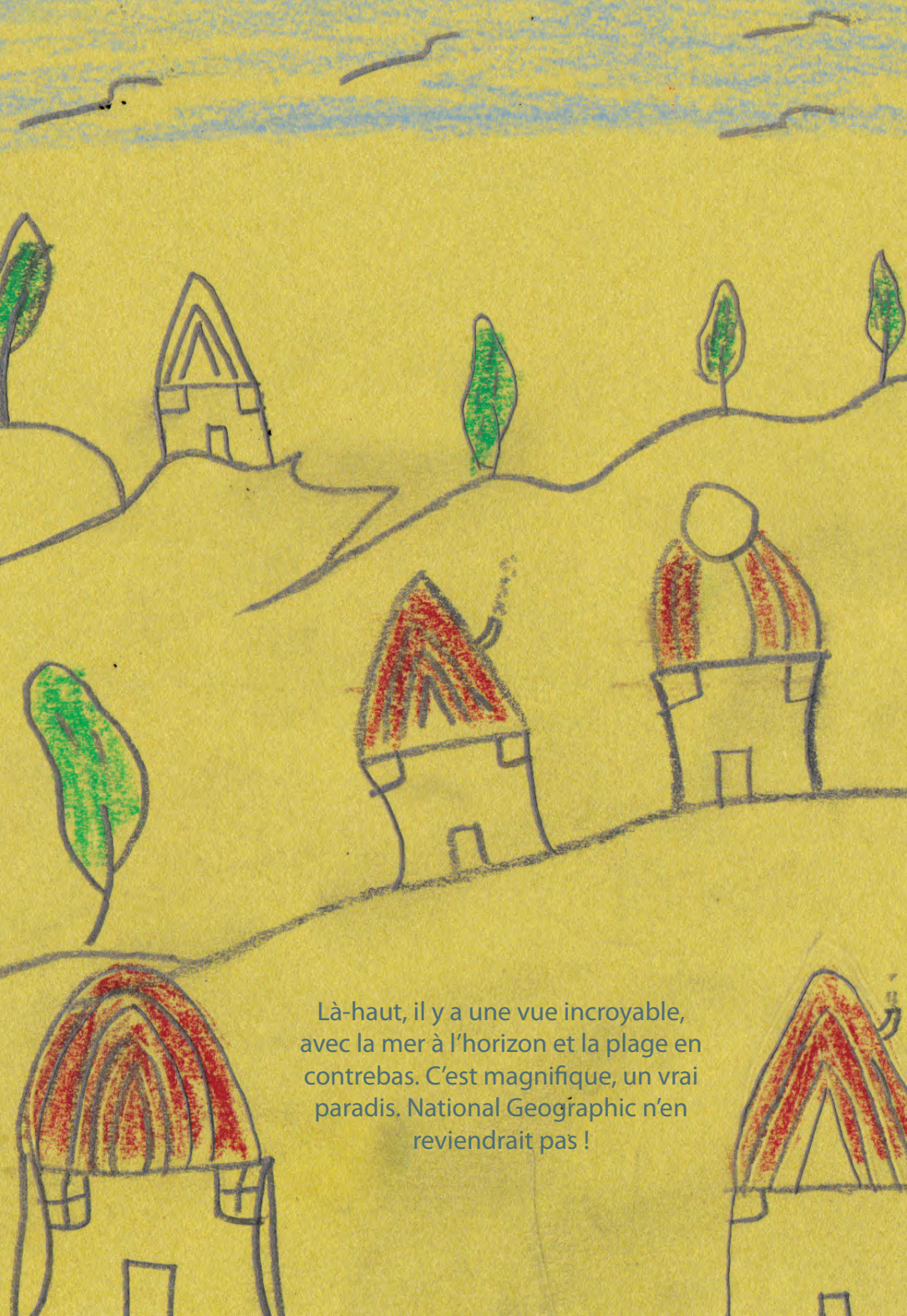
Je rêve d'une maison dans la montagne, avec un petit  
jardin, des fleurs, du soleil et des oiseaux dans le ciel.

Y a pas mieux que la nature.



Au pays, tous les jours, vers 17 heures, surtout pendant le  
ramadan, je prenais mon mainate en cage et je grimpais dans la  
voiture d'un ami pour aller à Seraidi, Aïn Barbar ou Bougantas.





Là-haut, il y a une vue incroyable, avec la mer à l'horizon et la plage en contrebas. C'est magnifique, un vrai paradis. National Geographic n'en reviendrait pas !

## D'où je viens

### Bandelettes et épluchures

J'avais un grand-père qui s'appelait Sébastien Le Gall, mais qu'on appelait Bastien Gall, en breton. Ou Pépé Gall, en famille.

Il avait fait la guerre à Verdun. Chaque fois que je me plaignais, on me rétorquait "Ton grand-père a tenu quatre ans et sept jours à Verdun". Il avait été gazé et avait des problèmes aux yeux. Tellement qu'il n'y voyait plus très clair à la fin de sa vie. Je me souviens qu'en pelant les patates il faisait de grosses épluchures, mais personne ne lui disait rien. Et il parlait en même temps. Je lui demandais et il racontait "On marchait beaucoup, tu sais, et on avait froid. Je découpais des bandelettes dans des couvertures, des bandelettes pour mes pieds, pour qu'ils ne gèlent pas".

Il racontait des choses comme ça pendant qu'il épluchait et comme il n'y voyait pas très clair, la moitié de la patate partait avec la peau et tombait sur le sol de terre battue.

### Les grosses patates de Pépé Gall

Pépé Gall avait un champ, derrière la maison. Il était fier parce qu'il avait des grosses patates. Aux grandes marées, il allait à la grève ramasser des algues rouges. Tout le monde faisait ça. Il les laissait sécher, puis il les mélangeait à la terre sableuse. Ça faisait des pommes de terre ! je vous dis pas comme elles étaient bonnes.

Et tous les dimanches, on avait des frites. Ma grand-mère faisait les frites. Ma mère avait fait l'école ménagère et utilisait la Végétaline, mais ma grand-mère ne faisait pas comme ça. Elle prenait une grande poêle, et comme elle tenait un café-épicerie, elle allait chercher son huile Lesieur et versait pratiquement la bouteille entière dedans. Normalement, elle le faisait en deux fois. Elle les plongeait une première fois pour les saisir, puis une seconde fois, avant de les éponger dans un torchon. Il n'y avait pas de sel fin, c'était du gros sel.

Une fois finies, elle disait "Elles sont *founables*". Ce qui voulait dire qu'elles étaient bonnes, moelleuses à l'intérieur et croustillantes dehors. J'ai le souvenir de ces délicieuses pommes de terre qui avaient poussé dans les algues et les terres sableuses, c'était magnifique. Je n'ai plus jamais mangé d'aussi bonnes frites.

## **Le mariage de Mimi Borgne**

Il y a deux ou trois ans, j'étais en Bretagne et il a fallu déblayer la maison de mon autre grand-père, celui que je n'ai pas connu.

Dans la vieille maison, je suis tombée sur des cadres qu'il avait fait fabriquer, dans le temps, avec ses souvenirs d'Indochine. Des tissus incrustés de broderies et de médailles qu'il avait ramenés de là-bas et qu'ensuite il avait fait encadrer. Et c'est ce fil-là qui m'a fait poser des questions dans le village. "Alors qu'est-ce qu'il avait fait, le grand-père ?" Là-bas on répond aux questions, mais au bout d'un certain temps, quand les intéressés ne sont plus là.

Ce jour-là, il y avait la cousine de maman, et elle a raconté le mariage de Marie-Jeanne Le Borgne avec mon grand-père L'Helgouac'h. Marie-Jeanne, tout le monde se la rappelle sous le sobriquet de Mimi Borgne.

Le mari de la cousine fait des crêpes le jeudi, et c'est souvent dans ces moments-là, en assemblée, que les langues se délient. Ce jour-là, la cousine a raconté pourquoi mon grand-père L'Helgouac'h était plus âgé que Mimi.

Dans la ferme, il y avait eu sept enfants – sept filles. Trois ou quatre étaient déjà parties se marier et les autres étaient encore là. Quand il est rentré d'Indochine, L'Helgouac'h devait avoir 32 ans. Comme il s'était fait une situation, avec sa pension de guerre et un emploi promis dans les Eaux et Forêts, il est venu demander la main d'une jeune fille. Il a d'abord demandé la main de la tante Corentine, mais elle n'a pas voulu de lui. Après, il a demandé la main de Marie-Louise, qui n'a pas voulu non plus. Alors ma grand-mère Mimi, qui était la petite dernière et qui voulait partir, elle a dit "Moi je veux bien" ! Elle avait douze ans de moins que lui.

## **Dangereux à la mer, inutile au mouillage**

Du côté de mon père, il y a la mémoire de l'aïeul Jezegabel, qui était capitaine. J'ai demandé "Mais cap'taine de quoi ?"

Eh bien en fait à l'époque, il faisait du cabotage sur la côte du Finistère sud, à partir de la baie d'Audierne. Il fallait passer les rouleaux de la pointe de Penmarc'h, puis la pointe du Raz et le Raz de Sein. En fait, il montrait la route, il guidait les bateaux à voile – il n'y avait pas encore de bateaux à moteur. Des navires marchands qui venaient de Bordeaux avec des cargaisons de vin à destination de l'Angleterre. Je parle des années 1800, par là.

Il faisait ça, puis à d'autres moments il partait pour Frisco – San Francisco. Il faisait Frisco, puis il revenait. Mon père imitait souvent ses commentaires de gars de la marine. Il disait – en breton, mais ça voulait exactement dire ça – "Ah, celui-là ? Il est dangereux à la mer, inutile au mouillage et à peine suffisant à l'entretien quotidien du service. *Ballète* !" *Ballète*, ça voulait dire "dégage", en breton. *Marplish*, ça veut dire "s'il vous

plaît". "Regarde celui-là", ça se dit *Cé de zouti*. Ou alors si tu es en groupe de femmes et que tu veux dire "Regarde celle-ci qui fait la pimbèche" ou "celle-là qui est mal habillée", tu dis *Cé de zouta*. Et ce n'est pas le mot, mais le ton sur lequel tu le dis qui importe ; on sait déjà pourquoi c'est dit.

Je ne parle pas breton, je connais les expressions phonétiquement, comme *Mé zo squiz* : "Je suis fatiguée".

### **La pêche ou la guerre**

Mon père n'a pas fait la guerre de 1939 parce que son père, Pépé Gall, qui avait fait quatre ans dans la première, l'a fait embaucher sur son bateau pour aller pêcher le homard et la sardine. Et ceux qui pêchaient n'allaient pas au front.

**Yvonne**  
*Marseille*

## Les poulets tout nus

Je devais avoir 14 ans, j'étais chez des amis et c'est moi qui tuais les poules. Je les tenais par les pattes, la tête en bas et je prenais un couteau. Il y avait le poulailler, j'allais en attraper une.

C'était difficile. Au début, on n'a pas l'habitude du sang, j'avais peur. Et puis après, on s'habitue. On sait que c'est pour manger. Ensuite, il fallait la plumer. C'était long. Mais au moins, ton poulet après il est bon, tu sais d'où il vient. C'est sain. Au supermarché maintenant tu vas le prendre, il est bien emballé, il est tout nu, mais bon... Pour moi ce n'est pas pareil.

Mélanie  
Marseille

## La pêche avec mon grand-père

Moi je ne suis pas très Facebook. Forcément j'y vais, comme tout jeune de mon âge – et encore maintenant la plupart des jeunes ils sont sur autre chose, Snapchat et tout. Mais moi je n'aime pas trop toutes ces nouvelles choses. Même quand je suis dehors, j'aime les choses simples. J'aime la pêche. J'aime aller à la montagne. J'aime la nature. Aujourd'hui, il y a trop de choses nouvelles tout le temps. Tu as un iPhone, il y en a un autre qui sort, ça y est, le tien est vieux, il faut avoir le nouveau. Ça ne me plaît pas. Je vois des enfants, à cinq ans, ils ont la tablette. Moi à leur âge j'avais un stylo, point ! Et tout allait très bien.

J'aime la campagne, la pêche. La pêche, c'était avec mon grand-père. Son bateau s'appelait *Le Jérémie*, il était ancré au port de Barcarès, à côté de Perpignan. Un bateau à moteur. Un bateau qu'il avait fait de ses propres mains. Il l'a fini, j'avais cinq ans. Je me souviens de la cabine avec le volant pour conduire. Il voulait tout le temps que je reste au port, il avait peur que je tombe à l'eau. Il avait toujours peur de tout pour moi. Il m'aimait tellement. Même si je devais cuire un œuf, il me disait de mettre des gants !

À cause de mes grands-parents, maintenant je ne sais rien faire. Même faire cuire un poulet, je ne sais pas. Je sais le tuer, mais pas le cuisiner !

Mélanie  
Marseille

## UN JOUR ON VIT, UN JOUR ON PLEURE

Quand je sors, je veux continuer ma formation et avoir mon diplôme de menuiserie aluminium-verre. J'ai un niveau CAP, j'ai déjà fait une année avec deux semaines d'école et deux semaines chez un patron. Comme ça, je pourrai me trouver un travail et avoir mes papiers, parce que le vol c'est pas une solution... C'est pas une vie en prison, je sors, je rentre, je sors, je rentre, c'est pas une vie pour moi... Tu sais pourquoi je suis rentré ici ? C'est à cause de mère. Tu vois, y a ma sœur qui m'a appelé, et elle m'a dit "maman, elle a besoin de faire des analyses parce qu'elle est enceinte". Et les analyses ça coûte combien ? 180 dinars. Ici, ça fait 10 euros. J'ai pensé : comment ? Ma mère elle a besoin de 10 euros, et moi avec 10 euros je fais une coupe chez le coiffeur à Marseille. Ou alors j'achète un paquet de cigarettes, un paquet de feuilles et une canette de coca. Et ma mère elle besoin de 10 euros pour aller faire des analyses ? Tu pètes les plombs en pensant à ça ! Et c'est pour ça que j'ai fait n'importe quoi et que je suis rentré en prison...

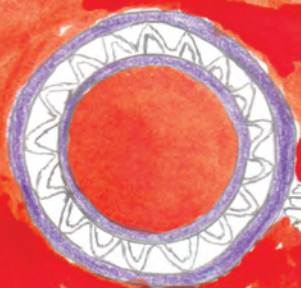
Mais c'est comme ça, c'est la vie, un jour on vit et un jour on pleure, et oui, c'est ça...

Je regarde La  
cochez de soleil  
et Je pense loim  
et a ma Famile



Tiens mon frère,  
Garde le en souvenir  
de moi

Zinga



## LA BAGUE

J'ai une bague. De la fille de ma sœur. Elle me l'a donnée au Maroc et je suis venu avec ici. C'est un souvenir. Je regarde cette bague et je pense à ma sœur et sa petite fille.

Merci ma  
petite sœur





En prison, je l'ai pas, elle est restée au greffe. Mais avant, cette bague, elle était toujours ici, au petit doigt.



## La petite fille qui voulait traverser

L'histoire se passe à Ajdir.

On était à l'école. À midi, on sort. Devant la mairie, il y a un coin où on peut manger. Nous, on vient de loin pour l'école, on ne va pas repartir entre midi et deux.

Devant nous, il y a la route nationale.

On est là, on mange. Et on voit une petite fille qui transporte une bouteille de butagaz. Vide la bouteille, ça se voyait. Elle vient pour la changer. De l'autre côté de la route, il y a son oncle. Elle va pour traverser. Arrive une voiture. Elle fauche la petite fille, la fait tourner en l'air. Et elle nous atterrit juste le regard face à nous. Morte.

Le gars il s'enfuit, il disparaît. L'oncle de la petite, pensez bien, il était fou, il courait, il le cherchait partout. Heureusement quelqu'un a vu où il se cachait. Le gars, il n'avait pas de permis, pas d'assurance, rien. La voiture n'était pas en règle.

Après, visiblement, ils se sont arrangés entre eux. On n'a pas su comment. C'est une histoire qui dit quelque chose à tout le monde dans la région. Tout le monde s'en rappelle. Même les plus jeunes. C'était une fille de prof, tout le monde sait ça. On n'a jamais su son nom.

**Nouredin**

*Le Pontet*

## Sur le chemin de l'école (1)

Avec Rachid, on a fait l'école dans le même village. À l'époque – là je parle de chez moi, avant que je monte à ... pour continuer l'école – on habitait quatre, cinq kilomètres loin du village. Des fois, il pleuvait, on était... un peu pauvres quoi.

Mais mon père, je... on le voyait une fois tous les trois ans ou quatre ans, ça dépend. Quand il avait fini le travail, il venait. À la fin, il était vieux, alors il venait tous les ans au Maroc. Il travaillait ici, Avignon, Carpentras.

Pour venir à l'école, c'était la misère pour nous. S'il pleut, on a des rivières, il faut passer des rivières. Et des fois c'est glacé. Il fait froid. Nous, on avait à l'époque les sandalettes, là. En plastique. Tu te rappelles de ça ? On avait même pas de chaussettes. Il faisait froid. On n'avait que ça.

On avait un genre de pantalon. Acheté au *bouchraoud*. Le colporteur... nous on dit *bouchraoud*... Il tourne dans les villages avec une barre sur son dos et des vêtements accrochés dessus. C'est toujours à lui qu'on achète des habits. Quand il arrive, c'est ma grand-mère qui s'en occupe. Ma mère, les autres femmes, elles n'ont pas droit de lui parler, ah non ! C'est la grand-mère toujours qui fait les marchés, tout ça.

Donc on arrive à l'école, franchement tu te tapes trois, quatre kilomètres, tu arrives, tu as froid, tu es comme ça. Et le prof qui te dit "Tu as retenu quelque chose de ce qu'on a dit hier ? – Non. – Alors viens". Il te fait mettre les doigts comme ça et il frappe.

Mais nous on était dans la misère, on n'arrivait même pas à s'en sortir, à vivre bien quoi.

Alors comme je n'ai rien appris, je sais que je vais prendre vingt ou quarante coups sur mes mains ou sur mes pieds. Parce qu'il y a toujours deux ou trois costauds... à l'école, c'est eux qui s'en occupent. Les plus costauds, c'est aussi les plus nuls. Ce sont eux qui s'occupent de t'attacher. Le prof t'appelle, ils te prennent les pieds, ils t'attachent bien les pieds. Le prof, il te tape sur les pieds, quarante ou cinquante, ça dépend. Ils ont peur de rien. Ils frappent même à la tête avec le bâton. Ils te mettent le stylo entre les doigts comme ça et ils te serrent fort. Laisse tomber.

Le prof, il faut qu'on lui amène des trucs. Chacun son tour, il faut qu'on lui amène des trucs. Il y en a qui n'ont rien. Il y en a qui ne trouvent même pas à manger pour eux, alors ils vont faire n'importe quoi pour ramener quelque chose au prof. Pourtant, ces profs, ils sont payés par l'état, non ?

Moi j'avais peur d'aller à l'école. Je n'y rentrais plus. Pourtant tu es obligé mais moi, je ne pouvais plus y aller. Et à mon avis, ils faisaient ça exprès pour qu'on n'apprenne rien et pour qu'on n'y aille plus. Moi j'avais peur d'y aller. Je restais dehors jusqu'à l'heure de rentrer à la maison. Je disais à ma mère que j'étais à l'école mais c'était pas vrai. Bon... tu tiens

trois jours, deux jours, quatre jours. Après ils envoyaient une lettre à ma mère ou à mon père. Mais c'était la galère. Et les parents continuaient à nous y envoyer. Jusqu'à quatorze, quinze ans.

**Nouredin**  
*Le Pontet*

## **Sur le chemin de l'école (2)**

À trois ans, on allait à la mosquée. Parce que l'école, on n'avait pas le droit. L'école c'est à partir de sept ans. Ou six. Mais par contre il faut payer. Il faut donner un billet pour qu'ils acceptent que tu entres. L'école, nous, on va à la mosquée. Avec un imam qui parle moitié berbère moitié arabe. On nous apprend comment il faut gérer l'arabe à l'école. C'était difficile. Il nous frappait aussi.

Il n'y a pas de suivi. L'arabe c'est très difficile. Après on entre à l'école et on parle juste 30 % d'arabe. Et là ils ne vous donnent pas une chance de vous expliquer tout doucement. Non. Ils vous frappent. Vite il faut apprendre c'est comme ça, c'est pas autrement. Et ils font mal, vraiment mal. Moi, j'en ai pas trop pris parce que je travaillais un peu. Mais ceux qui travaillaient pas, ils prenaient des roustes, j'avais mal à leur place. Avec des tuyaux de gaz. C'est costaud, un tuyau de gaz. Ils prenaient un bout de cinquante centimètres comme ça.

Là-bas, chez nous, c'est ce qu'on appelle le triangle de la mort. L'État nous a abandonné. Il n'y avait pas de routes jusqu'en 1921. Pendant la guerre du Rif, les Espagnols sont venus combattre mais ils n'avaient pas l'habitude des montagnes. D'en haut, on dirait juste un petit trou mais en fait il y a beaucoup de monde qui y vit. Ils l'ont appelé triangle de la mort parce qu'ils ont eu je sais pas combien de pertes dans ce trou à rat. Ça fait bien ce trou, allez, deux cents kilomètres carrés.

**Richard**  
*Le Pontet*

## Ruleta

Salut la compagnie. Je connais un type qui vient de la ville de ... , c'est en Espagne, une ville qu'on appelle Lorca. C'est lié aux jeux d'argent, au casino, ce mec jouait à la ruleta.

Je le connais depuis que je suis jeune, lui il était un peu vieux. Il avait deux boucheries, il avait une maison et une ferme au Maroc.

C'était son truc la ruleta, il y jouait beaucoup. Tout ce qui lui est arrivé c'est de la faute de cette machine : il a vendu tout ce qui était à lui, il a vendu les deux boucheries, il a vendu la maison, il a abandonné ses enfants, abandonné sa femme, tout, tout est parti en vrille. Il a vendu sa ferme, ça aussi, voilà ce que ça fait.

Il s'est retrouvé à vivre dans la rue à Lorca, il était un peu à la masse à la fin, il avait plus rien, et il vivait à la rue.

**Mohammed**

*Le Pontet*

Ce monsieur, je le connais.

Il élevait un oiseau, et parfois il le lâchait.

Parfois il le gardait, ça dépendait des fois. Certaines semaines quand l'oiseau était dans sa cage, ça allait, il était normal, le type. Mais quand il le lâchait, c'était mauvais signe, ça voulait dire qu'il pétait un plomb, qu'il devenait fou. Ce que je sais, c'est que c'est la ruleta qui l'a rendu fou.

Il y en a beaucoup qui ont perdu la tête comme ça mais je crois que c'est le même dont tu parles.

**Aioub**

*Le Pontet*

# LA CONFÉRENCE DES OISEAUX

Collectif

Je connais les oiseaux, tu veux que je te raconte ?

Ouais, écoute le professeur, il va te raconter... En tous cas, moi, je connais le boulboul, le chardonneret, qu'à Annaba on appelle le boub'zin et que d'autres appellent le chardon, je connais le serin, le vendron, le pinson, le mili, le canari, la perruche, le mosaïque...

Le mosaïque c'est un canari ! Il y a le canari ordinaire et le canari mosaïque !

Peu importe. Le meilleur chardonneret se trouve à Annaba, à Aïn Barbar mon frère ! *Vat vat vat vat vliou !* Viens à Barbar, le soir, au coucher du soleil, tu entendas le vrai chant du chardonneret !









Moi j'avais un pigeon !

Ton pigeon, tu peux t'asseoir dessus !

Mais moi j'avais un magasin d'oiseaux à Koléa !  
J'en connais un rayon sur le sujet alors ne me  
casse pas la tête avec ça s'il te plaît !

Moi, les miens, je les achetais 6000 à Annaba  
et je les revendais 3 ou 4 millions à Alger...

C'est ça oui... Tu parles comme un gamin là ! Laisse  
tomber tes enfantillages va ! Tu parles pour parler !  
Ça se voit que tu mens.

Je jure que c'est vrai !

Je voulais une  
discussion sur les  
oiseaux, pas une  
dispute.



Oui mais c'est lui ! Il nous laisse pas parler !

Bon, attends, puisque tu t'y connais : le vrai canari sauvage, tu sais ce que c'est ? Pas le canari ordinaire, le cardinal, le mosaïque ou le frisé. Le vrai canari sauvage, c'est quoi ?

C'est le serin...

Voilà, ça c'est bien parlé !

Le serin ? C'est le vendron le meilleur je te dis !

Val d'oro pas vendron !

Et le nino ! Il chante pas comme le chardonneret ?

Le nino, c'est la nuit qu'il chante.

Mais ça se vend 4 millions quand même !

À toi peut-être...







Le mili c'est le plus cher non ?

Mais non, c'est le chardonneret. Il y a des chardonnerets qui se vendent 70 millions, tu le crois toi ? Et puisque tu fais le malin, tu as déjà vu un chardonneret blanc ?

Oui...

Tu l'as vu devant toi ?

Puisque je te dis que oui !

Tu l'as vu en cage, pas en liberté. Tu ne l'as pas vu voler, c'est impossible !

Mais y en a qui l'ont vu. Y en a même qui l'ont attrapé...

Celui avec la tête blanche ?

Tout blanc avec des ailes jaunes...



Avec la tête blanche je t'ai dit... Avec les ailes jaunes c'est pas une espèce de chez nous, c'est une espèce qui vient d'Espagne. Parce que, ça vient d'où les canaris à ton avis ?

Les canaris ?

Oui. Ça vient d'Espagne...

Et d'Italie aussi.

Quelle Italie ? Ça vient d'Espagne je te dis... Bon, le chardonneret, nous on appelle ça le maknine, et le faucon, c'est le bou amar.

Nous on dit le voleur de cage.

Ouais, si tu veux... Il mange des oiseaux en tout cas. Et tu sais comment il fait ? Il pose ses serres sur la cage, il bat des ailes sur les côtés pour faire de l'ombre, l'oiseau monte et il le croque. Mais il ne mange que la tête !









C'est un tueur celui-là !

La chouette, c'est la bouma. Quand elle apparaît, c'est un mauvais présage,

Elle annonce la mort...

C'est des conneries ça ! Moi j'en avais une de couleur mauve quand j'étais petit... Bon, la bergeronnette, j'en ai déjà vu mais je sais pas comment ça s'appelle en arabe. C'est un oiseau qui tourne autour des vaches. Et tu vois, autour des bouses de vache, sauf ton respect, il y a des sortes de moustiques. Et bien c'est ça qu'elle mange... Le moineau, on l'appelle le haraymi. Mais y en plus autant qu'avant...

À Annaba, sur le Cours, au centre-ville, y en a plein. Tu vas là-bas vers 5 heures, sur les arbres...

Ouais, ils nichent sur les arbres, et ils font : *tu-tu-tu tu-tu-tu-tu...* Mais il ne viennent pas tout le temps.

Sur le Cours, il y a à peu près quatre-vingt arbres et c'était toute l'année plein de moineaux...

Non, non, ils ne viennent qu'à une certaine période. Genre quand ils s'accouplent ou quand...



À la différence des autres oiseaux, les chardonnerets, ils s'accouplent en plein vol. À une époque c'était impossible qu'un chardonneret accouche en cage, mais maintenant si.

Moi, le chardonneret de mon frère il était imbattable...

Imbattable à quoi ? Au chant ?

Oui, au chant. Il était imbattable.

Ouais, c'est possible...

Il y a deux ans, j'en avais seize...

Oui, moi aussi, j'en avais un paquet... On les achetait dans une espèce de carton recouvert d'un filet où mâles et femelles étaient mélangés...

Mais avant, les femelles, on les mettait pas en cage...

Oui c'est vrai, mais maintenant si, mais seulement pour chauffer les mâles... Bon, le tarin des aulnes, c'est le luk, une espèce de maknine. Tu le couples avec un canari et ça fait un mili. Et le mili...





*Interruption. Un surveillant surnommé Chuck Norris vient nous dire bonjour et demande :*

J'suis désolé d'vous déranger.  
Vous faites quoi là ?...

On parle  
d'oiseaux...



Le mili, il ne pond pas. Sa mère est un canari et son père un mak-nine. C'est pas qu'il ne pond pas, mais il pond à blanc, son œuf est vide, il n'y a rien dedans...

Le coq aussi il pond à blanc. *Cot cot codet !*

Le coq, c'est le sardouk, mais on dit dik aussi.

Il y le coq chihuahua aussi, tu le reconnais à ses pattes d'éléphant pleines de poils...

Ouais... Y a aussi le granadino, le lodino, le p'tit bec, le pantophile, le bouchoucha, le gonfleur, le guitano, le gueurgueury, le burburry, le norwich, le bec rasé, le voleur normal ordinaire, le saxpé, le rafino... Et y en a, ils coûtent au moins dix millions ! Le lodino et le granadino, y en a qui les échangent contre une voiture ! Mais tout ça, ça vient d'Espagne...



De Sétif aussi, non ?

Non, non... Tu veux savoir où il y vraiment de beaux oiseaux ? C'est à Sidi Bel Abbès. Ils les élèvent vraiment bien là-bas...

À Vintimille c'est plein de chardonnerets.

Ouais, c'est vrai, plein. Tu vois la rivière où ils vont boire ? Tu sais combien il y en a là-bas ?

À Vintimille ?

Ouais... S'ils te laissaient chasser ne serait-ce qu'un mois, tu les attraperais tous. Au filet ou à la glu. Tu pourrais devenir riche...



... plus riche que  
Cristiano !







**CHAPITRE 4**  
**CONFIDENCES POUR CONFIDENCES**

## Un conte de fées (1)

Cette fille, c'était ma voisine. On a grandi ensemble. Je connaissais sa sœur, tout le monde la connaissait dans le village.

Elle avait dix-sept ans. Une fille sérieuse, d'une famille importante dans le village. Sauf qu'elle était toute seule. Enfin toute seule... sans homme à la maison. Son père, ses frères, ils travaillaient tous en Europe. C'était une fille sérieuse.

Un voisin n'arrêtait pas de la harceler. Il habitait huit cents mètres plus haut. C'était un jeune gars, il devait avoir à peu près dix-neuf ans mais il était marié. Elle, elle était belle ! Une beauté pas possible ! Un peu blonde, les yeux verts. Dans nos montagnes, ça fait bizarre ! Donc il la harcelait tous les jours. Et elle, elle le repoussait tous les jours. Il la harcelait, elle le repoussait. Et quelquefois, il la harcelait en plein marché. Tous les jeudis, jour du marché, elle y avait droit. Devant tout le monde. Elle en avait honte. Devant tout le monde...

Et puis, un jeudi, comme d'habitude, le voilà au marché. Il la cherche, il la voit, il se précipite vers elle, comme d'habitude. Elle, à ce moment-là, elle passe à côté d'un marchand d'ustensiles de cuisine. Elle prend un couteau sur l'étal. Et elle lui plante dans le ventre.

Il est mort peut-être deux heures après. Elle, elle a pris dix ans de prison. Ferme.

Quand je suis rentré au pays en vacances, elle était en prison depuis un an. Je suis allé la voir. Le directeur de la prison en était tombé amoureux. Il l'a épousée. Il l'a fait sortir quelques mois plus tard.

Aujourd'hui, elle a des enfants et une vie normale.

**Richard**  
*Le Pontet*

## Un conte de fées (2)

Mon histoire, elle lui ressemble mais ce n'est pas tout à fait la même. Bon... c'est aussi une histoire de belle fille. C'est aussi l'histoire de quelqu'un qui meurt d'un coup de couteau. C'est aussi une histoire de marché.

Mais d'après ce qu'on m'a dit, elle était amoureuse, cette belle fille. Et d'après ce qu'on m'a dit, un jour elle voit son amoureux avec une autre fille. Elle ne dit rien. Elle les suit jusqu'au marché. Elle se rapproche. Ils ne l'ont pas vue. Elle se rapproche. Et elle plante un couteau dans le cou de son homme. Il est mort direct.

Et après ? Là, je ne sais pas comment finit l'histoire. En fait, je crois que c'est la même histoire. Mais ils ont rajouté une fin heureuse. Une fin de conte de fées.

**Nouredin**  
*Le Pontet*

# J'AIMERAIS

Manou

J'aimerais pouvoir me marier avec une fille, une belle fille, que j'aurais rencontrée en Europe, et avoir deux enfants, en premier un garçon et en deuxième une fille, comme ça il pourra s'occuper de sa petite sœur en cas de problème... J'aurais un travail, normal, et on vivrait heureux dans cette maison dans la montagne. Que ce soit ici ou au bled, ça n'a pas d'importance, c'est le destin qui choisira. Qui peut savoir de quoi demain sera fait ?







## L'art d'en rire

Mon mari a du mal à venir me voir aux Baumettes. Parce qu'ici ça fait vraiment prison. À Nîmes, il venait plus facilement, ça faisait davantage maison de retraite. Quand je suis en soin à l'unité hospitalière, il vient toutes les semaines. Parce qu'il n'y a pas les barreaux, pas tout ce protocole, toutes ces portes à passer. Ici, ça lui fait peur. "Quand je te laisse ici, j'ai l'impression de t'abandonner", il me dit.

Du coup, il ne vient pas, mais il m'écrit deux fois par jour.

Hier, je suis restée trois quarts d'heure au téléphone avec lui. C'était impeccable. Royal. Il buvait le café, il avait l'air tranquille. Je lui dis "Ça va, t'es à l'aise ?" Il me répond "Ça va, il fait bon. Si tu veux, je fais tourner le jacuzzi". Je lui dis "Oh, mais tu es en train de me faire monter les nerfs, là. Tu me parles de jacuzzi et moi je suis là, derrière les barreaux !" Il m'explique tout, il me raconte tout.

Là, il est allé au festival d'Angoulême, où on adore aller ensemble. Il m'a envoyé plein de BD, une photo de la boutique où l'an dernier j'avais acheté mon sac. Il m'a aussi envoyé un truc, je vous le montrerai, c'est la famille Bidochon, avec la femme qui passe l'aspirateur et le mari tranquillement assis dans son fauteuil en train de lire sa BD. Derrière, il a écrit *Tu vois, c'est nous, on n'a pas changé !*

Sincèrement, j'aurais jamais pensé que ce garçon-là me ferait autant de surprises. Ça fait dix ans que je le connais, vingt-huit mois que je suis incarcérée. Des fois je me dis : Mais où il va chercher tout ça ?

La dernière fois, il est allé dégoter sur internet des images de balançoire et il m'écrit : *Regarde, ça c'est les balançoires sur lesquelles on s'amusera quand tu seras dehors.* Ou il m'envoie une photo d'une tasse de thé et il m'écrit : *Celui-là est meilleur que celui que tu bois en détention, hein ? Allez, tu peux l'encadrer !* On rigole. Ou alors au téléphone il me dit qu'il est allé au restau. Je lui demande "Avec qui ?" Il me dit "Mais tout seul ! D'ailleurs, tu verras, je t'ai envoyé un dessin, je suis en train de manger tranquille et derrière on te voit qui fais la gueule. Tu sais ce que j'ai mangé ? Un magret de canard. Mon plat préféré. Il était bon !"

Ou bien, ce coup qu'il m'a fait il y a quelque temps : la photo de bouteilles vides à l'intérieur d'une valise dans laquelle je les cachais autrefois, quand j'étais alcoolique. Avec ce mot : *Souvenirs, souvenirs !*

Sylvie  
Marseille

## La nuit des quatre morts

À Montpellier, je travaillais en clinique, au service cancérologie. J'avais demandé à travailler dans ce service, parce que l'accompagnement en fin de vie, la relation avec les patients, avec les familles, ça me plaisait bien, même si c'est éprouvant. C'est éprouvant, parce qu'on s'attache aux gens et qu'ils partent les uns après les autres. Je travaillais de nuit. J'étais la seule infirmière pour cinquante-six lits, avec deux aides-soignantes.

J'avais l'impression que les patients attendaient toujours le soir pour mourir. C'était à chaque fois pour moi. Je crois qu'il n'y a pas une nuit travaillée où je n'ai pas eu un décès. À Noël ou à la Saint-Sylvestre, c'était souvent la loi des séries. Va appeler la famille un soir de fête pour annoncer la mort du proche... Ce n'est pas facile. Bien que ce soit monnaie courante, on s'habitue sans s'habituer.

En cancéro, personne ne guérissait, tout le monde mourait. On a beau faire, il n'y a jamais rien qui suffit à les guérir. C'est moralement épuisant. Et cet épuisement fait qu'on finit par en rire. Tu plaisantes avec les copines et tu te dis qu'au même moment, il y a peut-être quelqu'un qui meurt ou qui va mourir. Mais tu te dis aussi : Je suis là, je suis vivante et je ne peux pas me laisser aller. On a besoin de reprendre des forces pour ceux qui ont besoin de nous. Je me souviens des patients qui m'accueillaient en disant "Ah, voilà mon rayon de soleil !" Parce que j'avais toujours le sourire, même quand je n'en avais pas envie. On prend le service en pensant : Qui va mourir aujourd'hui ?, ça va encore être la galère...

Quand on était de repos, avec les filles, on sortait ensemble. Et quand on sortait, on était un peu comme les médecins quand ils font la fête, on n'avait pas de limite. On buvait à outrance, on allait de mec en mec et on se retrouvait à six heures du matin à tourner autour d'un lampadaire, à danser... Pour nous, sortir, c'était jusqu'à l'aube. Vous ne m'auriez jamais fait rentrer chez moi avant six heures du matin. Rentrer plus tôt, c'était pas dans ma religion.

Et cette nuit-là... Mais bon, il vaut mieux que je commence par le début : on avait une patiente qui ne faisait que sonner. Autant la plupart des malades appellent parce qu'ils ont mal, pour qu'on les soulage avec la pompe à morphine, autant certains sonnent pour sonner. Cette dame-là, qui était hospitalisée chez nous depuis trois mois, passait ses nuits à nous sonner. Pour rien, juste pour nous voir, pour qu'on lui parle. C'était usant.

Ce soir-là, j'étais avec deux aides-soignantes avec qui j'avais une grande complicité. Elles m'aidaient à clamber les perfusions et je les aidais pour les changes. On s'était inventé un rituel : la préparation des médicaments, on la faisait en musique, en dansant sur des tubes des années 1980. Le samedi, comme c'était moi la chef, j'avais instauré – puisqu'il n'y avait pas



de raison que les autres fassent la fête et pas nous – ce qu'on appelait le travail-apéro. On amenait une bouteille de vin – j'adore le Chablis –, et malgré qu'on soit en service, on prenait un verre de vin chacune. On avait ce grain de folie.

Mais cette fois-là, il y a eu quatre morts dans la nuit. Quatre décès, à trois, ce n'est pas facile à gérer. Il faut accompagner le mourant, appeler la famille, puis le préparer. Je vous passe les détails. Et le quatrième décès de cette nuit-là, c'est cette fameuse dame qui n'arrêtait pas de sonner. Quand on arrive dans sa chambre pour la débrancher et lui faire sa toilette mortuaire, une des aides-soignantes me dit "Au moins, elle ne nous emmerdera plus avec sa sonnette !" Là, j'ai été prise de fou rire. Et ça se communique aux autres. On s'en est voulu après, mais on n'en pouvait plus, il fallait que ça sorte. C'était la quatrième dans la même nuit. On était épuisées, on tenait sur les nerfs. On avait pris notre service à dix-neuf heures et on allait y être jusqu'à sept heures du matin. Le premier mort, c'avait été à huit heures et demi du soir. Et après, ça n'avait fait que s'enchaîner, jusqu'à cette dame.

Quand tu es soignante, tu es obligée, c'est jusqu'au bout, tu n'as pas le choix. La mort, il y a des moments où on est obligées de la tourner en dérision, parce que sinon on arrête.

Je suis persuadée que la gaieté qu'on donne aux gens, ça participe à 50 % de leur longévité, de leur espérance de vie. Parce que quelqu'un qui se laisse aller va mourir plus tôt que celui qui a quelqu'un en face qui lui sourit. Et pour accepter la mort, un peu de folie te sauve. On avait le même âge, pleines de vie, mais cernées par cette présence permanente autour de nous.

De cette bande-là, aujourd'hui, tout le monde a capitulé. Plus personne n'est infirmière ou aide-soignante. On a toutes cherché autre chose. Parce qu'au bout d'un moment, on a beau être habituées, on dit stop. Stop la souffrance. Assez de voir les gens mourir. On a besoin de voir les gens vivre.

**Laure**  
*Marseille*

# MON TOUR VIENDRA

## Pogba

Des rêves j'en fais plein ! Je ne rêve que de mes amis, ceux que j'ai laissés au pays. Par exemple je rêve souvent de mon ami, Felouça, celui avec qui je jouais au ballon. On formait un super duo, quand on jouait ensemble personne ne pouvait nous battre. On pouvait pas se passer l'un de l'autre, on se téléphonait tout le temps, dès qu'un des deux bougeait il prévenait l'autre.

C'était mon ami, mon frère, mon père, il était tout pour moi. Il est resté au pays, entre temps il s'est marié et il a eu un enfant. Depuis que je suis là je n'ai pas eu de ses nouvelles. Tous mes copains se sont mariés. Sauf moi... Le dernier jour que j'ai passé là-bas, la veille de mon départ, je m'en souviens comme si c'était hier, j'étais au mariage d'un copain. La nuit j'assistais à la noce et le lendemain matin ciao les gars ! Que Dieu les protège...





... en  
espérant  
que mon  
tour  
viendra.



## Comment j'ai rencontré mon mari

J'avais une amie qui me parlait toujours de son meilleur ami. Pendant des années, elle m'a répété la même chose "Il faut que tu rencontres Nico, vous êtes faits pour aller ensemble". Moi je répondais "C'est hors de question, les trucs arrangés, je ne veux pas en entendre parler". Lui était célibataire depuis plus de trois ans, sa dernière histoire l'avait mis à plat, il disait comme moi : les trucs arrangés pas question.

Et puis cette copine a fêté ses 40 ans. Elle nous a invités tous les deux, sans rien nous dire bien sûr. Ce jour-là manque de pot, j'avais justement une soirée... au Cap d'Agde. J'avais un ami DJ, un de mes meilleurs amis, qui faisait là-bas l'ouverture du *Glamour café* à partir de 16 heures. Avec toute ma bande de copines, on lui avait dit "Allez, on vient te soutenir". J'avais donc cette soirée qui commençait dans l'après-midi, et en même temps j'avais les 40 ans de la copine. Je me demandais comment j'allais jongler. Heureusement, la fête de ma copine commençait à midi.

J'arrive là-bas, je dis à mon amie que malheureusement je ne resterai pas longtemps, je dois filer dans l'après-midi au Cap d'Agde. Elle se marre, elle me dit "Mon Dieu, mais tu vas faire quoi là-bas ?" Et elle me montre un invité à côté d'elle "Ça tombe bien, justement, je te présente Nico". Je la prends à part un peu après, je lui demande "Mais c'est de lui que tu me parles depuis le début ? Putain, tu aurais pu me dire qu'il était si beau !"

Et donc, je passe presque tout l'anniversaire à parler avec ce garçon, on est bien, je vois qu'il reste avec moi, c'est vrai que dès qu'on s'est vus, il y a eu quelque chose, une alchimie. Je me dis : Ce mec me plaît. Sauf qu'au bout d'un moment je dois lui dire que je m'en vais. Et je dois lui dire où ! Au Cap d'Agde, pour aller soutenir un copain qui anime une soirée dans le camp naturaliste... Eh merde, je me dis, il va me prendre pour une chaudasse, une tarée...

Ensuite, on ne s'est pas revus tout de suite. À chaque fois que je voyais ma copine, hop, comme par hasard, il était là. Un soir, j'avais rendez-vous avec elle et au dernier moment j'ai dû annuler. J'ai appris plus tard qu'il était venu lui aussi, mais qu'en voyant que je n'étais pas là, il était reparti ! Il l'avait laissée en plan, toute seule ! Elle m'en a voulu.

À cette époque, j'étais dans une période où je m'amusais, je faisais la fête. Je sortais avec un type. Surtout pour m'amuser, mais quand même, je sortais avec lui. Et pendant ce temps, Nico hésitait. Je le croisais dans des soirées sans qu'il se décide. Finalement, il m'a appelée pour qu'on se voie tous les deux. Enfin ! On est allés manger ensemble. Il ne m'a pas embrassée. On s'est revus, il a passé la soirée chez moi, on a discuté, on a bu un coup. Il ne m'a toujours pas embrassée. Au bout d'un moment, je me dis : Mais il attend quoi celui-là, qu'est-ce qu'il veut, oh ?? ! Il repart chez lui.

Et là il m'envoie un texto : *J'aurais bien prolongé la soirée*. Alléluia ! Enfin ! Je lui réponds que je ne comprends pas pourquoi il n'est pas resté. Il me dit qu'il peut revenir. Je lui réponds qu'il est le bienvenu, mais que s'il dort avec moi, c'est en tout bien tout honneur. *Ça veut dire quoi ?* il me demande. *Ça veut dire qu'on ne couche pas ensemble le premier soir, ce n'est pas dans ma religion*, je lui réponds. Ce qui est faux, mais je voulais le tester. Il est venu. On s'est embrassés, enfin. Trois mois après notre rencontre ! Il a dormi à côté de moi sans qu'on ne fasse rien. Et je peux vous dire que ça relevait de l'exploit ! J'ai essayé de le faire craquer, mais il a tenu parole.

Le lendemain, en revanche, il m'a dit "Ce soir je reviens dormir, et c'est fini ce jeu". Et voilà, notre histoire a commencé comme ça.

Laure  
Marseille

## L'arrivée de Louka

Quelques temps après je suis tombée enceinte de Louka. Au bout de quatre mois à peine. Manque de pot, je tombe assez facilement enceinte, que je sois sous pilule, sous stérilet, tout ce que vous voulez. Mon fils aîné : bébé pilule. Mon deuxième : bébé stérilet. Et là je me suis dit : C'est foutu, Nico va pas rester.

Est-ce que je lui dis ? Est-ce que je ne lui dis pas ? Il va me prendre pour une folle. Et en même temps, ce n'était pas fait exprès. J'ai attendu quinze jours et finalement je le lui ai dit. Et il n'a pas du tout eu la réaction que j'imaginai. Il s'est mis à pleurer de joie, il m'a dit "Cet enfant, je le veux. J'ai mis des années à te chercher, je t'ai trouvée, je veux cet enfant". Et moi dans ma tête je me disais : Mais non, moi je ne le veux pas. Parce qu'au bout de quatre mois, on ne se connaît pas encore. Parce que j'avais déjà un fils aîné d'un père dont j'étais séparée. Je n'avais pas envie que ça recommence. Au bout de quatre mois, on a beau s'aimer passionnément, est-ce qu'on sait si cela va durer ?

Mais il le voulait tellement, je me suis dit : pourquoi pas. Et évidemment je ne regrette pas. C'est une histoire qui s'est précipitée, qui est allée vite. Il aurait pu partir à plusieurs moments. Il aurait pu s'enfuir. Et au contraire il me dit qu'il a tout ce dont il rêvait : sa femme, son fils. Même si bon, en ce moment je ne suis pas là.

Laure  
Marseille

## Lettre à mon mari

*Si quelqu'un me demandait ce que j'ai le plus aimé sur cette terre en dehors de mes enfants, je répondrais sans hésitation : toi. Je n'aurais jamais pensé pouvoir autant aimer un homme. Et pourtant, voilà. Je t'aime d'un amour infini et passionné. On a traversé des épreuves qui auraient pu nous séparer et pourtant on est toujours là, plus forts et plus soudés que jamais. Le temps effrite souvent l'amour, mais le mien grandit de jour en jour à ton égard. Je t'admire pour ce soutien sans faille que tu es pour moi et pour les enfants. Je t'admire de toujours trouver les mots pour me reconforter. Et surtout ce que j'admire, c'est que malgré ma présence en prison, tu me rappelles toujours que je suis quelqu'un de bien. Quand je te vois au parloir, je revois l'homme qui m'a fait craquer, l'homme dont je suis tombée amoureuse. Et j'en ai toujours le souffle coupé. Tu es mon amour, mais aussi mon amant et mon ami. Je me remémore souvent les mots qu'on se répétait lorsqu'on s'est connus. Tu me demandais "Mais où tu étais pendant toutes ces années ?" Je te répondais "Je t'attendais". Et je t'ai trouvé. Pour l'éternité.*

Laure  
Marseille

## Il est où mon bébé

À Perpignan, j'ai eu deux fois des permissions, mais ici ça ne m'a jamais été accordé. Là-bas, la prison avait plein de défauts, c'était pas bien en soi, c'était vieux, on était à trois par cellule, on n'avait pas la douche, mais moi je me sentais mieux. C'était plus familial.

À Perpignan, la juge d'application des peines était plus souple, j'avais l'opportunité de sortir dans quinze jours. Je suis venue ici pour être en détention ouverte, sauf qu'il n'y a pas de place à l'étage et, du coup, je reste en portes fermées. Si j'avais su !

J'attends les résultats de mes aménagements de peine, je sortirai bientôt de toute façon, mais plus je passe de temps ici, plus j'en perds à ne pas voir mes enfants grandir. C'est à ça que je pense. Le grand qui a 14 ans, je loupe peut-être moins de son cheminement personnel et de son évolution. Mais le petit. Je suis rentrée en prison il avait 1 an. Maintenant, je le vois au parloir, il a presque une conversation d'adulte ! Le biberon, c'est fini. Le lit à barreaux, c'est bientôt fini. Et moi j'ai tout loupé. Tous ces moments-là, on ne me les rendra jamais. Il te fait déjà des phrases "Je t'ai dessiné un arc-en-ciel, il est aussi joli que maman !" Il vous le dit comme



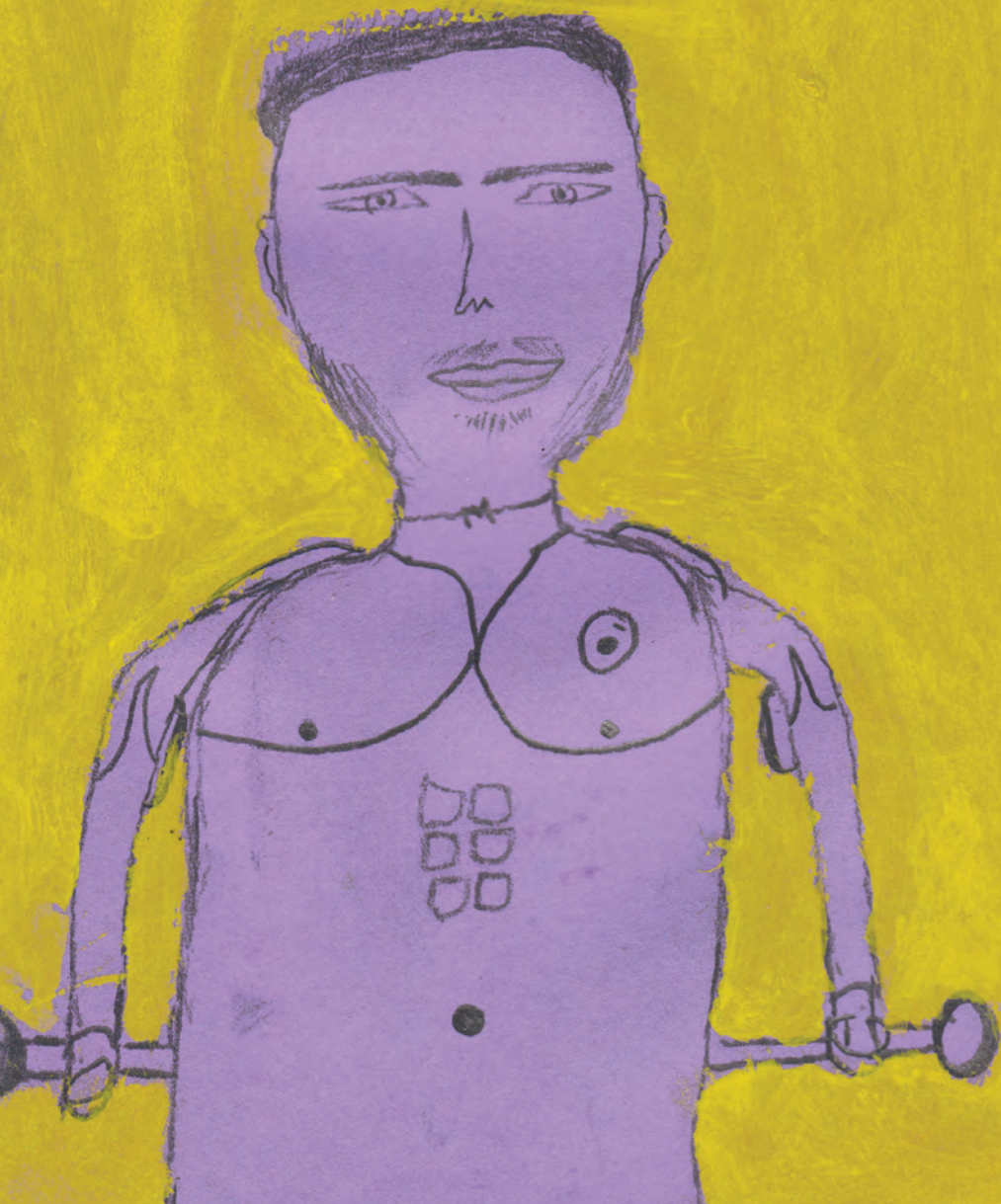
ça, je vous jure. Il compte jusqu'à six, il connaît ses couleurs ça y est. Et moi j'ai tout loupé.

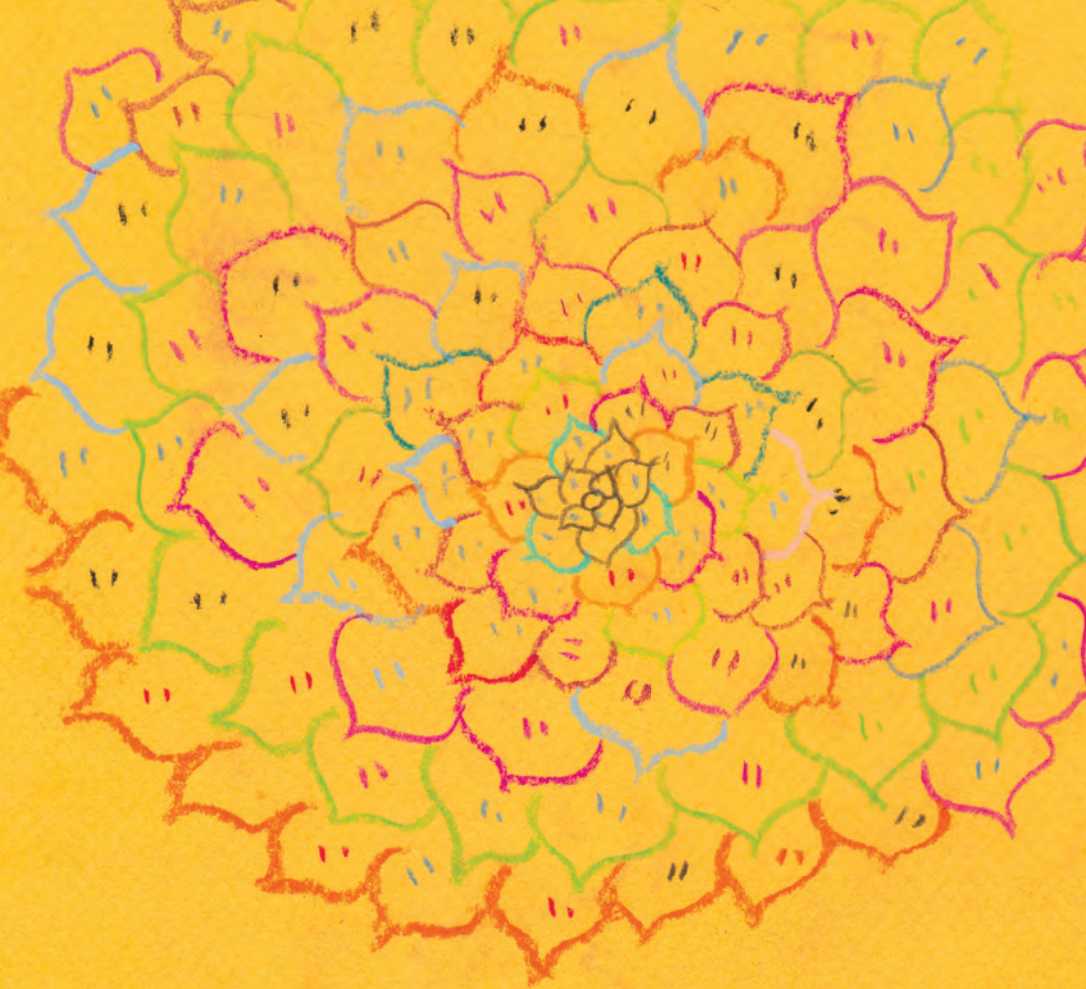
Je le vois 45 minutes par semaine au parloir. Et quand je le vois, je pense : Il est où mon bébé ? Qu'on me rende mon bébé, mon petit bout là, tout petit, qui parlait quasiment pas quand je suis entrée. Que je portais en porte-bébé. Qui me regardait comme ça, par en-dessous. À qui je chantais des chansons. Il est où mon bébé ? C'est ça qui me fait pleurer. De penser que tout ça, on me l'a pris.

**Laure**  
*Marseille*

# C'EST CA LA VIE

Beno





Je voulais dessiner ma mère  
mais je sais pas comment faire.  
Alors, j'ai dessiné une fleur  
pour la représenter.

Et j'espère que cette fleur  
aura sa place au paradis...





Dessous, on pourrait écrire :

Je t'aime maman

et...



Désolé pour la  
souffrance



C'est ça la vie.

## L'amour jusqu'ici

Malgré les barreaux, on peut rencontrer l'amour en prison.

On a eu vent d'histoires surprenantes. Le bruit court surtout quand quelqu'un de la pénitencière est impliqué. Comme il y a dix ans, quand on a découvert qu'un directeur était tombé fou amoureux d'une détenue. Même les magazines féminins en ont parlé. Il y a aussi des surveillantes qui tombent sous le charme et, une fois le gars libéré, certaines finissent par se marier. Le monde carcéral n'empêche pas tout. C'est sûr, on tourne en rond dans un monde clos, mais si on y croit, on continue à vivre.

À l'extérieur, les gens se disent "Ouais, ils ne font rien de leur journée, ils dorment, ils sont bien lotis"... Mais non. Ici, on peut pleurer d'amour, d'amitié, de peine... On ne pleure pas seulement quand on a reçu une notification qui fait mal. Parfois, on pleure d'émotion après avoir reçu une nouvelle qui nous met bien.

Certains rentrent ici seuls et ressortent mariés avec des enfants, surtout chez les hommes. C'est pas une surprise. Pour nous, ce n'est pas si facile de faire venir un homme si on n'est pas mariée. Certaines prisons pratiquent la mixité depuis longtemps, avec des courriers internes, des parloirs internes. Des personnes communiquent, se voient, font des enfants – même si aux Baumettes ça n'existe que depuis six mois.

L'amour, ça ne s'arrête pas ici. Autant tu peux entrer en prison et tout perdre : ton amour, tes amis – même si, dans ce cas, tu vois bien que ce n'était pas de vrais amis... – autant l'amour, c'est quand tu ne cherches pas qu'il vient tout seul. Moi, je peux le dire. Si tu ne le cherches pas, c'est là qu'il vient à toi. D'un coup, tu tombes sur une personne qui ne te lâchera pas, même si tu ne la connaissais pas dehors. Je le dis, parce que c'est ce que je vis avec un homme qui m'attend à l'extérieur, qui m'a été présenté par des connaissances. Je ne donne pas plus de détails, mais l'amour peut venir à nous jusqu'ici.

**Nass**  
*Marseille*



## Un lapin dans la peau

Pendant quelques temps, on a eu une codétenue ici, elle avait un lapin. Elle n'aurait pas dû être là, elle avait obtenu d'être placée en liberté surveillée avec un bracelet électronique. Mais elle est revenue en détention, parce qu'un jour son lapin s'est enfui, et en lui courant après elle est sortie du périmètre autorisé.

Son lapin s'appelait Nini. Elle en était folle. Elle avait peut-être cinquante, cinquante-cinq ans. Comme Nini lui manquait, elle montait en cellule avec des poils et des boules d'excrément de lapin, qu'elle mettait sous son oreiller. Elle avait avec elle un porte-document dans lequel il y avait des photos qu'elle montrait à tout le monde. Des photos de son lapin Nini. Et des photos aussi de son copain, qui s'appelait, vous ne devinez jamais... Jeannot ! Je vous jure, elle sortait avec un dénommé Jeannot. À l'atelier poterie, bien sûr, qu'est-ce qu'elle a fait avec l'argile ? Un lapin. Elle venait aussi à la messe. Une fois, au moment de la prière, elle a mis une photo de Nini sur l'autel !

Son Jeannot était fatigué, j'ai l'impression qu'il buvait beaucoup. Un jour, il est mort. Elle nous a dit "Jeannot est mort". On n'était pas sûres que ce soit vrai, parce qu'elle affabulait beaucoup. Pourtant, c'était vrai, son Jeannot était mort. Mais elle, elle ne s'inquiétait que d'une chose : qui allait prendre soin de Nini maintenant ? Elle passait très vite du rire aux larmes, des larmes au rire. Elle était bonne comédienne. Surtout, elle ne pouvait pas supporter de rester seule. Elle est sortie il y a deux mois. Le jour de sa sortie, elle est restée une heure de plus pour dire au revoir à tout le monde. Du jamais vu ! Elle n'arrivait pas à partir.

**Yvonne**  
*Marseille*

## **Finalement, le Cap d'Agde, c'est soft**

Moi je suis du Cap d'Agde. Une fois j'ai dit à une amie qui refusait d'aller dans la zone naturiste "Viens, je t'emmène, tu vas voir, c'est sympathique, tu vas bien aimer". Je l'emmène dans un bar, gay bien sûr. On commence à boire quelques verres. Personne n'était nu, tout se passait bien, c'était soft, la musique était bonne. Pas loin de nous, il y avait un enterrement de vie de garçon.

Et tout à coup, le garçon qui allait se marier commence à se déshabiller. Il monte sur le comptoir, se met tout nu, strip-tease et tout. Et là je vois mon amie qui regarde. Elle se marre, elle dit "Quand même, il va se marier et il se met tout nu". Et puis elle continue de regarder, ça lui plaît bien, ça la fait rire. Je lui dis "Bon de toute façon on reste une petite heure et puis on y va, que tu te choques pas trop". Et là, c'est elle qui me dit non ! "Non, je veux rester, pourquoi on s'en irait ? Après on va à la discothèque, on va où tu veux ! Je te suis partout." Et finalement on y a passé toute la soirée. Elle y est même retournée.

C'est des endroits, c'est pas comme on croit. C'est soft, en fait. Y a pas de bagarres comme dans les discothèques ordinaires. Quelqu'un te pose la main sur le bras, si tu n'as pas envie, tu repousses sa main, tout simplement. Et c'est fini, l'autre s'en va, il a compris.

**Karine**  
*Marseille*

## Le Cap d'Agde, c'est classe

On a des préjugés, mais en fait le Cap d'Agde, c'est classe. Les filles sont super bien habillées, quand elles sont habillées. Les garçons sont super bien habillés, quand ils sont habillés.

Moi au départ j'étais très fermée à ce genre de milieu, je trouvais qu'aller là-bas, c'était pas respectueux envers la personne avec laquelle on fait sa vie. Mais en même temps, j'aime pas être idiote. Je voulais quand même voir à quoi ça ressemblait. Alors une amie m'emmène là-bas.

La soirée se déroule d'abord dans un bar où tout le monde est habillé. Je me dis : Bon, ça va aller, je vois que personne ne fait les choses qu'on m'avait racontées. Et puis on migre vers une boîte très réputée au Cap d'Agde, *Le Glamour*. Une boîte très classe. Je dis ça parce qu'à l'intérieur les gens sont bien habillés, on voit que c'est des gens bien, entre guillemets. Alors là, le choc ! Ce qu'on m'avait dit, quoi. Des gens qui font des choses un peu partout dans la boîte. En haut comme en bas. Je me rends compte qu'en bas il y a des sortes de backrooms qu'on peut visiter. Et dans lesquelles on peut, si on veut, entrer. Là, tout est noir, avec des sortes d'alcôves. Là, c'est comme on m'a raconté. Des gens de partout en train de faire l'amour de plein de façons, des hommes avec des hommes, des femmes avec des femmes, des femmes avec des hommes, tout le monde ensemble. Enfin bon, la totale. On voit les corps mélangés et, au milieu, il y a des gens qui se promènent, qui regardent. Et qui s'engouffrent dans les pièces s'ils ont envie de participer.

Moi au début j'étais un peu choquée, bien sûr. Mais au fond il n'y a rien de si incroyable. C'est comme regarder un film pornographique, sauf qu'il se déroule en face de vous, sous vos yeux. On n'est pas obligée de participer, et ça c'est bien. Ça reste classe. Faut entrer par deux, obligatoirement. En couple. Sinon, il y aurait trois femmes et cinquante mecs, là-dedans ! Et il faut être habillé chic. C'est pas comme d'autres bars, *Le Jeu-de-mains*, *Le Cul-à-casser*, non, *Le Glamour* c'est chic.

Laure  
Marseille

Quand je sors, je change : je marche seul. J'ai fait un plan avant ma sortie : faut pas que je pense à faire de l'argent. Parce que si je pense à faire de l'argent je vais encore faire des conneries et retourner en prison. Il faut que je trouve une solution, gagner un peu de sous mais avec un travail, au moins y a pas de risque de prison. Et le reste viendra avec le temps. Tout vient avec le temps... Je suis pas la première personne qui vient en France sans papiers, c'est vrai ou non ? Et je suis pas le dernier non plus.

Si je trouve une femme, quand je tomberai amoureux d'elle et elle de moi, t'as vu je fais quoi ? Je vais lui dire tout à elle... J'espère trouver cette femme, et je resterai jusqu'à la fin avec elle, jusqu'à la mort. Même si elle a un passé pas bien. Je vais lui dire "toi ton passé derrière, moi mon passé derrière, on écrit une nouvelle page maintenant, et on redémarre tous les deux..." Parce que sinon, si tu parles toujours du passé, tu peux rien faire. Et je l'ai compris parce que la prison c'est la grande école, la plus dure école mais en même temps la meilleure... Pour nous hein ! Parce que t'as vu nous ? Regarde : lui, lui, lui, lui, on vient tous du bled, on n'a pas de famille ici, on n'a pas de parloir, on n'a rien, on passe une peine double.

Mais tu peux pas faire marche arrière maintenant, c'est bon, il faut avancer ! J'ai déjà fait cinquante pour cent parce que j'suis là, j'suis pas mort, j'suis pas disparu, c'est la première chose. Et la deuxième chose, t'as vu c'est quoi ? C'est de trouver un travail et d'avoir des papiers, ça c'est soixante-quinze pour cent. Et cent pour cent de réussite c'est quoi ? Je trouve une femme et je fonde une petite famille. Là, je serai au max ! Je retournerai au bled, avec un petit garçon, voir ma mère, comme ça, tranquille... Et c'est ça...



Tu fait quoi  
Ma Nette



## La boîte

J'étais pharmacienne. J'avais une équipe, on avait nos clients. Il y avait un couple qui venait souvent, on savait qu'il était illégitime. Elle s'appelait madame P. et l'homme avec elle, on voyait bien qu'il portait un autre nom.

Et puis un jour, madame P. vient me voir "Est-ce que je pourrais vous parler, j'ai quelque chose à vous dire". Je m'approche, elle m'explique que voilà, son mari est en train de mourir, qu'il est très malade, qu'elle est embêtée. Et puis quelques semaines plus tard, je la vois qui arrive seule, sans l'homme qui venait d'habitude avec elle. Je la vois qui parle à l'équipe. Et puis elle s'approche et elle me demande de venir avec elle dehors. "J'ai quelque chose d'important à vous dire".

Je me laisse entraîner sur le trottoir, jusque devant sa voiture. Là elle me parle "Vous savez, vous êtes comme ma famille". Je réponds que oui, il y a longtemps qu'on se connaît. Je demande ce que je peux faire pour elle. Alors elle ouvre son coffre et me montre une boîte. Elle me dit "J'ai Jean-Jean dedans". Jean-Jean, son mari ! Je comprends ce qu'elle veut : que je lui garde Jean-Jean.

Au début je résiste "Écoutez, je sais que vous êtes bouleversée, mais quand même !" Et puis je finis par lui prendre l'urne, je l'enveloppe avec du papier et je vais la mettre tout au fond, vraiment au fond de la boutique. Dans l'ordinateur, je note simplement à côté de son nom : Jean-Jean. Et puis je n'y pense plus.

Jusqu'au jour où une de mes employées, qui faisait du rangement, vient me voir effarée : "On a un cadavre dans la pharmacie !" Je lui explique et lui raconte l'histoire de madame P., qui d'ailleurs n'est plus jamais revenue depuis qu'elle m'a laissé l'urne. "On n'a qu'à le mettre à la poubelle", me dit Paulette. Je refuse. "Mais il faut qu'on s'en débarrasse ! On peut pas garder un cadavre !" Alors je temporise "Écoutez, on va le garder un an, comme aux objets trouvés. Et puis si madame P. ne vient toujours pas, on avisera". Paulette accepte et se contente d'ajouter une ligne dans l'ordinateur au nom de madame P. : *Faut qu'elle vienne retrouver son Jean-Jean.*

Et puis un jour voilà madame P. qui revient comme une fleur – vous savez quel jour ? le jour de la Saint-Valentin, je vous jure ! – et c'est justement Paulette qui la sert. Elle lui parle de tout et de rien, comme si de rien n'était. Et à la fin, avant qu'elle ne reparte "Mais au fait, Madame P., on a un cadeau pour vous ! C'est la Saint-Valentin !" Elle va chercher la boîte et hop, elle la lui met au fond d'un sac ! Madame P., elle n'est jamais revenue.

**Yvonne**  
Marseille

## Les hommes à femmes

Il y a des femmes qui rêvent d'amour éternel. Mais moi j'ai soixante-cinq ans, j'ai vécu ma vie et je pense qu'il y a différentes sortes d'hommes. Il y a des hommes à femmes. Et tu sais tout de suite que ce sont des hommes à femmes. Moi, finalement, je suis attirée par les hommes à femmes.

On s'analyse, en prison. Et je me dis qu'en fait, les hommes à femmes, c'est très beau. Quand tu es avec eux, c'est formidable. Et puis après, il y a des blancs. C'est toujours le même jeu, sur ce qui provoque le désir ou pas. Le fait qu'il s'éloigne, ça fait que tu as envie. C'est comme avec la faim : si tu as toute la journée du steak, tu n'as plus envie de steak.

J'ai lu un livre sur la vie de Mandela : l'auteur parle de la polygamie en Afrique, du fait que le père de Mandela avait plusieurs femmes, plusieurs maisons. Et il tournait, il allait de maison en maison. Ça existe depuis la nuit des temps. Moi, mon père a toujours eu des femmes. Il n'y avait que ma mère pour lui rester fidèle et continuer de dire "C'est mon amour, je l'aime les yeux fermés". Quand on est jeune, on croit à l'amour – j'ai eu ça aussi – mais ensuite ça se détériore. On apprend à prendre les gens comme ils sont. Y a des pommes dans un arbre, et quand tu peux, tu en croques une. Quand tu as fini ta pomme, eh ben tu attends la prochaine. C'est dur ce que je dis. Mais je le dis arrivée à mon âge. Et attention, être attirée par les hommes à femmes, ça ne veut pas dire qu'on n'y croit pas. On a beau dire qu'on ne va pas s'attacher, on s'attache. On voudrait toujours être la seule.

*Yvonne  
Marseille*

## La coupure

Juste avant de rentrer ici, j'ai rencontré quelqu'un avec qui j'ai passé neuf mois merveilleux. Merveilleux, vraiment. J'étais tellement heureuse, tellement comblée. Et puis je suis rentrée. Il y a eu la coupure. Ça a été dur, pendant deux mois je n'ai pas trouvé la force de l'appeler. Lui a fait des démarches, il s'est démené pendant des mois pour avoir sa carte de visite. Il est venu me voir au mois d'août. Sans me dire qu'il allait venir, parce qu'il n'était pas sûr. Je ne l'ai su que le matin. Il est plus âgé que moi, il a fait l'aller-retour de Nice en train dans la journée, il est parti aux aurores, il est rentré chez lui très tard. C'est beaucoup de fatigue pour un homme de son âge. Et il n'a pas trop supporté de voir tout ça, la population carcérale, l'ambiance, tout. Il s'est senti mal. Il a fait un blocage. Il m'a dit "C'est pas



possible, j'ai l'impression que ça m'arrive à moi, je me sens mal". Il y a des gens qui ne supportent pas bien certaines situations.

Et puis un jour je l'ai eu au téléphone et il m'a dit "J'ai rencontré quelqu'un". Carrément. Comme ça, sans détour. Ça été dur, mais quelque part je pense qu'un homme à femmes, il ne peut pas rester sans femme. Parfois quand j'y pense, je me dis : Quand même, après neuf mois aussi beaux ensemble, il aurait pu me garder un peu d'amitié, au moins, faire preuve d'un peu de cœur, envoyer ne serait-ce qu'une carte. Il ne m'a jamais écrit. N'a jamais répondu aux quelques cartes que je lui ai envoyées – pas beaucoup, car moi non plus je n'aime pas ça. Quand j'appelais, en revanche, il a toujours répondu. Je ne lui en veux absolument pas. Ça ne change rien, on a vécu de belles choses. Ça pourra peut-être recommencer quand je sortirai. Je n'en sais rien. Bien sûr que j'essaierai d'aller le revoir ! Parce que c'est un homme charmant. Et un sacré bon coup, pourquoi je ne le dirais pas ?

Il a soixante-dix ans et la dernière fois qu'il est venu, j'ai vu qu'il avait des tremblements dans la jambe. Un Parkinson contrôlé, ils appellent ça. Vous voyez, c'est très compliqué de juger. Peut-être que moi non plus je n'aurais pas eu de regrets à le laisser tomber, vous voyez ? Je me dis que c'est peut-être aussi ça : il me dit qu'il a rencontré quelqu'un parce qu'il ne veut pas que je le voie dans cet état. Parfois je repense à certaines phrases que je l'ai entendu dire "Quand ça n'ira plus, j'irai me faire euthanasier en Belgique". Comment savoir ? J'irai lui rendre visite, point barre. C'est ce que je lui ai dit. On ne peut pas juger. Moi je n'aime pas écrire, lui non plus, on ne s'est pas écrit, qu'est-ce que ça prouve ? Les gens sont comme ils sont, il ne faut pas les imaginer comme on voudrait qu'ils soient.

**Yvonne**  
*Marseille*

# LE VRAI RÊVE

Beno

Il y a un rêve que je fais tout le temps. Je suis au pays, assis à discuter avec les copains du quartier et je leur dis "La semaine prochaine, je pars pour la France". Mais en fait, ce n'est pas vrai, je sais que je ne vais pas partir, que je suis en train de leur raconter un mensonge. Jusqu'à ce que je me réveille le matin, j'ouvre les yeux et je m'aperçois que je suis dans ma cellule. Et là, je suis soulagé. Je suis pas au bled ! Le bled, tu rigoles, c'est pas une vie...

Je le fais souvent ce rêve. Mais c'est un cauchemar en fait.

**Car le vrai rêve,  
c'est la liberté.**





## Bienfaits de l'électricité statique

Des fois, avec la couverture en acrylique, ça fait de l'électricité statique. Quand tu frottes ta couverture et qu'après tu touches quelque chose ou quelqu'un, hop ça fait du courant. Je m'amuse à ça parfois avec les surveillantes qui me plaisent.

Comme j'aime les filles, quand il y a une surveillante qui me plaît, bien féminine comme j'aime, je lui fais la blague. Je me mets sur la couverture, je la frotte et quand elle s'approche de moi pour me donner le courrier ou quelque chose, je la touche et hop, ça fait de l'électricité. Je lui dis "Oh, y a du courant qui passe entre nous". On se marre.

C'est dans ma nature d'avoir toujours une petite phrase comme ça. Pas avec toutes les surveillantes, hein. Mais avec celles qui me plaisent, celles avec lesquelles je sens que je peux. Parfois je regarde qui ouvre et je dis "Ah, voilà mon rayon de soleil".

Ou hier, par exemple. Je suis en détention ouverte, on peut circuler, sortir de sa cellule, aller dans les parties communes. Donc hier je sors et je vais me mettre à côté d'une surveillante. Elle me dit "Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce que tu veux ?" Je lui dis "Rien, je veux rien, pourquoi ? Je suis juste venue me mettre à côté de vous, pour le plaisir". Et on se marre.

Parfois aussi je me mets au-dessus du filet, je regarde l'étage au-dessous, celui de la détention fermée. Et je vois passer une fille qui me plaît, elle me demande "Qu'est-ce qu'il y a, tu me regardes ?" Je lui dis "Oui, je te mate !" C'est des blagues.

Je le fais pas avec les autres détenues du quartier. Je sais pas pourquoi. Il y en a qui viennent me brancher, qui rigolent, qui me prennent les mains, qui me caressent un peu partout à travers mes habits, comme ça, pour rire. Après je suis toute... comme ça... les mains qui tremblent. Mais moi je ne veux pas. J'ai mes critères.

Quand on est jeune, on aime bien taper partout. Mais en vieillissant on se connaît mieux. Même si ça fait longtemps que..., hé ben non. Je ne sais pas pourquoi. Parfois j'aimerais bien, pourtant. Mais non.

**Karine**  
*Marseille*

## Les filles sur le mur

Aux murs de ma cellule, j'ai mis des photos de filles.

Dehors on m'aime bien, on m'envoie beaucoup de magazines. Alors j'ai découpé des photos de filles qui me plaisaient et je les ai mises au mur.

Le matin, quand je me lève, ça me donne le moral. C'est un petit plaisir de la détention.

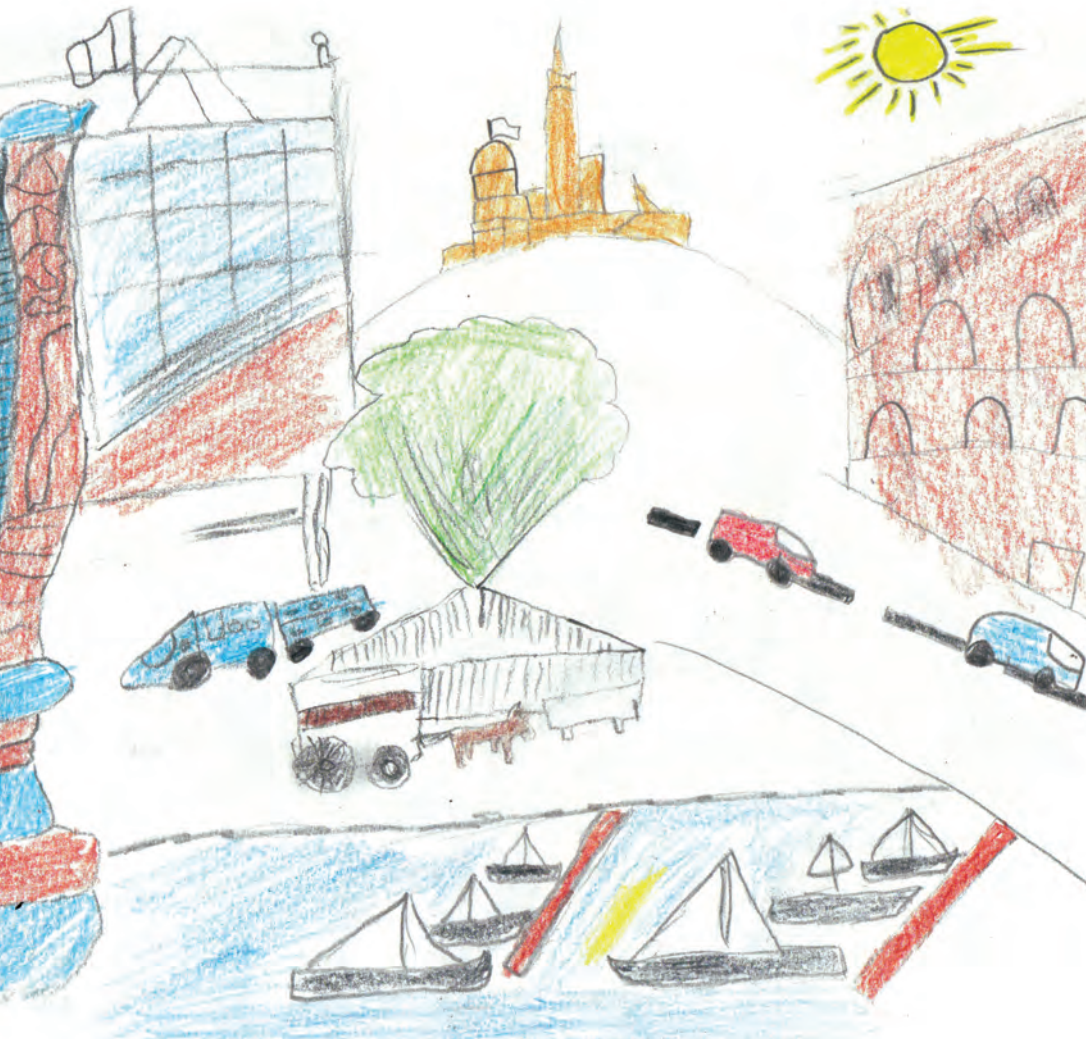
Parfois on se lève, on n'a pas envie, c'est dur d'aller prendre sa douche et tout ça. Alors dans ces moments-là, je regarde le mur et hop, ça me redonne un petit sourire.

**Karine**  
*Marseille*

# Ramzabso

## LA PHOTO

Un objet important ? Moi, c'est une photo, une petite photo d'identité avec une copine. Un être qui m'est cher... Une copine qui me l'a envoyée du bled quand j'étais à Marseille. Mais je sais plus où elle est cette photo, elle est partie, je l'ai perdue. Et depuis je la cherche partout, je la cherche dans la maison, je demande à tous mes amis s'il ne l'ont pas trouvée. Cette photo... C'était bien quand je pouvais regarder cette photo. J'allais me marier avec elle...





Depuis,  
rien de neuf,  
j'ai plus de  
nouvelle, j'ai  
perdu le contact, le  
facebook, le numéro  
de téléphone...

Ramgasso

Jour après jour, je regardais la photo  
et j'oubliais qu'elle était loin...

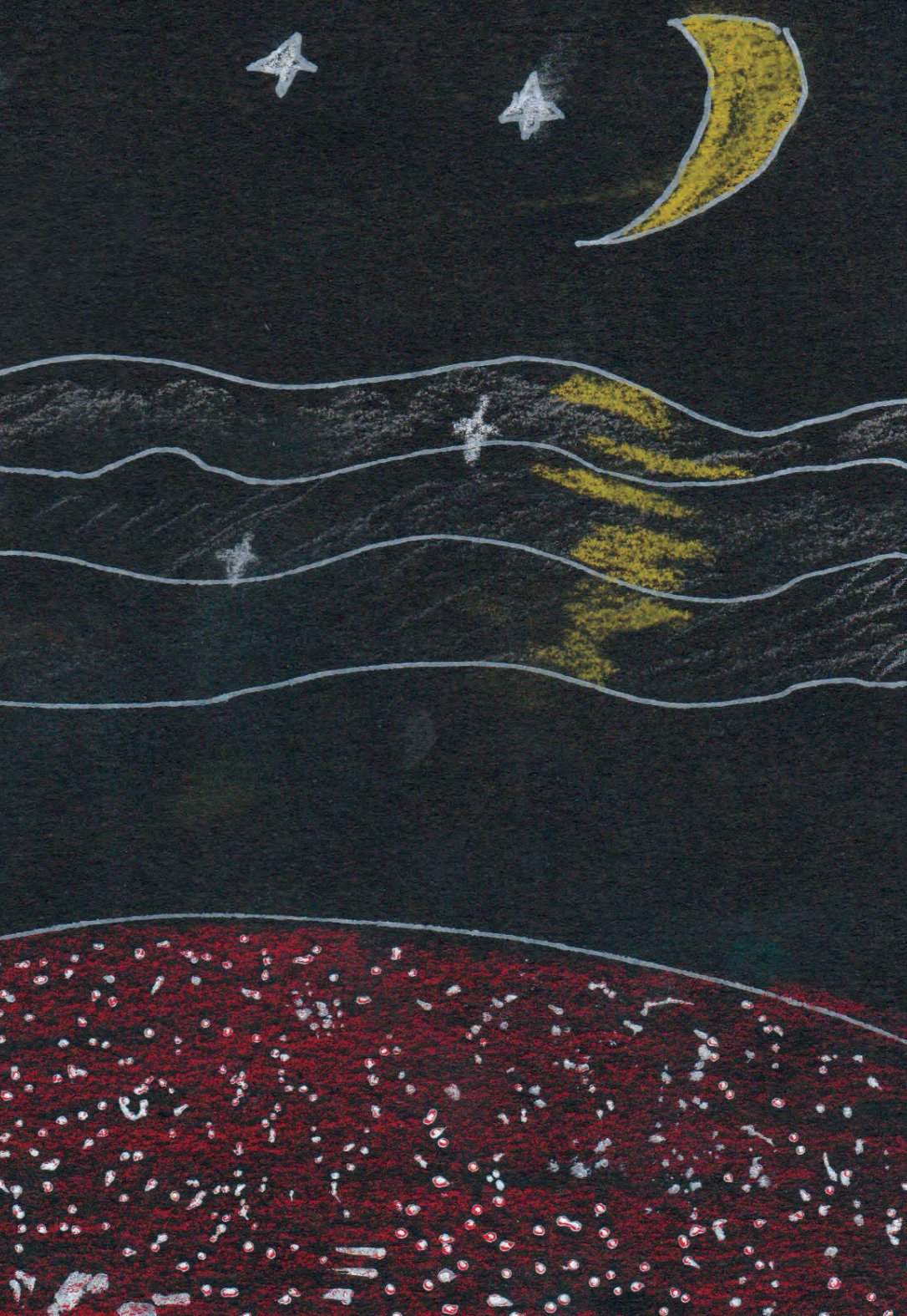






... de l'autre côté.





## Ma carte postale

Maintenant, j'ai une cellule à moi, avec ma déco. J'ai une serviette bariolée que je mets sur mon lit tous les matins. J'ai un mur bleu. J'ai mis la photo du mannequin de Versace avec un torse large. Elle est bleue aussi, la photo. J'ai mis un homme, un black enchaîné, avec des grains de café sur la poitrine.

J'ai affiché mon papier d'appel, pour que je prenne bien conscience que je suis en détention pour quinze ans. J'ai une petite serviette en guise de tapis de bain, bleue aussi, même couleur que mon mur. Non, c'est vraiment agréable quand je rentre dans ma cellule. C'est comme une petite chambre d'hôtel.

Avant, même les fenêtres ça jouait contre nous, parce qu'elles étaient trop hautes. On sentait vraiment l'enfermement, on n'avait aucune vue sur l'extérieur. Là, les fenêtres sont dans les normes, elles sont plus grandes. Elles sont insonorisées. On peut s'imaginer ailleurs quand on ferme la vitre et qu'on fait un travail sur soi.

Là je suis au troisième, devant moi, franchement, j'ai une carte postale. Je vois le vieux mur en pierre, je vois la forêt, je vois un bout de ciel. Je suis trop contente de voir le bus à neuf heures terminer son service, de voir les poubelles passer, de revoir le bus au matin prendre son service, avec le bruit d'air comprimé qui s'échappe... Moi je prends ça comme si j'étais dans une résidence fermée et ça joue sur mon moral. J'ai une route qui part dans la colline en face de moi. Je pense aux voisins, à ce qu'ils voient. Nous on voit leurs belles maisons. Eux ils voient la prison. J'observe les arbres. Il y en a un qui est différent des autres, plus brun, moins vert, il ressort du paysage.

Pour vérifier si la petite du dessous n'a pas perdu la tête, je la teste, je lui demande de temps en temps "Alors, il est où Charlie ?" Et la petite, elle me le montre : un arbre marron parmi tous les arbres verts. Pour être sûres qu'on n'est pas en train de devenir complètement perchées, on se fait le test l'une l'autre.

**Chanez**  
*Marseille*

## Dé-tendue

Détendue ici, je joue.  
Car je suis un dé, mais tenu en cellule.  
J'ai commencé à la case Départ.  
J'ai habité sur les Champs-Élysées – le TOP !  
Mais mon pion a sauté sur la case Prison.  
Je suis seule comme le début du mot : MONO  
Je suis polie, oui : MONOPOLY  
Ensuite j'ai essayé de prendre la fonction de docteur.  
Hélas mon psychique a déraillé : Mince !  
Alors aujourd'hui je suis devenue le docteur Maboul.  
Je suis le Monopoly, le docteur Maboul, mais il y a un jeu auquel je joue  
intérieurement. C'est le UNO, plusieurs cartes, plusieurs chiffres, plusieurs  
couleurs.  
J'ai choisi le vert.  
Car c'est celle de l'espoir.

**Litale**  
*Marseille*

## Djapa

Pour tout ce que j'ai fait  
Père, mère, pardonnez-moi  
Je cherche le bon chemin

أعياي أبي سامعوني  
على كل ما فعلت  
أبحث على مستقبلي

Le corps dedans  
La tête dehors  
Tu vas où mon destin ?

الجسم داخل  
العقل بارا  
وين رايح يا زهري

Je suis né aujourd'hui  
Devant moi un long chemin  
Trouver ma voie

خلقت اليوم  
قدّاميا لخرىق هويلة  
نلتقي حياتي

## Ramzasso

Pas de chance  
Dans la vie  
Je recommence à zéro

ما كاشا الزهر  
في حياتي  
بقاود منا جديد

J'ai décidé  
De changer  
De vie

إخترت  
أن أغير  
حياتي

La belle vie  
J'ai voulu l'essayer  
Mais je n'ai pas eu le temps

أجمل حياة  
حابيت نجربها  
وهوكتا لم أجد الوقت

## Zinga

Samedi soir  
Dimanche noir  
Lundi tu vas voir

سبت جميل  
أحد أسود  
إثنين درك تشوف

Le paradis  
Est sous les pieds  
Des mamans

الجنة  
تحت  
أقدام الأموات

## Mirzo

Retourner au pays  
Et ne pas trouver mes parents vivants  
J'ai peur

Pourquoi je ne peux pas  
Ouvrir  
Les fenêtres ?

## Midou

Loin des yeux  
Près du cœur  
Maman

كل ما كاين الحياة  
كاين ديمها أمل  
أصبر

Tant qu'il y a de la vie  
Il y a toujours un espoir  
Sois patient

بعيد على العيب  
قريب منه القلب  
أصبر...



Présent prison  
Toujours rien  
Le mal et le bien

Sot burg  
Për dit asgjë  
Edhe mir edhe keq

Je lui ai tout donné  
En deux j'ai tout partagé  
Pourtant, il a parlé

Tu ja dhançdo gjë  
Tu i da çdo gjë me të  
E pastaj ai foli

La prison c'est dur  
La sortie c'est sûr  
Et tout ça sur un pied

السبت حديب  
والخروج مضمون وكل  
هذا على رجل واحدة



Peur de rien  
Sauf de Dieu  
Et de ma mère

لا أخاف من شيء  
إلا من الله وأمي

Derrière la fenêtre  
Une fille de bonne famille –  
L' épouser

أحلم من خلف النافذة  
بإمرأة طاهرة للأزواجها

À la prison  
Ni panier ni parloir  
Toujours des cauchemars

في السجن لا قفّة لا زيارة  
دائما الكوابيس



## **CONTRIBUTIONS**

### **DES AUTEURS ET TRADUCTEURS**

**Mo Abbas**

*Rituel du matin : comment  
se fabrique un espace de liberté*

**Lotfi Nia**

*Deux choses que j'ai apprises*

**Michel Bellier**

*Colporteurs d'histoires*

**Clément Xavier**

*Six tours*

**Mo Abbas**

*Soudain, la lumière s'est éteinte...*

**Lisa Lugrin**

*Soyez les bienvenus !*

**Bruno Le Dantec**

*Mesdames des Baumettes*

**Sylvain Prudhomme**

*Le verre que nous n'avons pas bu*

# RITUEL DU MATIN : COMMENT SE FABRIQUE UN ESPACE DE LIBERTÉ

09h30. Le Motorola crépite : *Unité 2, unité 3, unité 4...* Dans la bibliothèque, les uns après les autres, ils arrivent. Ils traversent

le terrain de foot, ils rigolent, ils sont contents de nous voir – sentiment réciproque. Ils arrivent. Ils portent tous les mêmes baskets Run One grises en tissu synthétique et semelle en mousse, avec un slash blanc sur le côté ; la même veste et le même pantalon de survêtement Run Warm+ gris et noir ; le même t-shirt Run Dry+, rouge, orange ou bleu, le même uniforme siglé Kalenji, premier prix de chez Decathlon. Ils arrivent. On se serre la main, on se checke, on se fait la bise, on se tape sur l'épaule puis on s'installe autour de la table basse, sur des canapés en skaï orange. On fait chauffer l'eau dans la bouilloire en attendant les retardataires, qui finissent par arriver, embrumés, pas encore réveillés.



Interruption : de l'autre côté, des jeunes en direction du parloir ou de l'activité boxe viennent tambouriner sur la baie vitrée pour nous parler ou pour nous faire des doigts. Devant nous, le terrain de foot, les cellules de la prison en demi-cercle, le soleil dans la figure, les collines à l'horizon.

On est ensemble, on se sent bien. Manou distribue les sachets de thé, menthe ou citron, dispose deux sucres dans chaque verre en plastique blanc, fait tourner l'unique cuillère que chacun utilisera à tour de rôle. Premières discussions : le programme télé de la veille, comment s'est passée la nuit, le réveil, les cancons sur les autres détenus ou les surveillants, l'effet des médicaments, la différence entre les comprimés rouges, bleus, noirs ou blancs.

Interruption : les *indicateurs* de la PJJ viennent nous serrer la main – et j'ai beau leur avoir expliqué mille fois la différence, ils continuent d'appeler *indicateurs* les éducateurs. Tout comme Clément, qu'ils continuent à appeler Krimeo. Problème de prononciation. Mais, pour eux, finalement, indicateur ou éducateur, dans l'esprit, il n'y a pas vraiment de différence, aussi gentils soient-ils.

On parle mandat de dépôt, date du jugement, jour de sortie. Et si l'un d'entre eux renverse alors son verre de thé sur la table, cela fait aussi partie du rituel du matin. Discussion multilingue : *mon frère, khoya, fratello, goulou goulou...*

Interruption : le prof de boxe vient faire son salut quotidien – un papy jovial à qui l'on donnerait le bon dieu sans confession et qui en a vu des vertes et des pas mûres, des récidivistes et des enterrements – dans toutes les prisons de la région. Difficile de ne pas le respecter.

On parle des surveillants, les gentils et les méchants, Chuck Norris, Scarface ou le Voleur d'âmes, on parle de mamans et de putains. On parle d'abstinence – trois mois et huit jours sans

manger de viande. On parle des menus "végé", contraints et forcés, du poisson à tous les repas – saumon raz el hanout, hoki pané, paupiette de poisson sauce tomate, blanquette de colin, risotto de poisson, haché de thon sauce citron, filet de hoki à l'aïoli, filet de colin meunière et citron... On parle de sandwiches foie d'agneau-harissa au charbon de bois ou de kebab sauce algérienne. On parle de manque.

Interruption : tandis qu'il traverse la cour, on vante la gentillesse de l'agent d'entretien comorien, avec son bonnet noir sur la tête – je le reconnais, je le croise tous les matins dans le bus numéro 50 de 08h45 qui va de Castellane aux Escourtines.

On parle de la Sodexho et du camion de livraison de nourriture siglé *Épi Saveurs, groupe Pomona* qui stationne devant la prison. Quelqu'un dit "Tu sais même pas ce que tu manges, tu pourrais manger un morceau de papier, ça serait pareil". Un autre lui répond "Je n'en voudrais même pas pour mon chien... On se dit que, bien sûr, on est en prison, on va pas non plus demander un menu cinq étoiles. Mais pourquoi la viande n'est-elle pas halal ? On ne sait pas". On parle de la France, d'égalité et de laïcité.

Interruption : un surveillant vient chercher un des jeunes pour aller voir le médecin ou le psychiatre de l'UCSA (unité de consultation et de soins ambulatoires). «Et tu reviens vite hein ?»

On parle de mineurs isolés sans colis ni parler, sans argent, sans cigarette ni vêtement de rechange. Il me parle, je leur parle. Et que je ne sache ni lire, ni écrire l'arabe est un grand sujet d'étonnement. On parle de prisons et d'EPM incendiés, à Lyon, Perpignan ou ailleurs. On refait le match de la veille (Real Madrid-Barcelone) ou l'Algérie-RFA de 1982 en se demandant qui a marqué le premier – Madjer ou Rummenigge ? On se susurre des choses inavouables, de petits secrets. On se touche, on se conseille, on se calme, on s'encourage. On visionne sur l'écran

de l'ordinateur le travail de la veille, on donne les premières instructions. Il est dix heures, vous êtes prêts ? On s'extirpe alors de nos fauteuils en skaï, on s'installe autour de la grande table où, au milieu des crayons, des feutres et des feuilles de papier, on a disposé viennoiseries, galettes de semoule, Pitch, brownies aux pépites de chocolat, papillotes, pains d'épices, barquettes à la fraise et jus de fruits. On mange, on boit. On allume VLC, on appuie sur play – on écoute Unikkatil ou Bilal S'ghir... L'atelier peut commencer.

Voilà comment se fabrique un espace de liberté.

Mo Abbas



## Deux choses que j'ai apprises

Durant cette série de dix ateliers d'histoires vraies à la prison du Pontet avec Michel Bellier, beaucoup de choses m'ont échappé. D'autres m'ont marqué. Dans la matière de cette expérience, j'aimerais extraire deux choses pour en parler ici.

Pour qu'il y ait histoire, pour de vrai, il ne faut pas qu'il y en ait une seule. Lorsqu'il n'y en a eu qu'une, très souvent ça a été l'histoire qui a conduit celui qui la racontait ici, en prison, au Pontet ; une histoire très longue, avec un nœud dans la gorge, et qui se termine par une phrase très courte, du genre "... Voilà, et puis j'ai été arrêté et l'histoire est terminée". Ce genre d'histoires, uniques, ce ne sont pas vraiment des histoires, c'est la fin des histoires plutôt.

Le récit de mon exil, les circonstances de ma venue en France à l'adolescence, je l'ai raconté une fois, une seule, la première fois que j'ai bu. C'était du Martini, et j'ai très vite été ivre mort. Depuis, l'alcool me rend facilement malade. Je ne crois pas avoir raconté à nouveau cette histoire et s'il m'arrive d'en raconter d'autres, je ne suis pas très à l'aise dans cet exercice. Pendant ces dix ateliers, un de nos buts était de permettre aux histoires de repartir, pour chacun des participants dont la machine narrative avait été stoppée du fait de l'emprisonnement, de se remettre à raconter d'autres histoires.

Très souvent le pénitencier fausse notre manière de raconter. Le ressentiment et les émotions embrouillent, les événements débordent, font aller au-delà de ce qui aurait pu être la fin d'une histoire, on ne sait pas par où commencer. Alors on ne s'y retrouve plus, on ne sait plus de quoi c'est l'histoire, ce qu'on raconte. Pourtant il y a un vrai plaisir à clore un récit, à prendre la décision de border une narration, et à mesurer notre effet sur un auditoire attentif.

Je me suis rarement retrouvé dans des circonstances où j'ai pu percevoir le sens de ce qu'est raconter – "sens" comme on parle du sens du toucher.

Ces heures passées au Pontet, au sein de ce groupe, m'ont montré que l'homme a un lien intime, primordial, avec les histoires et la capacité d'en produire.

Lotfi Nia



## Colporteurs d'histoires

Aioub, Amin, Bob, Lotfi, Mohammed, Nouredin, Richard, nous nous sommes rencontrés dix fois. C'est pas beaucoup et ça passe vite.

À chaque fois l'émotion était forte.

Pendant ces dix rendez-vous, nous avons partagé de sacrées émotions. Ces émotions particulières en écoutant l'autre, en découvrant une part de lui-même.

On a tous les yeux qui pétillent en racontant des histoires. Les yeux, les corps sont tout entiers dans le souvenir, la blague, l'envie de dérouler le récit.

On change de position sur son siège. On fait de grands gestes. Les mots viennent à manquer. Trop d'histoires, trop d'idées. Pas assez de mots. C'est comme en musique, il n'y a que sept notes en musique, il faut chercher toutes les combinaisons possibles.

Alors, on se lève, on arpente la salle, on mime, on met en scène. On passe d'une langue à l'autre. On enjambe les syntaxes. Trop d'histoires, trop d'idées, pas assez d'une langue pour tout raconter.

On se rend compte qu'on vient de la même région. Ça se joue à quelques kilomètres. Qu'on a été à la même école. Qu'on a vécu dans des maisons semblables.

On a parcouru des milliers de kilomètres, on a vécu des tas d'histoires.

Nous sommes faits de la matière des histoires. Tous.

Nous sommes tous faits de cette même glaise. C'est pour ça que nous nous ressemblons.

Ceux du dedans, ceux du dehors.

Ceux qui attendent, ceux qui arrivent.

Nous sommes de cette étoffe de légendes, de rumeurs, de contes de fées, d'histoires déformées, embellies. Nous ne sommes, tous, que des colporteurs d'histoires.

Bouchraouds. Sans rien à vendre. Tout à partager.

Pendant dix séances, nous avons partagé des rires et des souffrances. Des histoires intimes ou des histoires colportées. Des souvenirs paisibles et des récits de voyage.

Qu'est-ce que ça passe vite ! Trop vite.

Merci à vous d'avoir accepté de partager ces moments.

Merci de nous avoir rejoints.

Michel Bellier

# SIX TOURS

Clément "Krimo" Xavier

Ce 31 décembre, je m'offre un kebab, à la santé de Manou, alias Le Bon Goût. Il ne vaut sûrement pas le

sandwich Égyptien du Seven, mais je le savoure avec bonheur.



Pendant ce temps, mon fils d'un an chevauche son éléphant préféré au jardin d'enfants. Trois gamins, plus âgés, se jettent sur lui, brandissant une matraque en plastique.



Outre la matraque, les garçons se partagent la panoplie complète du policier : menottes, Motorola, casque...

Le contrôle au faciès de mon bébé se passe mal : les jeunes flics (tous les trois basanés), lui trouvent le teint trop pâle...

Et décident de l'emmener en prison, c'est à dire sur le tourniquet.



"T'as vu mon insigne ?", me demande le commissaire. "C'est mon papa qui me l'a offert". Et il me désigne un homme assis au fond du parc, une casquette à l'envers sur la tête, en train de fumer un joint. On le croirait échappé d'un clip de 50 cents. "Et toi t'as tes papiers ?", reprend le commissaire. Il est temps que je m'éclipse. J'ai fini mon kebab et mon fils vient d'être relâché, après avoir purgé sa peine : six tours de prison.



# M

## SOUDAIN, LA LUMIÈRE S'EST ÉTEINTE...

C'était un vendredi matin, lors d'une discussion à bâtons rompus sur les djinns, diables, sorcières, dames blanches et autres coupeurs de feu. Tout le monde jouait le jeu et, tour à tour, chacun avait pris la parole, racontant son histoire, Djapa, Zinga, Midou, Mizo, Ramzasso, Lisa et moi. Quand soudain, la lumière s'est éteinte...

Nous avons passé une heure à raconter des histoires fantastiques : démons qui apparaissent au détour d'une rue ; badauds qui s'évanouissent, les yeux exorbités, révoltés ; exorcismes, fumée d'encens et livre saint récité ; vampires, rots infernaux, femmes qui se mettent à parler avec trois voix différentes (femme, homme et petite fille) ; esprits qui apparaissent, le soir, dans les cellules, qui vous touchent les bras, les jambes, le corps, et que l'on n'ose pas affronter – transi, immobile dans un coin de la cellule en attendant que le délire passe – nuits d'insomnie à psalmodier des versets ou à les écrire sur un bout de papier pour que dieu nous vienne en aide ; voix qui vous appellent comme un chant de sirènes et GPS décalés sur des barques vacillantes comme des coques de noix au milieu de la Méditerranée, avec les collègues devenus fous qui veulent répondre à l'appel et se jeter par dessus bord ; figures noires comme la mort et rapides comme le vent qui se faufilent entre les voitures ; Aïcha Kandicha, la sorcière du quartier ; démons de salle de bains ; mauvais esprits qui deviennent inoffensifs quand ils sont entourés d'eau ; maisons hantées, chaînes hifi qui se mettent en route toutes seules et djinns qui font la fête, entre eux, fête des djinns, sur un air de raï ou de chaabi, dès qu'on a le dos tourné ; maître Hamou et sacrifices de poulets, sang qui gicle, évanouissements et possédés enchaînés, bras et jambes cadencés, corps incarcérés dans le mausolée de Bouya Omar...

Une heure à tenter de débrouiller les fils entre fiction et réalité, entre hallucination et vérité, quand, soudain, la lumière s'est éteinte...

Un moment de flottement – inquiétude, stupeur, tremblements, chair de poule et cœurs qui battent la chamade. Et au silence de mort qui régna un instant dans la salle, aux regards obliques inquiets et à la stupéfaction, succéda un chaos généralisé, un grand brouhaha où tout le monde parlait en même temps – explosion de la parole, éclatement de la conversation, chacun y allait de son explication : c'est un signe, le démon est dans la pièce, Aïcha, Hamou, l'esprit d'un détenu suicidé revenu nous hanter, le diable qui nous fait un signe...

Puis, bientôt, pour déjouer le sort, comme un seul homme, Djapa, Zinga, Midou, Mizo et Ramzasso se sont esclaffés – un grand éclat de rire – rire gras, jaune, avec les yeux brillants et un rictus nerveux aux commissures des lèvres. Lisa aussi semblait inquiète. Mais pas par peur d'une soudaine apparition ou d'une manifestation du démon, non ; plutôt par l'attitude de Ramzasso, qui regardait le plafonnier comme si le diable y était logé – figé, les yeux ronds comme des soucoupes, les mains tremblantes, pianotant nerveusement sur la table sans quitter le néon des yeux. Ramzasso si fragile. Qu'on le sentait prêt à basculer de l'autre côté, comme si la folie le guettait. Ramzasso et sa triple dose de Valium, clignant des paupières sans discontinuer – deux papillons affolés voletaient dans la pièce quand, soudain, la lumière est revenue... Ouf ! Soupir collectif de soulagement. Et comme par enchantement, un maton fait alors son apparition : La lumière ? Quelle lumière ? Ah ! Vous parlez de la coupure de courant ? C'est normal, y a des personnes qui font une intervention à l'étage, ils travaillent sur le réseau électrique...

Fin de l'épisode démoniaque. On respire un grand coup, on boit un grand verre d'eau et on retourne à nos occupations. On arrête avec les djinns, non ? Et si on parlait d'avenir à présent ? Et si on dessinait maintenant...





# Lisa

Chers Ramzasso, Mizo, Zinga, Midou, Haïdouk,  
Djapa j'aimerais vous parler de Jack London,  
dont la jeunesse vous ressemble.

Il n'empruntait pas des bateaux pour voyager



mais il était tout aussi hors la loi.







Il inventait des histoires pour attendre les villageois et leur sentir de la nourriture.

« N'était-ce pas là un échange de bons procédés? En retour de leurs nombreuses tasses de café, des œufs et des moutillettes... »



... je leur procurais généreusement de la distraction.



- Ma présence à leur table représentait pour elles une aventure et l'aventure n'a pas de prix. >>

Le vagabondage étant interdit, il est arrêté dans une petite ville perdue au fin fond du Canada.



Il s'invente marin et raconte des périples rocambolesques et exotiques, le conduisant dans des ports aussi inconnus pour lui que Rangoon ou Shanghai. Les policiers n'ont sûrement jamais foulé que le plancher des vaches



Mais ils appellent un ami à la rescousse. Jack frissonne: il reconnaît immédiatement la démarche chaloupée d'un ancien marin.



L'Homme a navigué  
sur toutes les mers  
du monde.

Avouer qu'il a menti enverrait  
Jack directement en prison.  
Il ne se démonte pas.

Vous souvenez-  
vous du temple  
de Rangoon ?

Non, il a  
été détruit par  
un tremblement  
de terre.

Et Jim Wan, de  
Bombay, vous vous  
en souvenez ?

Il est mort.

Jack tente son ultime va-tout en inventant un personnage :

Mais Billy Harper  
de Shanghai, lui, y  
vit toujours



Voyons, Billy Harper!  
Il est connu là-bas  
comme le loup blanc.

Jack décrit Billy  
et Shanghai avec  
tant de talent que...



...  
S'opère  
un miracle:

Oui Billy Harper... Je me  
souviens maintenant!

« J'ai souvent songé que c'est à  
cet entraînement particulier que  
je dois une grande partie de ma  
renommée de conteur. Pour me  
procurer de quoi vivre, il me  
fallait inventer des histoires  
vraisemblables. »



Jack échappa  
cette fois à la  
prison mais il  
y fit plusieurs  
séjours.

En voyant vos  
magnifiques  
dessins et en  
vous écoutant...

Ma sœur était possédée  
L'imam lui a demandé: "es-tu  
un Djinn ou Sheitan?" Elle  
a répondu "Sheitan".



Rien que  
d'en parler,  
j'en ai la  
chair de  
poule.

On a tous la  
chair de poule  
(même si j'ai jamais  
eu aux fantômes)



... Je me dis que la bande  
dessinée aurait beaucoup à  
gagner d'avoir des auteurs  
comme vous, ayant vécu tant  
de choses: voyage, débrouille,  
galère. Bref, e' aventure!

Chers Jack London d'aujourd'hui, si par bonheur  
l'envie vous prenait de vous essayer au 9<sup>ème</sup> art...

**SOYEZ LES BIENVENUS!**

## Mesdames des Baumettes

"Elles vont vous faire rougir." Avec cette prophétie taquine, Claire nous prévenait : la prison des femmes n'est pas plus tendre que celle des hommes, que nous avons connue l'an dernier à Tarascon. Et c'est vrai, les histoires que nous avons entendues ici sont au moins aussi terribles que celles du monde masculin, ce *man's man's man's world* que chantait si bien James Brown.

La vraie différence est ailleurs. Elle est dans l'attitude, individuelle et collective, de ces femmes face au défi que représente libérer (j'allais dire *ouvrir*) la parole en milieu fermé. Dès le premier jour, une évidence nous a sauté au visage. Ce groupe d'une dizaine de détenues du Quartier des femmes et mineures des Baumettes 2 était venu là pour se donner à fond. Et de fait, sans se faire prier, chacune à sa manière et en son temps, elles se sont livrées, avec beaucoup d'envie et un sacré courage. La sincérité et la force de leurs mots nous ont souvent laissés sur le cul, littéralement.

Dès le premier jour, cash et trash, un récit de vie a été balancé à la cantonade, direct comme un uppercut, urgent comme le cri de Munch. Et il a laissé tout le monde sans voix. Malaise. Comment passer à autre chose après cette histoire, expulsée plus que dite, entre sanglots et souffle court ? Hé bien, c'est une codétenue qui a débloqué la situation en faisant applaudir celle qui venait de se mettre à nu. Avec son air gaillard, limite goguenard, cette codétenue nous avait fait craindre pour la dynamique du groupe. Mais elle a pris notre préjugé à contre-pied en enchaînant avec une histoire légère, non pas par désinvolture, mais pour dégripper l'atmosphère. Chapeau.

Ce jour-là, une fois de retour dans la voiture, Sylvain et moi, nous nous sommes regardés avant de démarrer. Un silence, puis un soupir : "*Ouf, c'est du lourd !*" Ce premier contact nous avait laissés groggy. Et ce n'était pas fini.

À chaque fois, ces femmes emprisonnées allaient nous servir des histoires pas possibles – mais de vraies histoires. Des drames vécus dehors ou dedans... Mais pas seulement. Des introspections, des coups d'œil sans fausse pudeur sur d'anciennes blessures, sur l'enfance, sur le rapport au père, aux hommes, aux ancêtres – l'exercice frisant parfois la thérapie de groupe... Des réflexions philosophiques sur la vie, l'amour, l'identité et les racines... Des gueulantes assez politiques sur l'injustice, la condition carcérale, le système punitif... Des messages lancés par-dessus les murs... Le récit traumatique d'un meurtre... Des goûts et des orientations sexuelles assumés... Ou des anecdotes pleines d'humour, de nostalgie... Tout ou presque était dit avec les tripes. Bien plus que chez les hommes, où on se lâche moins – parce que chez les hommes la réputation

est un bien précieux et fragile. Là, chacune pouvait compter sur l'écoute des autres. Et un rire venait toujours sécher les larmes.

Alors non, elles ne nous ont pas fait rougir. Elles ne nous ont pas testés avec des jeux de séduction, pourtant prévisibles dans cet univers clos, sevré de tendresse. Il n'y a pas eu ce genre de mise à l'épreuve épidermique. Parce que "nos femmes" – comme nous les appelions entre nous avec beaucoup de respect – ont su fonctionner en groupe. Et ceci malgré les différences d'origines et les blocs : les Marseillaises d'un côté, celles du Sud-Ouest de l'autre, par exemple... Qu'elles soient chrétienne, musulmane, juive, athée, fille de rebouteux et/ou fêtarde païenne, toutes ont montré de la bienveillance les unes envers les autres – sans pour autant oublier de se dire leurs quatre vérités à l'occasion. Une confiance, mais aussi une certaine exigence, s'étaient établies. D'abord entre elles, puis entre elles et nous.

De cette courte et intense expérience – une dizaine de séances de deux heures en un peu plus d'un mois –, Sylvain et moi avons emporté de pleines poignées de récits. Et des émotions brutes, en plus d'une vraie complicité. Pour ma part, je garde en mémoire un moment très spécial, lors d'une séance ajoutée au calendrier pour compenser les jours perdus à cause du blocage des surveillants. Au fil des prises de parole, assises en face de nous, deux, trois, puis quatre filles ont posé successivement leur tête sur l'épaule de la voisine, se prenant par la main, s'enlaçant, tout en écoutant celle qui racontait. Jolie guirlande de fraternité féminine – on parle de sororité, dans le dictionnaire.

À ce moment-là, j'ai pensé : quelle force elles ont ! J'ai alors eu l'idée de faire pareil : poser ma tête sur l'épaule de Sylvain, pour faire miroir. J'imaginai leur surprise, et l'éclat de rire général qui aurait suivi. Je ne l'ai pas fait. La scène était trop belle pour qu'on risque de la troubler. Pudeur de mec, aussi. Peut-être j'ai eu peur de rougir.

**Bruno Le Dantec**

## Le verre que nous n'avons pas bu

Il est 8 heures du matin, c'est le mois de février, Bruno et moi sommes debout face à la mer, sur la corniche. Je suis arrivé d'Arles par le train de 7h27, une demi-heure plus tôt que d'habitude. Bruno m'a cueilli au bas des marches de la gare Saint-Charles, a redémarré fissa, sans perdre une seconde. Au lieu d'emprunter le Prado, nous avons pris par la mer. Le large est apparu, avec le château d'If et le Frioul au loin, embrumés encore, pâles dans la grisaille de l'aube.

Arrivé à hauteur de la plage du Prophète, Bruno s'est garé. Les portières ont claqué, nous avons bondi dehors. Maintenant nous goûtons l'air froid, l'odeur des embruns et des algues sur la grève, le spectacle de la mer immense.

Nous avons rendez-vous au quartier des femmes des Baumettes dans une heure. Nous sommes heureux de notre idée. Heureux comme des gamins.

— On va le faire, s'écrie Bruno. On va le faire pour de vrai.

Nous descendons en courant sur la plage. Bruno se pose le cul dans le sable, à dix mètres de l'eau. Je m'assois près de lui. La plage est déserte, le sable humide. Même les mouettes se les gèlent et ravalent la tête entre les ailes.

— Nom de dieu ça meule, je dis, et triomphant je sors de ma besace, comme une gourde de potion magique, la bouteille de Chablis perlée de condensation. Si elle a un peu réchauffé dans le train, trois minutes de ce froid polaire l'ont déjà ramenée à température.

Bruno a apporté deux verres.

— Le tire-bouchon. J'ai oublié le tire-bouchon.

Mais Bruno a pensé à en prendre un. Cette fois la bouteille est foutue, acculée, cernée. Plus moyen qu'elle nous échappe. Dans le petit jour le liquide doré tangué au fond des verres. Ce ne sont pas des verres à pied. Simplement des verres à fond plat. À moutarde presque.

— À nos femmes ! dit Bruno en faisant tinter son verre contre le mien et je renchéris, aussi groggy d'amour que lui.

Nous levons le coude. Le liquide rebondit dans nos bouches, explose de saveurs contre nos palais, file par nos œsophages câliner le fond de nos ventres. Nous sommes à jeun. L'ivresse de la décharge d'alcool est douce, bonne. Je n'ai jamais bu de Chablis si tôt. Je n'ai jamais bu de Chablis si bon.

— C'est toi qui lui diras tout à l'heure, me dit doucement Bruno.

Mais je proteste que non.

— Tu lui diras toi. C'est à toi qu'elle l'a demandé.

Elle, c'est Laure, une des huit détenues que nous retrouvons une à deux



fois par semaine pour l'atelier Histoires vraies aux Baumettes.

— Vous savez ce qui me ferait vraiment plaisir ? nous a dit Laure après quelques séances. Que vous buviez un bon verre de Chablis à ma santé devant la mer. Que vous savouriez un Chablis en pensant très fort à moi.

Dont acte.

Maintenant le vin coule dans nos gorges et nous voudrions rester toujours devant la mer, sur cette plage déserte, à penser à Laure et Karine et Nass et Chanez et Mélanie et Sylvie et Yvonne et Malika et Litalé. Nous voudrions que ce moment dure, s'étire. Boire à leur santé toujours.

Il y a deux semaines que l'atelier a commencé et depuis le début nous sommes bouleversés. Émus par quoi ? Chamboulés par quelle différence d'avec les hommes que nous avons vus à Tarascon l'année précédente ? Une sincérité. Une façon de se livrer sans compter. De donner, donner, à chaque séance. Une façon de s'écouter entre elles, aussi. Un art d'accueillir la souffrance des codétenues, de savoir par deux ou trois mots lui faire accueil. Un humour. Un panache. Une élégance jusque dans la colère. Jusque dans les souffrances endurées. Une tenue.

Sur la plage les mouettes se sont approchées. Elles se demandent si nous allons leur lâcher un bout de pain. Mais nous n'avons pas de pain. Seulement du vin. Et depuis quand les mouettes boivent-elles du Chablis ?

— Il faut y aller, dit Bruno.

Ou c'est moi qui le dis.

Ce n'est pas le froid. Le mercure nous l'affronterions même descendu au-dessous de zéro. C'est l'heure. L'atelier commence dans trente minutes. Il faut y aller : se garer les long de l'immense muraille des Baumettes ornée d'allégories des sept vices, la luxure, la paresse, l'avidité, la gourmandise, l'envie et les autres. Passer le portique de l'entrée des personnels. Franchir les cours, les sas, les grilles. Aller retrouver Laure et les autres là, derrière les barreaux, en attendant de trinquer avec elles à la liberté devant la mer.

Nous entrons dans la petite salle de classe où nous a précédés, pendant des semaines, un intervenant magicien. De son passage reste un cartel près de la porte : "Magie".

Une à une Laure, Karine, Chanez, Sylvie, Yvonne, Nass, Mélanie, Litalé, Malika nous rejoignent. Nous serrent chaleureusement la main. Accueillantes. Enjouées. Fières.

Quels récits vont-elles nous faire ce matin.

Quelle nouvelle leçon de courage allons-nous prendre.

Nous nous asseyons. Échangeons les dernières nouvelles.

— Alors ? Vous l'avez bu, mon verre de Chablis ? nous demande Laure en riant.

Bruno me regarde, aussi embarrassé que moi.

Nous sommes bien obligés de bredouiller que non : pas encore.

Mon train arrive chaque matin à 7h59, le temps de venir jusqu'ici, ça fait court.

— On n'a pas encore eu le temps.

Je me sens idiot, je vois que Bruno aussi.

Je devrais oser dire à Laure la vérité. Que Bruno et moi en avons parlé tout le trajet retour, la dernière fois, de ce verre devant la mer. Que nous l'avons savouré cent fois en rêve. Que chaque verre de vin que je bois depuis, il est à sa santé. Que pendant très longtemps, c'est sûr, je ne pourrai plus voir une bouteille de Chablis sans penser à elle.

Pas encore eu le temps : je me mords les lèvres de ces mots stupides.

Couillons que nous sommes.

Manquer de temps : peut-être que c'est cela aussi, être dehors.

Avoir le luxe de courir après le temps.

**Sylvain Prudhomme**

## **AUTEURS ET TRADUCTEURS**



## **Mo Abbas**

Né 1972, il est auteur, photographe, assistant-réalisateur, traducteur et poète. Marseillais d'adoption et cuisinier amateur passionné, il est l'auteur de récits culinaires et réalisateur d'une série de productions radiophoniques dédiées à l'alimentation.

Mo Abbas anime parallèlement des ateliers d'écriture en collège, de théâtre en primaire et de photographie dans les bidonvilles de l'agglomération marseillaise. Il est également l'un des organisateurs du Latcho Divano, le festival des cultures tsiganes et traducteur de l'arabe. Il réalise des traductions littéraires pour l'éditeur marseillais Le Port a jauni et écrit de la poésie pour la jeunesse (publication en cours).

Dernière parution : *Les pérégrinations culinaires d'un gadjo – éléments de cuisines tsiganes*, Les C Éditions, 2012.

En 2016-2017 Mo Abbas a participé au projet Histoires vraies du dedans, avec Thomas Azuélou, au sein de l'établissement pénitentiaire pour mineurs La Valentine.

### Ateliers 2017-2018

Avec **Clément Xavier** - Jeunes mineurs, EPM La Valentine à Marseille

Avec **Lisa Lugrin** - Jeunes mineurs, Établissement pénitentiaire à Luynes

## **Michel Bellier**

D'abord comédien, au théâtre, à la télévision et au cinéma, il est aussi écrivain, auteur dramatique et scénariste. Il a obtenu plusieurs bourses d'aide à l'écriture (Centre national du Livre, Beaumarchais...).

Il a été accueilli à plusieurs reprises en résidence d'écriture : CNES La Chartreuse, Éclats de Scène-Centre Culturel Itinérant du Nord Vaucluse, Théâtre d'O de Montpellier, Rencontres de la Haute-Romanche, TDG Théâtre de Grasse-Scène Conventionnée, Département du Nord, La Marelle-Villa des auteurs, Centre des Écritures Dramatiques Wallonie-Bruxelles, Résidence Drameeducation de Ryn (Pologne).

Michel Bellier a écrit une quarantaine de pièces qui ont toutes été jouées en France mais aussi en Belgique, en Pologne, au Québec et en Turquie. On peut citer *Les invisibles*, 2013 ; *Jusqu'à la mer et au-delà*, 2012 ; *Hyperland*, 2011 ; *Ils seront là bientôt, les hommes ?* (Lauréat des Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre 2007), *L'étincelle*, 2003. Certaines sont éditées, principalement chez Lansman.

Médaillé de la Ville de Marseille pour son activité artistique à Marseille et à l'étranger, il est l'auteur français invité par le Centre des Arts et Lettres du Québec dans le cadre de la résidence croisée CALQ/ La Chartreuse en mai 2018.

Il enseigne le théâtre et anime des stages et ateliers d'écriture.

Dernière parution : *Bidoch'Market*, Lansman éditeur 2015

Ateliers 2017-2018

Avec Lotfi Nia - Quartier hommes, Centre pénitentiaire Le Pontet

## **Bruno Le Dantec**

Né à Marseille en 1960, Bruno Le Dantec est écrivain, journaliste et traducteur de l'espagnol. Il a vécu et voyagé en Amérique centrale, aux États-Unis, en Angleterre, en Andalousie, au Maghreb. Il a publié sous pseudonyme une chronique de voyage dans les montagnes indiennes du Sud mexicain, *Tendre venin* (Le Phéromone, 1996).

Bruno Le Dantec collabore avec divers périodiques à Marseille (*CQFD*), Naples (*Napoli Monitor*) et Mexico (*La Guillotina*). Ses écrits sont caractérisés par l'écoute des autres, à travers les souvenirs, récits de vies, histoires et fictions, biographies, jeux de langages et dérives littéraires dans la ville.

Dernière parution : *Partir et raconter, une odyssée clandestine*, Mahmoud Traoré et Bruno Le Dantec, Les nouvelles éditions Lignes, 2017.

Pour le projet Histoires vraies du dedans, en 2016-2017, Bruno Le Dantec a mené les ateliers aux côtés de Sylvain Prudhomme, dans l'établissement pénitentiaire de Tarascon.

### Ateliers 2017-2018

Avec **Sylvain Prudhomme** - Quartiers des femmes, Centre pénitentiaire Les Baumettes à Marseille

## Lisa Lugrin

Lisa Lugrin est née en 1983 à Thonon-les-Bains. Après des études d'anthropologie et de cinéma, elle se tourne vers la bande dessinée. Avec Clément Xavier, qu'elle rencontre au lycée, ils fondent les éditions Na, qui édite des revues de bande dessinée et des romans graphiques de jeunes auteurs.

Ensemble, ils mènent aussi de nombreux ateliers de bande dessinée, notamment auprès de gens du voyage, qui donnent lieu à des publications (*Django Banjo* en 2012, *Légende du Voyages* en 2013). En tant qu'auteurs ils reçoivent le Prix Révélation au festival d'Angoulême en 2015 pour *Yékini, le roi des arènes*, édité par FLBLB. Engagés dans la BD documentaire, ils partent ensuite sur les traces du chef Apache Geronimo et de ses descendants.

Dernière parution : *Geronimo, mémoires d'un résistant Apache*, Delcourt 2016

### Ateliers 2017-2018

Avec **Mo Abbas** - Jeunes mineurs, Établissement pénitentiaire à Luynes



## Lotfi Nia

Né en 1978, il est poète, traducteur, interprète. Il a écrit et mis en scène *Retour d'Atlas* en 2007 et lit des ensembles de poèmes à différentes occasions : Printemps de la poésie, festival Les Littorales 2013, Hors-lits 2017. La pratique de la traduction littéraire a démarré lors de plusieurs déplacements du lieu de vie, Palestine, Liban, Algérie. Il a traduit alors *Hassan voyage*, de Hassan Hourani ; *Supplément au passé*, de Ghassan Zaqtan avec Jean-Charles Depaule (CipM, 2009) ; et plusieurs romans algériens : *Dédales* de H. Ayachi (Barzakh éd.), *Le Pantin de feu* de Bachir Mefti, *L'Amour au tournant* de S. Kacimi (Seuil, 2017). Il a enseigné la traduction à Alger entre 2010 et 2013.

Ses deux principaux champs d'exercice de la traduction littéraire sont la poésie contemporaine arabe vers le français et le roman maghrébin contemporain. Avec le CipM, il a participé – comme mot-à-moteur – au séminaire de traduction collective Import/Export Ramallah/Marseille (2015) et à l'édition bilingue de *Alexandrie/Marseille* (2013). Lotfi Nia anime des ateliers de traduction, et il est par ailleurs interprète arabe français dans différentes structures de soin et d'accueil pour les personnes en exil à Marseille.

Dernière parution : *La Minette de Sikirida*, Rachid Daïf, traduit de l'arabe (Liban), Actes sud, 2018.

Pour *Histoires vraies du dedans*, depuis 2016 et avec l'écrivain Cédric Fabre, Lotfi Nia a mené les ateliers auprès de détenus arabophones au Centre de détention Toulon-La Farlède.

### Ateliers 2017-2018

Avec **Michel Bellier** - Quartier hommes, Centre pénitentiaire Le Pontet

## **Sylvain Prudhomme**

Né en 1979, Sylvain Prudhomme est écrivain. Il a passé son enfance à l'étranger (Cameroun, Burundi, Niger, île Maurice) avant de venir étudier les Lettres à Paris. Agrégé de Lettres modernes, il a le goût de l'exploration, du lointain, de l'utopie, des vies solitaires et des friches...

Il est auteur de quatre romans, a été un des membres fondateurs de la revue *Geste*, a collaboré au journal *Le Tigre* pour lequel il a notamment écrit deux feuilletons *Africaine queen* (2010), sur les salons de coiffure du quartier du Château d'Eau à Paris et *La Vie dans les arbres* (2011) sur les habitants des forêts de l'Ariège. Il a également traduit l'essai *Décoloniser l'esprit* de l'écrivain Ngugi wa Thiong'o (La Fabrique 2011).

Sylvain Prudhomme a dirigé l'Alliance franco-sénégalaise de Ziguinchor en Casamance. Il vit et travaille maintenant à Arles.

Dernière parution : *Légende*, Gallimard, 2016.

Pour le projet *Histoires vraies du dedans*, en 2016-2017, Sylvain Prudhomme a mené les ateliers aux côtés de Bruno Le Dantec, dans l'établissement pénitentiaire de Tarascon.

Ateliers 2017-2018

Avec **Bruno Le Dantec** - Quartiers des femmes, Centre pénitentiaire Les Baumettes à Marseille

## **Clément Xavier**

Clément Xavier est né au Mozambique en 1981. Avec Lisa Lugrin, qu'il rencontre au lycée, il fonde les éditions Na, qui édite des revues de bande dessinée et des romans graphiques de jeunes auteurs.

Ensemble, ils mènent de nombreux ateliers de bande dessinée, notamment auprès de gens du voyage, qui donnent lieu à des publications (*Django Banjo* en 2012, *Légende du Voyages* en 2013).

En tant qu'auteurs ils reçoivent le Prix Révélation au festival d'Angoulême en 2015 pour *Yékini, le roi des arènes*, édité par FLBLB. Engagés dans la BD documentaire, ils partent ensuite sur les traces du chef Apache Geronimo et de ses descendants.

Dernière parution : *Pas tristes tropiques*, avec Maxime Jeune, FLBLB, 2017

### Ateliers 2017-2018

Avec **Mo Abbas** - Jeunes mineurs, EPM La Valentine à Marseille



## REMERCIEMENTS

L'Agence régionale du Livre Paca et Histoires vraies de Méditerranée remercient,

Les personnes détenues qui nous ont fait confiance,  
Les services d'insertion et de probation qui accompagnent et valorisent le projet auprès des détenus,  
Les personnels des établissements pénitentiaires,  
Les auteurs et traducteurs pour leur délicate implication,

Les institutions qui œuvrent pour l'écriture, le livre et la lecture, les actions éducatives et culturelles, et qui soutiennent le projet depuis 2015.  
Conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur,  
Ministère de la Justice - Direction régionale des services pénitentiaires & Direction régionale de la Protection judiciaire de la jeunesse,  
Ministère de la Culture - Direction régionale des Affaires culturelles Paca & Direction générale à la langue française et aux langues de France,  
Centre national du Livre,  
Action culturelle SOFIA.

# TABLE DES MATIÈRES

## 05 - AVANT-PROPOS

07. **Éric Semerdjian, Président d'Histoires vraies** - *En attente*

08. **Chanez** - *Un crocodile qui digère*

## 09 - CHAPITRE 1 – VU, DE MES YEUX VU !

11. **Chanez** - *Une bague qui a vu la Mecque*

12. **Mizo** - *La Mecque*

17. **Aioub** - *La fille qui retourne les vitres*

18. **Zinga** - *Le djinn*

22. **Aioub** - *Les lectures de mon cousin*

23. **Richard** - *Le chat poli*

24. **Blade** - *Si c'était un fantôme*

26. **Richard** - *Les talons de vache de la grand-mère*

27. **Nouredin** - *Les auto-stoppeuses fantômes*

28. **Midou** - *Les djinns aiment la musique*

32. **Bob** - *La rue des trucs de fous (1) & (2)*

34. **Mizo** - *Les trois voix*

36. **Amin** - *Nana Amin*

37. **Richard** - *Maison hantée*

38. **Collectif** - *L'île hantée*

50. **Amin** - *Dieu sait si c'est vrai (1) & (2)*

52. **Sylvie** - *Les petits pochons*

53. **Sylvie** - *Les mains de Georges*

54. **Ramzasso** - *Une histoire dangereuse*

56. **Karine** - *Mon père travaillait avec les mains / La main verte*

58. **Chanez** - *Une pomme de terre en fleurs*

## 59 - CHAPITRE 2 – NAVIGUER POUR L'AVENIR

60. **Kristiano** - *Le guide du routard de Kristiano*

62. **Kristiano** - *Arrivée d'Albanie*

69. **Sylvie** - *Un cireur de chaussures heureux*

70. **Badou** - *La France*

78. **Djapa** - *Derrière la mer*

80. **Ramzasso** - *Le voyage aurait dû durer 3 jours*

85. **Nass** - *Les Baumettes, c'est tombé d'une autre planète*

86. **Djapa** - *Clandestino*

- 88. Manou - *La barque*
- 92. Nouredin - *Harga*
- 93. Badou - *Libre comme l'air*
- 100. Aioub - *Quand ma vie a basculé*
- 102. Pogba - *Naviguer pour son avenir*
- 113. Mohammed - *L'histoire des ânes*
- 114. Beno - *Je suis venu ici*
- 117. Richard - *Mouqatils*
- 118. Blade - *Quand j'étais dehors*
- 120. Mohammed - *Mounir / Un type bizarre*
- 122. Badou - *Une cellule sans barreaux*
- 124. Aioub - *L'homme d'à côté*
- 125. Nouredin - *L'homme de sable*
- 126. Manou - *Le voleur d'âmes*
- 129. Nouredin - *Six euros*
- 130. Badou - *À ma sortie, j'ai deux solutions*
- 139. Amin - *Histoires de corps / Darwich Azad*
- 144. Beno - *2018*
- 155. Richard - *Nul n'est prophète*
- 156. Collectif - *Trop grand pour nous*
- 162. Nass - *L'avant et l'après / Le déclin*
- 164. Kristiano - *Je veux*
- 166. Manou - *Le bon goût*
- 168. Chanez - *Les mauvaises fréquentations*
- 168. Laure - *Les disputes de l'au-delà*
- 169. Chanez - *Je n'entre plus dans les bagarres*
- 170. Haïdouk - *Dans le miroir*
- 173. Chanez - *L'amour des miens*
- 174. Haïdouk - *Au milieu des montagnes*
- 176. Haïdouk - *C'est parti !*
- 178. Zinga - *La pêche*

### 183 - CHAPITRE 3 – ENTRE NOUS

- 184. Mélanie - *Ceux qu'on n'attendait pas*
- 185. Sylvie - *De la bienveillance*
- 186. Mizo - *Une seule chose importante*
- 189. Laure - *Le jour où les surveillants ont posé les clés*
- 190. Ramzasso - *Tranquille*
- 192. Chanez - *Ici, être seule, c'est une liberté*
- 193. Nass - *La solitude, c'est pas donné à tout le monde / La promenade d'une star*

195. **Midou** - *La chaîne de mon pote*
197. **Nass** - *J'ai deux pères : Il réparait mon vélo sur le balcon / Tu as vu, c'est ma fille / Le jour où mon père est mort / J'ai compris que tout le monde savait / Le jour où j'ai vu mon père biologique / Une semaine avec mon père biologique*
202. **Blade** - *MAT*
210. **Malika** - *Voilà ma vie : Je suis tombée sur quelqu'un / J'ai rencontré quelqu'un d'autre / Je vous offre un verre / Mais les verres de qui ça vient ? / Il voulait que j'abandonne tout*
214. **Collectif** - *Café, Café, Café, Café*
216. **Amin et Nouredin** - *Nos souvenirs d'enfance : Toute la famille dans la même chambre / Pas comme aujourd'hui / La souris et les chats*
218. **Nouredin** - *Des peurs : Le serpent qui vole / Dans le noir*
219. **Amin** - *La surprise du gardien*
221. **Badou** - *Deux mois sans viande*
222. **Midou** - *Le jour où ils m'ont coupé mon zizi*
227. **Chanez** - *Mes grands-parents : Mon grand-père et la France / Comme des amants / Mon grand-père en rêve / Le sac de ma grand-mère / Comme si j'avais vécu là-bas*
230. **Manou** - *Y a pas mieux que la nature*
232. **Yvonne** - *D'où je viens : Bandelettes et épiluchures / Les grosses patates de Pépé Gall / Le mariage de Mimi Borgne / Dangereux à la mer, inutile au mouillage / La pêche ou la guerre*
235. **Mélanie** - *Les poulets tout nus / La pêche avec mon grand-père*
236. **Djapa** - *Un jour on vit, un jour on pleure*
238. **Zinga** - *La bague*
240. **Nouredin** - *La petite fille qui voulait traverser / Sur le chemin de l'école (1)*
242. **Richard** - *Sur le chemin de l'école (2)*
243. **Mohammed et Aioub** - *Ruleta*
244. **Collectif** - *La conférence des oiseaux*

## 263 - CHAPITRE 4 – CONFIDENCES POUR CONFIDENCES

264. **Richard** - *Un conte de fées (1)*
265. **Nouredin** - *Un conte de fées (2)*
266. **Manou** - *J'aimerais*
269. **Sylvie** - *L'art d'en rire*
270. **Laure** - *La nuit des quatre morts*
272. **Pogba** - *Mon tour viendra*
276. **Laure** - *Comment j'ai rencontré mon mari / L'arrivée de Louka / Lettre à mon mari / Il est où mon bébé*
280. **Beno** - *C'est ça la vie*



286. Nass - *L'amour jusqu'ici*  
 287. Yvonne - *Un lapin dans la peau*  
 288. Karine - *Finally, le Cap d'Agde, c'est soft*  
 289. Laure - *Le Cap d'Agde, c'est classe*  
 290. Djapa - *Cent pour cent*  
 293. Yvonne - *La boîte / Les hommes à femmes / La coupure*  
 296. Beno - *Le vrai rêve*  
 298. Karine - *Bienfaits de l'électricité statique / Les filles sur le mur*  
 300. Ramzasso - *La photo*  
 306. Chanez - *Ma carte postale*  
 307. Litalé - *Dé-tendue*  
 308. Djapa, Ramzasso, Zinga, Mizo, Midou - *Haïkus*  
 310. Collectif - *Haïkus*

### 313 - CONTRIBUTIONS DES AUTEURS ET TRADUCTEURS

314. Mo Abbas - *Rituel du matin : comment se fabrique un espace de liberté*  
 318. Lotfi Nia - *Deux choses que j'ai apprises*  
 319. Michel Bellier - *Colporteurs d'histoires*  
 320. Clément Xavier - *Six tours*  
 322. Mo Abbas - *Soudain la lumière s'est éteinte...*  
 326. Lisa Lugrin - *Soyez les bienvenus !*  
 332. Bruno Le Dantec - *Mesdames des Baumettes*  
 334. Sylvain Prudhomme - *Le verre que nous n'avons pas bu*

### 337 - AUTEURS ET TRADUCTEURS

### 347 - REMERCIEMENTS

*Cet ouvrage a été composé par Audrey Voydeville  
La couverture a été composée par Mathilde Chèvre*

*Achévé d'imprimer en juin 2023  
Par l'imprimerie Centre Littéraire d'Impression Provençal au Rove  
Pour le compte de HVM et de l'ARL*

Copyright © Histoires vraies de Méditerranée  
& Agence régionale du Livre Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur

Dépôt légal :  
ISBN 978-2-35897-733-3

Livres imprimés sur des papiers labellisés  
- Certification garantissant une gestion durable de la forêt -  
Fabriqué en France

Achévé d'imprimer sur les presses du  
Centre Littéraire d'Impression Provençal  
Le Rove – France  
[www.imprimerieclip.fr](http://www.imprimerieclip.fr)



RÉGION  
SUD

PROVENCE  
ALPES  
CÔTE D'AZUR

CNL

Avec le soutien de  
ACTION  
CULTURELLE

sofia



la culture avec  
la copie privée

AGENCE  
RÉGIONALES  
DU LIVRE  
SUD  
PROVENCE  
ALPES  
CÔTE D'AZUR

HISTOIRES VRAIES  
de méditerranée

De novembre 2015 à mars 2018, nous avons assemblé des duos d'auteurs et traducteurs en vue de collecter des histoires vraies auprès de personnes détenues, hommes, femmes et mineurs, incarcérés dans les établissements pénitentiaires des Baumettes et de la Valentine à Marseille, des centres pénitentiaires du Pontet et de Luynes.

Chaque année, des histoires confiées au cours des ateliers ont été rassemblées en recueil dont nous livrons ici le Tome 3. Ce projet a été mené en 2018-2017, avec les auteurs et traducteurs : Michel Bellier et Lotfi Nia au Pontet ; Lisa Lugrin et Mo Abbas à Luynes ; Clément Xavier et Mo Abbas à La Valentine ; Sylvain Prudhomme et Bruno Le Dantec aux Baumettes à Marseille.

Les personnes détenues ont confié des histoires vraies, courtes, importantes et fortes comme des fictions. Ces histoires retranscrites et les récits illustrés ont tout autant marqué les personnes qui les ont confiés, que celles et ceux qui les ont accompagnées.

## histoires vraies du dedans Tome 3

